Les microfiches ci-jointes présentent certains défauts ou lacunes inhérents au document original. Nous vous prions de nous en excuser.

Graphisme défectueux

Les premices, ou Le I liure Des Prouerbes epigrãmatizez; OV, Des Epigrammes prouerbializez.

C'est à dire, Signez & seellez par les prouerbes François: aucuns aussi par les Grecs & Latins, ou autres, pris de quelcun des langages vulgaires.

Rengez en lieux communs.

Le tout par HENRI ESTIENE.

PARIS DE FEUILLANS
BIBLIOTHEQUE NATIONALE
Ex Bibliotheca Fulientinorum Paris.

M. D. LXXXXIIII.

A MONSIEVR

Monsieur BVCKER, secretaire d'estat de la ville de Berne.

MONSIEVR, il m'est souuenu d'vne honnesteté & liberalité qui s'adressa en mõ endroit, il y a enuiron quinze ans, depuis les confins d'Allemagne & de Poulongne : non seulement contre toute esperance, ains aussi contre ce qu'on trouue en toutes les panchartes des coustumiers : voire contre toute apparence, quand mesme on en fust venu au iugemẽt des plus clair voyans iuges en telles affaires. Car les heritiers d'vn certain seigneur nommé Thomas Redinger, demourãs en la ville dicte Preslau, & en Latin *Vratislauia*, m'estans du tout incognus, & de nom mesmement, mais voulans toutesfois me faire comme coheritier aucunement, (c'est à dire, en quelque petite portion) & par ce moyen, apres aussi le deces dudict seigneur, me faire encore sentir quelque fruict de l'amitié qu'il m'auoit portee, (cõme luy m'en auoit ia faict

receuoir plus d'vne fois) m'enuoyerét en don vn grand vaſe d'argent doré par tout (& pour vſer du lãgage de nos orfevres François, vermeil doré) ayãs faict eſcrire au dedãs du pied d'iceluy, que tel & tel, eſtans les heritiers dudict ſeigneur, vouloyent teſmoigner par ce preſét la recognoiſſance de l'amitié que ledict ſeigneur me portoit. Ie vous laiſſe penſer cõbien il-y-a peu d'heritiers entre ci & la (encore qu'il y ait plus de trois cents de nos lieues) qui en ayent faict ou vouluſſent iamais faire autant: comme ainſi ſoit que la plus part ſe face tant tirer l'oreille pour quelques petits legats faicts le plus legitimemẽt & iuſtement qu'il eſt poſſible. Ce qui rend ceſte liberalité plus digne non ſeulement d'eſtre admiree, mais auſſi celebree: comme ie m'aſſeure que Valere Maxime l'euſt faict ſonner plus haut qu'aucun autre acte de liberalité: nõ ſans y adiouſter quelque belle exclamation.

Or m'eſt il venu en fantaſie d'vſer enuers vous d'un tour non moins beau, (ou ſi non tant beau & tant plaiſant aux yeux, en recompenſe, plus honorable) & qui eſt comme reciproque à ceſtuy-la. Car au lieu que les ſuſdicts heritiers ont recognu en mon endroit l'amitié que me portoit celuy, de l'or & de l'argent duquel & des autres biens ils ont herité, i'ay

voulu recognoistre enuers vous, par la dedication de ce mien liure, la bonne affectiõ que ie portois au seigneur Cosmã, à la dignité duquel vous estes successeur, & comme heritier: & auquel i'auois deliberé de dedier le premier liure que ie composerois en lãgage François: pource que ie le voyois estre fort amateur de tous les liures que i'auois composez en ceste langue: & notamment de celuy qui est intitulé *De la precellence du langage François*, lequel ie fi estant à la Cour, & par le commandemẽt du roy Henri III. Ie scay bien que quelqu'vn de ceux qui ne prennent pas grand gouſt aux lettres, ou ne cõprennent pas bien l'honneur qu'elles meritent, dira que la reciprocation n'est point quant au present. d'autant que cestuy-ci est trop maigre à comparaison de celuy qui me fut fait par lesdicts heritiers: mais ie m'asseure que ne voudriez vous tenir à leur opiniõ. Car l'honneur qu'obtiẽnent les lettres rend honorable le present venãt de leurs domestiques, cõme si elles l'associoyent en quelque portion de leur honneur. Ie diray d'auantage, que ceſt honneur est de telle nature, que tant plus celuy auquel il est faict, monstre en tenir comte, plus il se fait luy mesme d'honneur. Et c'est vne chose qui a immortalizé (quant à la gloire) plusieurs anciens princes.

De nostre tẽps aussi quelques princes ont acquis le mesme honneur. Entre lesquels ie ne veux omettre l'empereur Maximilian II, auquel ayant enuoyé mõ Threſor de la langue Greque, il me fit receuoir en deux sortes ce que les Latins appellẽt *honorariũ*. Desquelles l'vne est nouuelle. car m'ayãt enuoyé vn beau present, il tint ledict liure enuiron deux mois aupres de soy (cõme il me fut escrit par monsieur Crato, & par vn autre) en faisãt ses mõstres à tous venans (i'entẽs entre ceux qui estoyẽt gens de lettres) cõme du plus beau present qu'il eust onque receu. Ce que cõsiderãt, ie n'oubliay, quãd ie le remerciay (au voyage faict enuirõ vn an apres) de luy dire entre autres choses, qu'il mõstroit approuuer, & vouloir faire valoir ce dict on des Latins, *Honos alit artes*. Ce qu'aussi i'auois touché en vn epigramme que ie luy auois enuoyé auparauant.

Monsieur, d'autant que depuis auoir faict la deliberation susdicte (que vous voyez estre executee) i'ay entẽdu quelques faux rapports de moy faicts à vos trespuissans seigneurs, ausquels toutesfois, comme estans vrays, ils pourroyẽt adiouster foy: & ainsi cõceuoir de moy quelque sinistre opinion, en ce qui les touche (chose que ie craindrois fort) tout-ainsi que i'eusse recommandé ceste affaire à vostre dict predecesseur, ie pense que vous ne trouuerez

pas mauuais que ie la vous recõmande. Quãd ie di cest affaire, i'entẽd de leur oster, par la cognoissance de la verité, la mauuaise impressiõ que le mensonge leur auroit faict auoir contre moy. Ie di donq que ce ne fut pas faute de bonne voulonté, mais à mõ tresgrand regret, que ie vins quelques sepmaines apres le terme pris par moy pour commancer la charge que i'auois acceptee. Quant à l'empeschemẽt que i'eu, i'en ay beaucoup de bons tesmoins: ascauoir non seulemẽt plusieurs marchands frequẽtans les foires de Francford, mais aussi les seigneurs de la ville: & quant à l'importãce du faict dõt il s'agissoit, les marchands sçauent qu'elle estoit telle, que quãd mesmemẽt i'eusse esté ia exerçãt ladicte charge, i'eusse aisemẽt obtenu cõge de tout quitter pour m'y en aller. Or comme il a pleu à Dieu que la verité gagnant le dessus, ie sois sorti de cest affaire à mõ honneur, i'espere qu'aussi faisant entendre la verité touchãt l'affaire dont il est questiõ, vous me deliurerez aisement de la crainte susdicte. Toutesfois si outre les tesmoignages touchãt vn empeschement si important, il est besoin d'en produire aussi de la bonne voulõté que i'auois, i'en ay de tresvalables que vous entendrez de ma bouche, auec l'aide de Dieu: auquel ie prie vous tenir en sa saincte garde.

Le tout vostre, Henri Estiene.

HENRI ESTIENE

Au Lecteur.

DIEV me fit tant de bien en mon ieune aage, que de pouuoir gaigner la bonne grace de ceux qui sont (ou pour le moins estoyent) amateurs des bonnes lettres Grecques & Latines: tant par autres œuures (au nombre desquels estoyent les emẽdations de l'interpretation des trois plus renommez historiens Grecs, Herodote, Thucydide, Xenophon: ayans esté interpretez par gens qui n'auoyent pu surmonter la difficulté d'un tel œuure, non moins difficile que beau, selon le dire d'un Grec) qu'aussi par des expositions de plusieurs prouerbes Grecs, qu'Erasme & autres auoyent ia exposez: mais mal, & aucuns tresmal, selon mon aduis. Or voyant la bonne issue d'une si hardie entrepriſe, par laquelle il auoit semble que ie pouuoisse corriger le Magnificat: & trouuãt que mon iugement estoit bien receu en cela & approuué (comme chacun le voit estre tous les iours de plus en plus) ie commençay de mettre d'auantage mon affection & courage à telle matiere: tellement que ie m'enhardi iusques à faire une deliberation (sans resolution toutesfois) de mettre la main & la plume aux prouerbes Francois aussi. Voire ie vins iusques à en faire quelque promesse à certains amis. Et ne doute pas que ceste promesse touchant les prouerbes n'ait esté prouerbializee, par les uns, en disant, Promettre & tenir ce sont deux: par les autres, en usant de ces mots, Entre promettre & tenir il y a vne lieue de chemin. Peut estre qu'aussi aura esté dict par quelcun, Promet-

tre sans donner, est fol reconforter. Mais Dieu me faict la grace à present de pouuoir bien auoir ma reuenge, & contrepoiser l'aliz er leur impatience, par ce vieil diction, I'attendent à point à qui peut attendre. Pareillement par cestuy cy, En bon payeur on ne perd que l'attente.

Toutesfois encore ne feroy-ie tort de dire qu'on eust perdu l'attente en moy: puisqu'elle ne sera point sans bien payer les interests, voire extraordinaires, & qui du tout seroyent excessifs, ou il s'agiroit de plusieurs autres sortes de debtes. Car non seulement ie donneray un recueil d'eux plus ample que n'a donc aucun, & plus correct (ou pour mieux dire, un correct, au lieu de plusieurs pleins de fautes) mais aussi i'enrichiray l'ouurage (Dieu aidant) de six nouuelles inuentions. La premiere sera, de separer les prouerbes moraux, & esquels est enclose quelque belle sentence, nous donnant quelque bon enseignement & instruction profitable, d'auec les autres qui n'ont que quelques rencontres plaisantes, quelques mots pour pour rire: ou ce que nous appelons des Commes. La seconde inuention sera de renger en lieux communs les susdicts prouerbes moraux: La troisieme, d'adiouster l'exposition à plusieurs: La quatrieme, de conferer aucuns (& notamment ceux qui sont de plus grande importance) auec les Grecs ou Latins, & mesme parfois auec les deux ensemble: voire en adioustant à aucuns les prouerbes de quelque langue vulgaire correspondans, ou à peu pres: (ce qui sera comme confronter auec nos tesmoins ceux qui seront uenus d'autres pays) La cinquieme inuention sera d'adiouster une censure & comme une reprimende à ceux qui sembleront le meriter. La sixieme inuention, la plus hardie, la plus belle & plus difficile (comme i'ay dict na-

gnere que le prouerbe Grec accouploit ces deux choses) ce sera de donner ces prouerbes Francois estans epigrammatizez ou, pour mieux dire, des epigrammes prouerbializez: c'est à dire, signez & seellez par lesdicts prouerbes Francois. Ie ne doute point qu'aucuns ne se trouuent qui à mon exemple uueillent & puissent epigrammatizer des autres prouerbes: ou aucuns mesmement de ceux qui ont ia passé par mes epigrammes: & qui ayans ces exẽples deuant les yeux, comme leur leçon, ils ne trouuent la façon aisee: mais c'est l'ordinaire en plusieurs choses, qu'au lieu qu'on y eust trouué grande difficulté, si l'inuention eust esté proposee sans estre accompagnee d'aucun exemple: quand, au contraire, par ce moyen on uoit le chemin faict, on l'imagine comme estant facile de sa nature: sans considerer combien l'esprit a trauaillé à faire ce chemin. Et ceci est une des causes de l'ingratitude de plusieurs enuers les inuenteurs de mainctes belles choses. Ce qui s'est ueu mesmement à l'endroit de mon pere, qu'ẽt à ses inuentions qui concernoyent l'estude des bonnes lettres. Car plusieurs qui ont suyui la leçon qu'il leur auoit baillee (comme la ueue descouure le faict) ne l'ont point recognu pour leur maistre en cela: & ceux de son pays ont esté presque ingrats enuers luy à comparaison des estrangers, en un tel cas. Pour tesmoignage de quoy ie peu produire l'epistre mise au deuant de son Threſor de la langue Latine (dont tant le recueil que l'impression luy uenoyent à plus de trente mille francs) de l'edition de Venise: l'autheur de ceste epistre estant Italien, personnage fort renommé de son temps, & qui l'a esté encore plus depuis. Car ce fut Italien luy fait, ou pour le moins s'efforce de luy faire l'honneur qui luy appartient, & remerciement d'un si grand benefice conferé à tout le monde:

Ce qui n'auoit esté faict ne si affectueusement ne si amplement aussi par aucun de son pays. Pareillement quant à ceste inuention sienne, qui, par la confession de tous generalement, a porté & porte tous les iours de plus en plus un fruict incroyable: l'inuention (di-ie) de distinguer par uersets ce sainct & sacré liure qu'on appelle le Nouueau Testament: ceux qui ordinairement se seruent plus de ceste inuention (laquelle plusieurs non seulement mesprisoyent, mais aussi s'en moquoyent, auant qu'elle uinst en lumiere) sont ceux, quant à une grande part, qui en donnent moins de louange à l'inuenteur: et mesme aucuns font semblant d'ignorer que cela ait esté inuenté par luy. Mais Dieu a uoulu qu'un estranger, asçauoir un Alemand, tresçauant personnage, demeurant au fin fond d'Allemagne, ait faict le mesme deuoir enuers luy pour raison de ceste ouurage (c'est à dire, enuers sa memoire) qu'auoit faict l'Italien susdict pour raison de l'autre. Or ie uous laisse penser si ceste honneur faict par ces estranges n'a point esté aucunement conioinct auec le deshonneur de ceux de son pays: encore qu'il soit certain, quant à plusieurs, que leur silence touchant cela, ne soit uenu que faute de s'en auiser. Mais pire encore que l'ingratitude susdicte, est la hardiesse, ou plustost impudence, d'aucuns, qui ueulent auoir l'honneur de l'inuention d'un autre: ou pour le moins y participer. Surquoy ie pourrois racomter le tour qu'on m'a uoulu faire quant à l'inuention apportée par moy au Threſor de la langue Greque: mais d'autant que la trop grande impudence a faict descouurir le pot aux roses, & à garde que la farce se ionaſt, ie m'en tiray.

Mais i'aduertiray bien le lecteur d'un semblable tour qui me pourroit estre ioué quant à l'inuention de ces e-

pigrammes prouerbializez ou prouerbes epigrammatizez: pource que i'en presentay au roy quelque nombre, qui estoyent mon coup d'essay: lesquels il retint: & l'autre exẽplaire passa partant de mains des courtisans (& mesmement d'aucuns des grands) qu'il ne put repasser par les miennes. Si donq quelqu'un de ceux ausquels riẽ n'est trop chaud ne trop froid, trouuant ces miennes plumes, s'en vouloit emplumer, ie prie le lecteur se souuenir de ceste aduertissement.

Or ce qui m'occasionna de composer ces epigrammes, fut que ledict roy Henri III, lisant quelques prouerbes en mon liure de la precellence du langage Francois (lequel ie luy auois dedié, l'ayant composé par son commandement) me dit qu'il doutoit touchant deux, s'ils estoyent anciens. Car cela donna entree à un discours assez long touchãt nos prouerbes. Mais quelques iours apres ie gãgnay ma cause à pur & à plein, luy ayant monstré ces deux prouerbes dõt il doutoit en un vieil liure escrit à la main. Il aduint puis que les propos tenus cependant touchant quelques prouerbes, chatouillerent tellement mon esprit qui ia d'ailleurs les caressoit, qu'ils l'inciterent à trouuer ceste inuention.

Que si (comme i'ay dict) entre le promettre & le tenir il y a eu grande distance, (voire quand bien elle auroit esté aussi grande que le chemin a esté long entre ma ieunesse & vieillesse) i'espere recompenser si bien l'attente, qu'on dira non seulement n'y auoir rien perdu, mais y auoir beaucoup gangné. Car si i'eusse mis en lumiere un traitté des prouerbes Francois bientost apres ma deliberation, ie ne l'eusse pas enrichi de ce que i'ay appris depuis par la lecture des Rommans, que ie disois audict roy nous estre comme des Rabins pour la cognoissance de plu-

sieurs choſes qui appartiẽnent à noſtre langage: & meſmement des prouerbes. Surquoy il me ſouuient que (pour exemple) cestuy-ci, Vuides chambres font dames folles (qui eſt le dernier en quelques editions) ne peut eſtre mieux entendu que par la lecture d'un paſſage du Romman de Perceforeſt: qui eſt ſelon mon opiniõ, le plus digne d'eſtre leu entre tous, comme il eſt le plus long de beaucoup. Ce retardement m'a apporté auſſi l'intelligence de pluſieurs prouerbes, qui auparauant m'eſtoyẽt lettres cloſes: comme ie confeſſe qu'aucuns ſont encõre.

Au demeurant, ie veux auſſi aduertir de deux choſes, l'une, qu'aucuns deurpyent mieux entendre certains prouerbes auãt qu'en uſer: l'autre, que, pour bien prouerbializer, il leur faudroit mieux prendre garde à retenir les propres termes des prouerbes: & notammẽt ceux qui ſont anciens, ou autrement notables. Pour exemple, *quand on dit,* Vn bõ oiſeau de luy meſme ſe faict, *le prouerbe n'a ſi bonne grace à beaucoup pres, que ſi on dit,* Oiſeau debonnaire de luy meſme ſe fait. *Car* debonnaire *ſe dit pour de bõne aire: ce mot aire eſtãt propre aux oiſeaux de proye. cõme le prouerbe s'ẽtend d'iceux. Voyci encor un autre aduertiſſement: c'eſt qu'il faut regarder deux fois, voire trois auant que ſe departir du uulgaire en certains mots, dont il uſe, cõme prouerbialement, contre l'un ou contre l'autre. Qu'ainſi ſoit, pluſieurs penſẽt que le uulgaire faut beaucoup, quand il dit,* Vn gale bon temps: *mais ie di qu'il n'omet qu'un b. d'autant qu'il faut dire,* Vn galbe bon temps. *Ce que ie prouuay en preſence dudict roy par le* GALBA *de Suetone. Quant à pluſieurs choſes où ie n'ay ſuyui la facon commune, i'en rendray raiſon ailleurs: & ici prendray congé.*

HENRI ESTIENNE Au lecteur.

CES vers i'ay composé en faisant vn voyage,
Cependant que l'ennuy du chemin ie soulage,
Selon mon naturel de n'estre oiseux es champs,
Ains m'amuser à lire, ou escrire, ou aux chants.
Chose qui d'accourcir les heures a puissance,
Et les lieuës aussi, par secrette accordance:
Et nous faisant le temps employer doublement,
Nous est vn chasse-faim plaisir occultement.
Mais ie ne soulois lors à mon Frãcois me mettre,
(Si non qu'à quelque ami i'escriuisse vne lettre)
Latinizer souloit ma muse, ou grecizer,
Laquelle en ce voyage a voulu francoizer.
Et sçachant que i'aimoi la façon paternelle
De tousiours apporter inuention nouuelle
En Grec, ou en Latin, ou bien en son Francois,
Elle a pris ce subiect nouueau, tel que tu vois.
Lequel à maints pourra n'estre moins profitable
Qu'estre pareillement leur pourra delectable.
Or qui tous ces deux poincts en ma muse verra,
Il sera enuieux, ou il l'approuuera.
Et quiconque sçaura les loix de poëtie,
Dira que tout cela qui vient en phantasie,
Elle ne consent point pour matiere accepter:
Que toute ne peut pas son humeur contenter.
Et toutesfois d'ailleurs on sçait que toute sorte
Il y a de dictons: qu'il faut fermer la porte
A maints, s'il nous conuient à cela nous regler.
Souuent donq m'a falu ma muse harceler.
Mais le prouerbe Grec me donnoit bon courage,
Que *Sans difficulté n'est pas un bel ouurage.*

Et le François aussi à la roue pousſoit,
A cœur vaillant n'eſt rien qui poſſible ne ſoit.
Si toutesfois ie n'ay escrit en facon telle,
Que le plaisir y ait au moins quelque parcelle,
Ains ces vers du prouſit portent tant-seulement
(Car de ce poinct par moy n'eſt douté nullement)
La bonne uolonté ſoit au moins acceptee,
Et meſme pour l'effect elle ſoit reputee.
Puiſqu'vn prouerbe auons qui baille ceſte loy,
Au moins ce prouſit-ci de luy reuienne à moy:
Lequel de ce labeur ſoit quelque recompenſe,
Qu'enuers ſes cõpagnons bien employé ie penſe.
Mais ie diray encor ceci quant au plaiſir,
Que par ceſt œuure i'ay de te donner deſir,
(Car du prouſit chacun qui lit ne ſe contente,
Ains veut que du plaiſir quãd & quãd ſe preſente)
Qu'ainſi comme parmoy eſcrit il a eſté,
En baſteau, en chariot, & à cheual monté:
Si correſpondemment de luy on fait lecture,
Ils trouueront auſſi plaiſir parauanture.

Le Liure au Lecteur.

LI deuant que iuger, & bien penſe & repenſe.
Si non, un des docteurs de ceans ſortira,
Et armé de ces mots, ſoudain t'attaquera,
De fol iuge touſiours eſt brefue la ſentence.
Tu diras (en liſant maint bon enſeignement,
Pris de ce qu'en Francois on dit communément) (hõme
I'ay ſainct Pierre à ma porte, & toutesfois poure
Pour le trouuer ie veux aller iuſques à Romme.
Croy le tresbon conſeil de ces docteurs Francois:
L'herbe qui t'eſt cogneue, au doigt appliquer dois.

LIVRE

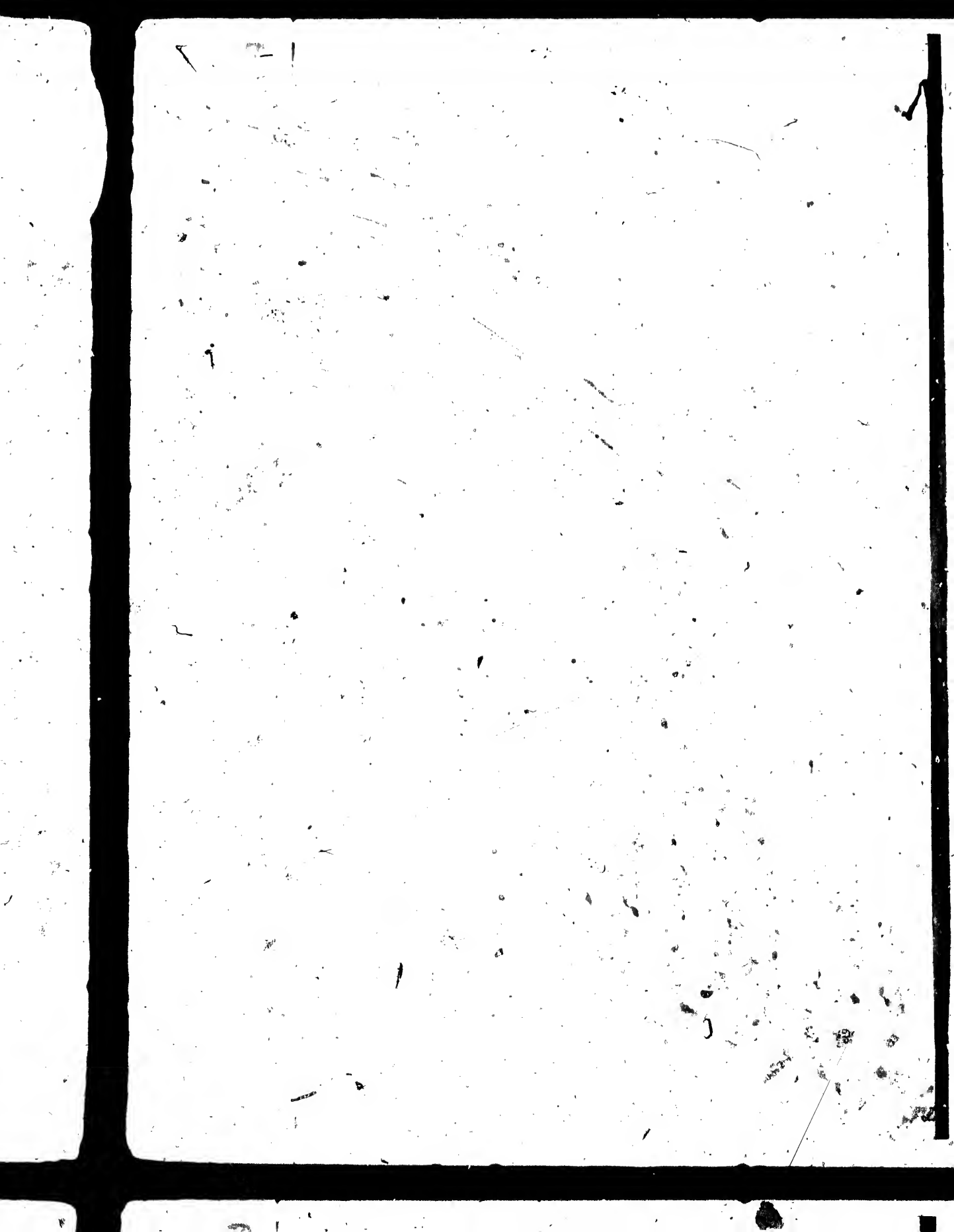
LIVRE I

Des prouerbes epigrammatizez, OV, Des epigrammes prouerbializez.

C'eſt à dire, Signez & ſeellez par les prouerbes Francois : aucuns auſſi par les Grecs & Latins, ou autres, pris de quelcun des langages vulgaires.

Rengez en lieux communs.

PAR HENRI ESTIENE.



PREMIER LIEV COMmun des prouerbes epigrammatizez,

OV,

Des epigrammes prouerbializez.

C'eſt à dire, Signez & ſeellez par les prouerbes Francois: aucuns auſſi par les Grecs & Latins, ou autres, pris de quelcun des langages vulgaires.

Ce premier lieu commun eſt

DE DIEV.

EPIGRAMME I, des XXXII, qui ſont ſur ce prouerbe, EN PEV D'HEVRE DIEV LA BEVRE.

ON ſe fie à vn grand, promettant aſſiſtence:
Luy, diſant n'auoir pû, excuſable ſe penſe:
Pluſtoſt te fie en DIEV. tout peut, & EN PEV D'HEVRE,
Pour ceux leſquels en luy ſe ſont fiez, LA BEVRE.

EPIGRAMME II.

AV vouloir des mortels souuent faut le pouuoir,
Pouuoir fait cõpagnie à tout diuin vouloir:
Soit dõcque pour rocher ce qu'on dit, qu'EN PEV D'HEVRE
LA MAIN DE L'IMMORTEL POVR LES MORTELS LABEVRE.

EPIGRAMME III.

SOVVENT secours promet la mortelle perſonne,
Qui iamais, ou trop tard (quand beſoin n'eſt) le donne:
Ayant voulu, nõ pu: LA MAIN DE DIEV LABEVRE,
Pour dõner ſon ſecours ou il veut, EN PEV D'HEVRE

EPIGRAMME IIII.

SOVVENT, tel qui fait tous trẽbler ſous ſon pouuoir,
Et qui en ſes efforts n'omet rien du deuoir,
Conſume en vain ſes ans: mais touſiours EN PEV D'HEVRE
LA MAIN DE DIEV, là ou propice il eſt, LABEVRE.

EPIGRAMME V.

IL FAVT grand appareil, grand attiral il faut
A vn ſecours humain: puis le pouuoir defaut
Souuent en mi chemin: mais L'ETERNEL LABEVRE,
Ou il tourne ſon œil de pitié, EN PEV D'HEVRE.

EPIGRAMME VI.

DE TROMPETTES, clairõs, de gros canons, la terre
Retentit quelquesfois, ainſi que d'vn tõnerre:
Tout ſemble eſtre perdu: lors ſouuent EN PEV D'HEVRE
LE GOVVERNEVR DV MONDE à ſon plaiſir LABEVRE.

EPIGRAMME VII.

PLVS l'aduerſaire õ voit grãd & audacieux,
Et qui ſemble vouloir eſtõner terre & cieux,
Plus cognoiſt ſa partie eſtre vray qu'EN PEV D'HEVRE
LA MAIN DV TOVTPVISSANT autãt qu'il veut LABEVRE.

EPIGR. VIII.

TEL, pour ne voir remede, eſt du tout eſ- [perdu,

Et quelque grād qu'l ſoit, ia pēſe eſtre perdu:
Qui voit ſoudainement, eſtre vray qu'EN PEV D'HEVRE
RIEN EN DERRIERE AV BRAS DV SEIGNEVR NE DEMEVRE.

EPIGRAMME IX.

LE TENTATEVR commū lors taſche à nous ſurprendre, ſattendre.
Quād remede il nous voit des hommes ſeuls
Et nous fait oublier ce dicton, EN PEV D'HEVRE
LA MAIN DV CREATEVR ou il luy plaiſt LABEVRE.

EPIGRAMME X.

A MAINT ſeigneur defaut conſeil pour ſe prouuoir,
Ou de l'executer il n'ha pas le pouuoir:
Ou aſſez toſt ne l'ha: mais DE DIEV EN PEV D'HEVRE
LE CONSEIL ET POVVOIR ENSEMBLEMENT LABEVRE.

EPIGRAMME XI.

COMME nous reſiouit du ſoleil le viſage,
Se remonſtrant ſoudain apres vn noir nuage:
Ainſi, tel qui la main de Dieu loin pēſoit eſtre,
La ſent à ſon ſecours auſſi toſt rapparoiſtre:

Et treſioyeux cognoiſt qu'il eſt dict vrayement,

LA MAIN DE DIEV BEAVCOVP LABEVRE EN VN MOMENT.

EPIGRAMME XII.

TV N'AS, ſans moyenneur, d'vn bien grand le ſecours:
Et ſouuent, t'y fiant, il aduient le rebours.
Demande à Dieu le ſien toymeſme, & ayfiãce
De l'auoir: tu auras de l'auoir aſſeurance.
Et l'homme à faire peu, ou rien, long temps demeure:

LA MAIN DE DIEV BEAVCOVP EN PEV DE TEMPS LABEVRE.

EPIGR. XIII.

AVANT QVE d'vn ſeigneur pouuoir l'aide impetrer,
Ou en ſa bonne grace il te conuient entrer,
Ou en celle de ceux qui pourrõt t'introduire.
Or la promeſſe ayãt, ne ſcais que tu dois dire:
Car entre vne promeſſe & entre ſon effect
Souuent y a grand ſaut, ainſi que chacun ſcait.
De Dieu la bõne grace on gangne, en eſperãt
Que l'on la gangnera, voire en s'en aſſeurãt,
(Ayant pris le chemin) & ioincte eſt la promeſſe, [legreſſe.
Qui donne aux ſiens autant que l'effect d'al-

Car ce dicton aussi les en peut asseurer,
DIEV TOVT EN VN INSTANT
PEVT BEAVCOVP LABEVRER.

EPIGR. XIIII.

SI LE secours d'vn grād as eu vne ou deux fois,
Et aduient qu'en besoin pareil encore sois,
Tu crains que ta requeste en patiēce il n'oye,
Ains que, comm' importun & fascheux, te renuoye.
Ce n'est ainsi de Dieu: point n'est importuné,
Pour tāt de fois qu'on veut, le congé est dōné.
CE BRAS DIVIN, qui onq ne se lasse,
EN PEV D'HEVRE,
Cent fois, cent mille fois pour vn mesme
LABEVRE.

EPIGRAMME XV.

SI de te remōter vn grād t'a faict promesse,
Et on te dit qu'à luy seurement on s'adresse,
Et que sur son parler faire on peut fondemēt,
Tu bastis tes desseins fort courageusement:
Combien fortifier doit plus nostre courage
Du prouerbe ancien le tāt beau tesmoignage,
Et dont l'experience aussi peut asseurer,
C'est qu'EN PEV D'HEVRE DIEV
SCAIT BEAVCOVP LABEVRER.

EPIGRAMME XVI.

DESSOVS ce grād pourpris de la voute azuree
Ne fut onq tāt puissant ou roy, ou empereur,
Qui ait pu prononcer d'vne voix asseuree,
Courage, mes amis: mettez bas toute peur:
En peu d'heure verrez l'effect de ma puissance:
Vous sentirez bien-tost de vos maux allegeance.
Non pas, vn qui ait pu leur dire asseuremēt
Qu'attēdre il ne faloit que dix iours seulemēt.
Voire, qui de dix mois, dix ans, de d'auātage,
Ait iamais pu parler d'vn asseuré langage.
Mais du grand roy des rois ce que dire l'on oit,
EN PEV D'HEVRE IL LABEVRE, estre vray chacun voit,

EPIGRAMME XVII.

CE prouerbe ancien, qui encore demeure,
Aduertissant que DIEV EN PEV D'HEVRE LABEVRE,
Parle fort simplement de telle maiesté,
Dont le sacré pouuoir n'a esté onq chanté
Si haut qu'il meritoit: & de bouche mortelle
Ne peut point receuoir vne louange telle,
Que dire la puissions seulement approcher
Du merueilleux secours qu'en luy seul faut chercher,

Et ceſte maieſté par le prince eſt pollue,
Lequel oſe nommer ſa puiſſance abſolue:
Si non en cõfeſſant qu'il parle impropremẽt,
Et qu'abſolue n'eſt que ſubalternement.
La meſme maieſté pourrions dire ſouillee
Par vn prince, duquel nous verriõs eſtre allee
L'audace ſi auant, (par orgueil effrené)
Qu'il ſe ſeroit le nom de Toutpuiſſant dõné.
Car il n'y a que Dieu qui ce titre merite:
Cõme le titre auſſi d'immortel on luy quitte.
Au lieu donq que parlans nos ayeuls ſimplement
De ce ſacré pouuoir, diſoyent communemẽt
Ces mots (deſquels ne faut que la memoire meure)
C'eſt à ſcauoir que DIEV EN PEV D'HEVRE LABEVRE:
Diſons, DIEV A L'INSTANT & par ſa ſeule voix
PEVT PLVS que les efforts en cent ans de cent rois.

ADVERTISSEMENT.

Cõme ce prouerbe, EN PEV D'HEVRE DIEV LABEVRE, eſt des plus beaux entre ceux ou il eſt fait mention de Dieu, auſſi eſt-il des plus anciens. Car il eſt du nombre de ceux que i'ay dict auoir mõſtrez au roy Henri III. en vn ancien liure eſcrit en parchemin. Ce quiteſmoigne que de lõg tẽps noſtre France a eu de la pieté. Or ie ne doute point qu'au commancement n'euſſent eſté faicts deux petis vers de ces deux mots-là: ainſi,

EN PEV D'HEVRE
DIEV LABEVRE.

Et eſt à noter que nous auons pluſieurs prouerbes anciens qui ſe peuuẽt ain-

ſi couper en deux petits vers, ſemblables aux precedens: comme i'ay monſtré ailleurs. Ce qui me fait croire qu'ils ayent eſté tirez de quelques rymes anciennes: cõme on ſcait que la poeſie a eſté d'antiquité en France. Ie di poëſie conuenable à la ſimplicité du temps: dequoy ſont teſmoins pluſieurs mots anciens, comme Virelet, Balade (d'ou demeure le prouerbe, *C'eſt touſiours le refrain de la balade*) & meſme ce mot Sonnet, eſt vn mot emprunté par les Italiens, de nos anciens poetes: comme on voit en des poeſies fort antiques, & qui n'ont point eſté miſes en lumiere.

Or cõment les Grecs & les Latins ont exprimé, ou à peu pres, ce que nous diſons par ce prouerbe, il ſera dict apres les epigrammes qui ſont ſur ce meſme ſubiect.

EPIGRAMME XVIII.

A vn ſien ami.

TV AS quaſi perdu tout eſpoir, tout cou-
Or, en perdant cela, hõme perdu ſeras. [rage.
Mais conſidere, ami, du Tout puiſſant le bras,
Auquel en vn moment poſſible eſt tout ou-
urage.
Penſe à ce bras ſi bien que luy ſe rencourage.
Vn prouerbe ancien ſur ce poinct tu orras,
Qui encor auiourdhuy en ſon credit de-
meure.
C'eſt ceſtuy-la qui dit, DIEV LA BEVRE EN PEV D'HEVRE.

EPIGRAMME XIX.

Au meſme ami.

BIENQVE ces mots ſoyent pris du dicto ordinaire,

Trottant auſſi parmi les bouches du vulgaire,
Meſpriſer ne le dois. car s'il te peut entrer
Touſiours en la penſee, & te peut penetrer
Iuſqu'au profond du cueur, il n'eſt point d'al-
legeance
Qui en fort grands dãgers ait telle ſuffiſance.
Or cõbiẽ il eſt vray, dire mieux le pouuõs
Qui auons nauigé, & qui memoire auons
Combien de fois le iour puis mourir puis re-
uiure [ſuyure
Nous nous entrevoyiõs: & ces morts s'entre-
De ſi pres, qu'vne eſtoit encor nous menaçãt,
Et on voyoit deſia vne autre s'auançant:
Nos nauires ſemblans au ciel eſtre pouſſees
Par les horribles flots, & puis eſtre abbaiſſees
Iuſqu'aux gouffres hideux. Alors heureux
eſtoit [toit,
Qui ces mots en ſon cueur biẽ engrauez por-
DE TA MAIN, O SEIGNEVR, on voit
ſouuentesfois [ploits.
En peu d'heure & ſoudain incroyables ex-

EPIGRAMME XX.

A vn autre ſien ami.

MAINTS, qui Dieu ont ſouuẽt tout-
puiſſant appelé,
Entrent en deſeſpoir, auquel ils n'entreroyẽt
Si ce beau titre & vray touſiours cõſideroyẽt,
Duquel auparauant ils ont ſouuent parlé,

Encore moins, quand croire & s'asseurer pourroyent
Que DV TOVTPVISSANT BRAS le pouuoir est ailé.
Moins, quád cela aussi leur viẽdroit en pẽsee,
DV SECOVRS de Dieu n'est iamais l'heure passee.

EPIGRAMME XXI.

A vn mesme, sur le mesme propos.

TOVS vrayment Chrestiens disent Dieu toutpuissant:
Maints sans cõsiderer qu'õque n'est lãguissant
Son toutpuissant pouuoir: ains tousiours frais il est,
Prest à executer tout cela qui luy plaist.
Maints iusqu'au desespoir ou iusqu'aux portes viennent,
D'autãt que ce poinct-la ferme en leurs cueurs ne tiennent.
Autrement mieux pourroyent croire, DIEV EN PEV DHEVRE,
Toutes & quantes fois qu'est son plaisir, LA BEVRE.

EPIGRAMME XXII.

A vn autre sien ami.

AMI, tu es en dangereux passage:
C'est maintenant que te dois monstrer sage.

Car l'ennemi de tout le genre humain
A tellement dessus toy mis la main,
Qu'il te fait ia de tous costez branſler:
Ia ton eſprit fait comme chanceler,
Ceſt ennemi tant de ſecouſſes donne,
Que ie crain fort qu'il ne te desharçonne,
Et tomber face en la deſeſperade.
Qui luy ſeroit vne grande brauade.
De bon courage il te faut renforcer.
Pour le rauoir, à ceci faut penſer,
Que tous les iours nous voyons QU'EN PEV D'HEVRE
DV GRAND SEIGNEVR LA MAIN BEAVCOVP LA BEVRE.

EPIGRAMME XXIII.

Au meſme ami.

QVAND le malade eſt deſia fort preſſé,
Voire, quand ia il eſt comme oppreſſé
D'vn mal, qui veut iuſqu'a sõ cueur atteindre:
Ceci luy ſemble vn peu ſon mal reſtreindre,
Si medecin auec apothiquaire
Il voit venir, pour tout leur deuoir faire.
Ainſi, venant deſeſpoir te gangner,
Et ia oſant maints aſſaus te donner:
Ces mots te ſoyent comme vn medicament,
Qui contre luy te donne allegement,
ON VOIT SOVVENT QV'EN VN PETIT QVART D'HEVRE,

EN VN INSTANT, LA MAIN DE DIEV
LABEVRE.

EPIGRAMME XXIIII.

A vn autre sien ami.

IE VOY que tu es tombé bas:
Mais tombé encore n'es pas
Si bas que tombez ont voit maints,
Et que peut estre tomber crains.
Quand beaucoup plus bas tomberois,
Perdre courage ne deurois.
Le perdant, le dois retrouuer
Sur ceci, Que te releuer
Peut CESTE MAIN, qui EN PEV D'HEVRE
Autant comme il luy plaist LABEVRE.

EPIGR. XXV.

Au mesme ami.

COVRAGE ami, courage ami:
Ne te fie en Dieu à demi:
Rien ne luy est plus desplaisant.
Rien au-contraire plus plaisant,
Qu'auoir fiance en luy du tout.
Il scaura bien venir à bout
De ce ou remede ne vois.
Le manche ietter tu ne dois
Apres la coignee. EN PEV D'HEVRE
LA MAIN DV TOVTPVISSANT
LABEVRE.

EPIGR. XXVI.

A vn autre sien ami.

IE crain que desespoir
Ne te guette au passage.
Car (à ce qu'on peut voir)
Ia tu pers tout courage.
Au moins fay ton profit
De ce que chacun dit,
(Et le croy) qu'EN PEV D'HEVRE
LA MAIN DE DIEV LABEVRE.

ADVERTISSEMENT.

LES cinq epigrammes suyuans sont sur cinq choses diuerses, esquelles nous auons souuẽt l'experience & comme la prattique du prouerbe dõt il s'agit maintenant: & principalement quant au XXVII, qui est touchant ceux qui contre tout espoir humain eschappent d'vne maladie: & quãt au XXX, qui est de ceux qui contre toute esperance & miraculeusement se sauuent: ou sont sauuez, pour parler plus correctement. Et tousiours la nauigation a este tenue pour vne chose des plus hazardeuses. Et c'est pourquoy il a esté dict, *Nescis quid mali præterieris qui nunquam nauigaueris.* Les Grecs disoyent que celuy qui nauigeoit, estoit tousiours à quatre doigts pres de la mort: & toutesfois, eux-mesmes, recognoissans la grãde puissance de Dieu, & les grands miracles qu'il faisoit en cest endroit, aussi bien qu'es autres, disoyent, *Theou thelontos kan epi ripos pleon.* c'est à dire, Tu pourrois

pourrois nauiger sur vne verge d'osier, quand le plaisir de Dieu seroit tel. Audemeurant ce mesme prouerbe est aussi le subiect de l'epigramme XIX, cidessus.

EPIGR. XXVII.

A vn sien cousin.

COVSIN, ie te reuoy contre toute esperance.
De dieu ie voy en toy l'infinie puissance,
Et vn exemple aussi de nostre dessiance.
Des pattes de la mort eschapper il t'a faict.
Il faut qu'en te voyant, en sa memoire on ait,
Que DIEV EN VN MOMENT GRAND OEVVRE FAIRE SCAIT.

EPIGR. XXVIII.

A vn certain vendeur de bled.

TV AVOIS ia serré tous tes greniers,
Pensant tripler, pour le moins, les deniers,
Que parauant de ton bled receuois:
Or maintenant bien fruſtré tu te vois.
Et volontiers contre Dieu plaiderois,
Qui t'a fruſtré, enuoyant moissons telles
Qu'on ne pourroit les desirer plus belles.
Ce que tu tiens pour piteuses nouuelles.
Tu ne nous peus ce que ie di cacher,
Quand de douleur presque on te voit secher.
Dieu rend vrayment & toy & tes semblables

En vn tel cas, gens du tout miserables,
Quand ce qui donne à tous autres liesse,
Fait que mouriez (peu s'en faut) de tristesse.
Mais qui eust dict, veu la povre apparence,
Que l'on deuoit auoir telle affluence?
Desesperé n'en eust pas qui scauoit
Qu'EN PEV DE TEMPS DE DIEV GRAND OEVVRE ON VOIT.

EPIGR. XXIX.

A vn qui de povre estoit deuenu riche en fort peu de temps.

LA POVRETE long temps t'auoit faict dure guerre:
En ce monde n'auois iusqu'à vn pied de terre:
Et à pene t'estoit suffisance donnee
Pour pouuoir seulement viure au iour la iournee.
Or maintenāt, au lieu que soulois emprūter,
Au contraire tu as le moyen de prester.
On s'esbahit de voir si tost tel changement:
Mais DIEV EN PEV DE TEMPS PEVT TOVT FAIRE AISEMENT.

EPIGRAMME XXX.

A vn sien ami, retourné nouuellement de sa premiere nauigation.

DI MOY ami la verité:
N'as tu pas incredule esté,

Alors que l'on te racontoit,
Que tel qui sur mer se mettoit,
Auoit deuant ses yeux la mort
Cent fois, auant que d'estre au port:
Ie croy que si conté auois,
Ce conte-la tu trouuerois:
Voire peut estre que vrayment
Tu le trouuerois doublement.
Au moins quand parler en orras,
Plus incredule ne seras.
Voyci encor vn autre poinct,
Qu'oublier il ne te faut point:
C'est qu'ou aucuns se trouueront
Qui ce prouerbe n'entendront,
Auquel il est dict qu'EN PEV D'HEVRE
LA MAIN DE DIEV beaucoup LABEVRE,
Tu dies que parfaictement
Il ne s'entendra nullement,
Si non par l'exposition
Qu'en mainte nauigation
La mer donne à tous ses chalans,
Mais chercher autre chose allans.

EPIGRAMME XXXI.

A vn sien ami, touchant vn nommé Marc.

MARC a si bien de mœurs changé,
Que l'on dit qu'on l'a reforgé,

Ou refondu, que ie ne mente.
Toutesfois ie ne me tourmente
Lequel des deux est plus aisé.
Chacun de luy a fort iasé,
Disant estre vne chose estrange,
Qu'vn diable soit deuenu ange:
Mesmement en bien peu de temps,
Comme aussi dire tu l'entens.
Toutesfois il n'est incroyable,
Si le pouuoir esmerueillable
De Dieu est bien considéré:
Qui souuent est rememoré
Par ce prouerbe, qu'EN PEV D'HEVRE
LE SEIGNEVR SOVVERAIN LABEVRE.

ADVERTISSEMENT.

Pour tenir la promesse que i'ay faicte cidessus, apres l'epigramme XVII, ie dy que les Grecs, pour exprimer le secours de Dieu venant subitemẽt & en vn instant, vsoyent d'vne maniere de parler prise d'vne façon qu'on auoit es tragedies, de faire par le moyẽ de quelques engins soudainement & à l'improueu comparoir quelque homme representant vn des dieux: lequel trouuoit remede ou autrement il sẽbloit n'y en auoir point.

Les Grecs donq, voulans exprimer ce que i'ay dict, vsoyent de ces mots, *Theos apo mechanes epiphaneu.* En Latin, pour exprimer la chose, plustost que les mots, on a dict, *Deus ex improuiso apparens.* C'est à dire, *Vn dieu apparoissant inopinement.* Bayf, comme par maniere de coq à l'asne, entassant des prouerbes qui n'ont rien de commũ les vns auec les autres, met aussi cestuyci, le traduisant de ces mots Latins. car il dit, *Vn dieu survient à l'impourueue.* Ce qui au vulgaire n'auroit point appa-

rence de prouerbe: & principalement eſtant meſlé auec des autres en la façon que i'ay dicte: ainſi,

Heriſſon tarde d'enfanter.
Vn dieu ſurueint à l'impourueue.
Tu vas choquer beſte cornue.
L'oiſeau l'on congnoiſt au chanter.

Les Grecs & les Latins payens ont auſſi faict ceſt honneur à Dieu (& le plus ſouuẽt, aux dieux, comme ils parloyent) de dire que rien ne luy eſtoit impoſſible. Et ceci pareillement conuient auec noſtre prouerbe: mais il ne luy correſpond, cõme les mots dont il a eſté faict mention. Les Italiens, traduiſans noſtre prouerbe en leur langage ont dict, *In vna hora iddio lauora.* Or combienque pluſieurs prouerbes ſoyent tels, que traduicts de leur langue en vne autre, de mot à mot, ils perdent leur grace, & meſme le ſens d'aucuns ne ſe peut entendre: & cõbienque on voye ceci aduenir à nos prouerbes comme aux autres: toutesfois nous en auons auſſi deſquels ceci ne ſe peut dire, non plus que d'aucuns Grecs & Latins. Et ceſtuy-ci, EN PEV D'HEVRE DIEV LABEVRE, eſt du nombre. Or a il eſté traduict ainſi par vn Ioannes Aegidius (qui a eſté traducteur des autres auſſi, ſans mettre ceſte diſtinction dont ie vien de parler)

Mira facit celeri tẽpore Velle dei. pour *Voluntas dei.*

Mais i'ay voulu eſſayer ſi on pourroit point exprimer ce prouerbe par quelque vers plus graue: & mon eſſay m'a donné les vers ſuyuans: dont ie donneray le choix à ceux qui ſont verſez en la poëſie,

Le premier vers à eſté ceſtuy ci,

Vel breuis hora deo ſatis eſt ad maxima quaque.

Voyci le ſecond,

Magna repentè deus, quum res in cardine, patrat.

Ou en ceſte ſorte,

Magna repẽte deus ſummo in diſcrimine pãtrat.

Le troiſieme,

Diuina breue tempus opi ſatis eſſe videmus.

Ceſtuy-ci eſt le quatrieme,

Sæpe inopina dei ſubitò nos recreat aura.

Voyci le cinquieme,

Dextra dei releuat proſtratos tempore paruo.

Ceſtuy-ci eſt le ſixieme,

Dextra dei è medijs citò nos rapit alma procellis.

Voyci le ſeptieme, & dernier,

Quemis nos laqueo citò dia potentia ſolvit.

Au premier de ces vers il eſt parlé totalement en general: comme auſſi on peut dire que les mots Francois ſe peuuent eſtendre iuſque la. Non tant generalement au ſecond & au troiſieme, plus toutesfois qu'es quatre ſuyuans. Or quant à ce mot *labeure*, il faut bien ſe garder de le prendre pour *trauaille*: comme ſi Dieu auoit quelque trauail & quelque pene en ce qu'il fait: mais le faut entendre ſimplement pour *beſongne*, ou *œuure*: lequel mot ſe trouue en quelques autres prouerbes dict auſſi de Dieu)

EPIGRAMME XXXII.

Il reſte encor vn prouerbe qui eſt le XXXII. *& dernier: & n'eſt que de deux vers, afin qu'il ſoit plus aiſé à mettre en memoire.*

DE ce prouerbe faut recors eſtre à toute heure,

LA SAINCTE MAIN DE DIEV EN PEV D'HEVRE LABEVRE.

AVTRE ADVERTISSEMENT.

Il y a encor vne autre choſe dont i'ay voulu aduertir le lecteur. C'eſt que nous auons vn prouerbe qui pourroit ſembler aucunement reſtreindre le precedent, en le faiſant receuoir quelque exception. C'eſt celuy par lequel il eſt dict, *Grãd bien ne vient pas en peu d'heure*. Et de vray il y a bien apparẽce qu'en ce prouerbe *grand bien* ne s'entende que de la grande richeſſe: laquelle n'a accouſtumé de venir tout à coup, (quand elle vient par noſtre induſtrie & labeur) & autrement elle eſt ſuſpecte: ſuyuant ce qui a eſté dict lõg temps y-a, *Diuitiæ citò parta, ſuſpectæ* & Ciceron en ſa ſeconde Philippique, apres qu'il a dict, *modo egens, repentè dimes*: adiouſte incontinent apres, *Sed, vt*

est apud poetam nescio quẽ, Male parta male dilabũtur. Toutesfois quãt à la puissance de Dieu, il est certain que le prouerbe susdict n'admet exception d'aucune sorte de bien: & que Dieu peut faire que beaucoup de richesses soit acquis en fort peu de tẽps, & neantmoints non par des moyens siniſtres, ains licites & approuuez. Suyuant quoy, i'ay faict ce huittain sur ledict prouerbe.

EPIGRAMME XXXIII.

CE MOT en vsage demeure,
GRAND BIEN NE VIENT PAS EN PEV D'HEVRE.
Auquel on pourroit s'accrocher:
Comme s'il vouloit retrencher
De ce qui generalement
Est dict au dicton precedent.
Mais excepter il ne faut rien.
Car toute sorte de grand bien
Peut bientost de Dieu nous venir,
S'il veut nostre labeur benir.

Et de faict, l'vn des derniers epigrammes, qui est le XXIX, a le subiect dont il est question: a scauoir d'vn qui de povre est deuenu riche en peu de tẽps. Ce qui s'entend de la richesse acquise par industrie & labeur: entendu que la richesse peut soudainemẽt venir par autres moyens: esquels on ne s'esmerueille point de la briefuete du temps.

Toutesfois il est certain que ce prouerbe-là, sur lequel ont este faicts tant le dict epigramme que les autres precedens, disant que Dieu nous fait voir ses œuures en peu d'heure (voire ses grandes œuures. car ces termes, *Dieu labeure en peu d'heure*, se peuuent & doiuent estendre iusque là) se doit pluſtoſt

entendre des œuures de Dieu, leſquelles il fait en peu de temps, & quelquesfois ſubitement, cõtre toute eſperance humaine, & alors qu'il n'y-a point d'apparence d'aucun remede: que des autres.

Car, s'il eſt queſtion de parler generalement de la grande, voire infinie & incomprehenſible, puiſſance de Dieu, ie croy qu'à pene ſe trouuera vne langue qui ne die le meſme que nous, à ſcauoir DIEV PEVT TOVT, OV RIEN N'EST IMPOSSIBLE A DIEV. Quant aux Grecs ils ne pouuoyẽt faillir de le dire, quãd leur poete & comme leur prophete, Homere, l'eur auoit appris depuis ſi long temps: mais parlant lors des dieux, nõ de Dieu. Quant aux Latins auſſi, ils ont monſtré auoir ceſte opinion: & Ciceron adiouſte vne choſe, qui eſt notable en vn payẽ. c'eſt qu'il ne dit pas ſeulement qu'il n'y-a riẽ que Dieu ne puiſſe faire, mais il adiouſte, ſãs aucun labeur. *Nihil eſt*, (dit-il) *quod Deus efficere non poſſit, & quidem ſine labore vllo.* Que ſi ce payen a bien congnu ceci, ce ſeroit vne grande honte à vn Chreſtien de l'ignorer: & pourtant au prouerbe ſuſdict, *En peu d'heure Dieu labeure*, il ſe faut bien garder d'entendre ce mot *labeure* autrement que i'ay dict.

EPIGRAMMES SVR AVtres prouerbes, eſquels auſſi eſt faicte mention de Dieu, ou eſt dicte quelque choſe qui doit eſtre rapportee à luy, encore qu'il n'y ſoit pas nommé: & pourtant appartiennent à ce premier lieu commun.

ADVERTISSEMENT.

POVRCE qu'eſtans compris ſous ce premier lieu commun les prouerbes qui font mention de Dieu, le premier d'iceux (qui m'a eſté le ſubiect des trentedeux premiers epigrãmes) monſtre le prompt & ſoudain ſecours que Dieu donne aux hommes, au beſoin: (encore que ces mots *En peu d'heure Dieu labeure*, s'eſtendent ou ſe puiſſent eſtendre iuſques aux autres ſiens œuures) i'ay voulu que les autres prouerbes, ou il eſt parlé de ce que fait pour le genre humain ce meſme grand ſeigneur, ce ſeigneur des ſeigneurs, voire ce ſeul ſeigneur, à parler proprement (comme auſſi nous le voyons eſtre appelé par les Grecs HO *Kyrios*, par les Latins *Dominus*, purement & ſimplement, & ſans aucune adionction: ne plus ne moins que ſi on diſoit Le ſeigneur, ou Le maiſtre) ſuyuiſſent incontinent apres: comme ſi par vne ſubdiuiſion ie faiſois vn lieu commun des prouerbes concernans la bonté & la prouidence d'iceluy.

EPIGRAMME XXXIIII.

VN TEL nous peut vn tel bien faire,
D'vn autre autre bien attendons:

Et à tous taſchons de complaire
Dont mieux valoir nous pretendons:
A plus forte raiſon conuient
Complaire à DIEV, DONT TOVT BIEN VIENT.

EPIGRAMME XXXV.

TV DIS ſouuent, De dieu tout vient:
Mais ainſi parler ne conuient.
Di pluſtoſt, DE DIEV TOVT BIEN VIENT,
Si parler veux correctement.
Bien qu'on ne l'entende autrement,
En parlant Chreſtiennement.

ADVERTISSEMENT.

Il eſt hors de doute que le prouerbe entier eſt, De *Dieu tout bien uient*: & toutesfois on le trouue en quelques lieux plus brief, De *Dieu tout uiẽt*, ou *Tout uient de Dieu*. Mais là meſme ou il eſt ainſi eſcrit, (au moins en vn de ces lieux-la) celuy qui l'a traduict en Latin, l'a entendu comme ſi ce mot *bien* y eſtoit. car ſon vers eſt tel, *Manare à ſummo commoda cuncta deo*.

EPIGRAMME XXXVI.

TV EVSSES au commancement
Deſiré que tout autrement
Il fuſt aduenu: or tu vois
Que mauuais deſir tu auois:

Te le monſtrant l'experience.
Vn prouerbe enſeigner te veux,
Auquel faut que ſouuent on penſe,
C'eſt que DIEV FAIT TOVT POVR LE MIEVX.

EPIGR. XXXVII.

NOVS diſons ordinairement,
TOVT VIENT A POINT QVI PEVT ATTENDRE.
Mais ceci nous deuons entendre
Des choſes principalement
Que Dieu à poinct nous fait venir :
Quand nous pouuons nous contenir,
Et auoir celle *patience*,
Laquelle on dit paſſer ſcience.

ADVERTISSEMENT.

Il-y-a certains prouerbes eſquels Dieu n'eſt point nommé, & toutesfois, eſtans bien entendus, ſe trouuent deuoir eſtre rapportez à luy, ou en tout, ou en partie. De ce nombre ſemble eſtre ceſtuy-ci, ſuyuant ce que i'ay dict au precedent epigrãme. Quant à ces termes prouerbiaux, *Tout uient à poinct qui peut attendre*, il ſemble qu'il y faudroit adiouſter vn petit mot, pour mieux parler: & dire ainſi, *Tout uient a poinct à qui peut attendre*. C'eſt à dire, à celuy qui peut attendre. Or ce prouerbe ſe dit auſſi en ces termes, *Qui peut attendre, tout uien à bié*. Ce qui a eſté traduict ainſi en Latin,

Qui ſatis exſpectat, proſpera cuncta uidet.

Quant à l'autre prouerbe que i'allegue en la fin de l'epigramme, ie retien les propres mots. Car on dit, *Patiẽce passe science*. Et semble que c'est cõme si on disoit que patience est vne grande science, & qui passe toute autre. Au demeurant, quant a ce mot patience il se dit souuẽt de ceux aussi qui attendent: & mesmes on prie quelcun d'auoir patience, c'est à dire d'attendre: & quelquesfois aussi on dit, Ayez vn peu de patience.

EPIGR. XXXVIII.

TROVVER estrange tu ne dois
Qu'aucuns dissemblables tu vois
Quant aux moyens de ceste vie:
Encore que point on ne nie
Qu'ils ont esprit semblablement,
Industrie & bon iugement.
Ce vieil dicton a ici lieu,
IL PLEVT LA OV IL PLAIST A DIEV.

ADVERTISSEMENT.

On trouue vn autre prouerbe là mesme ou est le susdict: mais ceste autre merite censure. Car voyci ces termes, *En yuer partout pleut, en esté là ou Dieu veut*. comme si en yuer il pleuuoit tellement par-tout, que cela aduinst en quelques lieux, mesmement contre la volonté de Dieu. Qui est vn propos fort indigne de la bouche d'vn Chrestien principalement. Or cependant il semble qu'on a voulu dire par ces mots, qu'en yuer (ce qui toutesfois se voit plus en automne) il n'est pas besoin de

prier Dieu pour auoir de la pluye, d'autant qu'on en a plus qu'on ne veut: mais en aiſté on a mainteſſois beſoin d'eluy faire ceſte priere, la pluye eſtant ſouuent de requeſte en ceſte ſaiſon: à cauſe du grand dommage qu'apporte la ſechereſſe.

EPIGRAMME XXXIX.

ORSVS, courage il te faut prendre:
Il te faut tes eſprits reprendre.
Touſiours ce temps ne durera:
LE BEAV TEMPS VENIR ON VERRA
Aduenir par tout ou on ſoit.
APRES LA PLVYE. ainſi on voit

ADVERTISSEMENT.

CE prouerbe auſſi *Apres la pluye vient le beau temps*, ou *Apres la pluye le beau temps* (ſans adiouſter *vient*) doit auoir lieu entre ceux qui peuuent eſtre dicts de la bonté de Dieu, que nous ſcauons enuoyer ou la pluye ou le beau temps, ſelon ſon bon plaiſir. Or par allegorie eſt cõparee la pluye à l'affliction, & le beau temps à la deliurance. (ſinon qu'on aime mieux dire, l'affliction à la pluye, & la deliurance au beau temps) cõme auſſi ce mot *aurage* ſe dit de l'afflictiõ ou aduerſité en ceſt autre prouerbe, *Touſiours ne dure aurage ne guerre*. Cõme ſi on diſoit que Dieu ne nous laiſſe pas touſiours en aduerſité. La meſme choſe ſe dit auſſi par ces mots, *Le diable n'eſt pas touſiours en un huis, ou en une porte*. Et quelqueſſois en vſãt du tẽps futur on dit,

Le diable ne ſera pas touſiours en un huis. Ou, *ne heurtera pas touſiours à un huis.* (Auſſi ẽ vſant du pluriel, *Touſiours ne heurteront pas diables en un huis.*) Ce qui a eſté mis en ce vers Latin,

Non eadem ſemper quatit muidus oſtia dæmon.

Ou l'epithete *muidus*, (c'eſt à dire enuieux) dict du diable, (combienque il ne ſoit point au Francois) luy conuient bien: d'autant que nous ſcauons qu'il porte enuie au bien de l'homme, & l'empeſche tant qu'il peut. Dont vn autre prouerbe meſmement nous donne teſmoignage, *Quand dieu donne farine, le diable cloſt le ſac.*

Mais pour retourner à noſtre prouerbe, du beau temps venant apres la pluye (en prenant ceci allegoriquement, comme i'ay dict: c'eſt à dire, en l'accommodant à vne autre choſe que celle qui eſt ſignifiee par les mots) les Grecs & les Latins en ont vſé deuant nous: comme il ſera dict ailleurs, ou ie traicteray des prouerbes François qui conuiennent du tout auec les Latins.

EPIGRAMME XL.

SI de Dieu te promets pour certain la faueur,
Si d'eſtre aidé de luy ne doutes en ton cueur,
Ie ſuis tout eſbahi qu'on t'oit ſi ſouuent dire,
Ie crain que tel & tel me puiſſent beaucoup nuire.
Car NVIRE ONQ à ceux-là ne peut nulle perſonne

Auſquels ce grand ſeigneur toutpuiſſant aide donne.

ADVERTISSEMENT.

LES termes du prouerbe ſont, A *qui* Dieu *aide, nul ne peut nuire*. Mais il-y-a encor vn autre prouerbe, qui eſt comme compagnon de ceſtuy-ci: auquel il eſt dict, A *qui* Dieu *aide, le diable ne peut nuire*. Et ſemble que ce ſoit comme ſi, en ioignant les deux prouerbes, on diſoit, A qui dieu aide aucun ne peut nuire, non pas meſme le diable.

EPIGRAMME XLII.

A vn ſien neueu.

MIEVX que par cideuant à ton parler regarde.
Tu dis eſtre aſſeuré que Dieu t'a en ſa garde:
Tu trembles toutesfois. Ie di (pardõne moy)
Dieu eſtre en vn tel cas deſhonoré par toy.
Car pour bon gardien ce grand Seigneur ne tiens,
Puiſque en ſi grande peur, voire frayeur, tu viens.
Et puis d'ailleurs auſſi pour cela ie te tanſe,
Qu'au prouerbe ancien tu n'as point de fiance.
Car cela par ces mots il nous a liquidé,
CELVY EST BIEN GARDE QVI DE DIEV EST GARDÉ.
N'ay ie pas aſſez dict? en faut il d'auantage?
Adiouſte de Dauid le ſacré teſmoignage.

ADVERTISSEMENT.

CE prouerbe se dit aussi en ceste sorte, *Qui a Dieu pour sa garde, il est en seureté* (& ces mots ainsi couchez sont vn vers, sans toutesfois qu'ils ayent esté ainsi couchez expressement) ou en changeant ainsi l'ordre des mots, *Il est en seureté qui a Dieu pour sa garde.*

Et ceste prieré qu'õ fait encor auiourd'huy, *Allez en la garde de Dieu*, estoit ia vsitee à nos ancestres. Et ont respondoit, C'est bien dict: *Qui va en la garde de Dieu, est bien gardé.*

Quant au tesmoignagne de Dauid, nous l'auons fort ample au Psalme 91. le commancement duquel est, (selon la traduction de Marot)

Qui en la garde du haut Dieu
Pour iamais se retire,
En ombre bonne & en fort lieu
Retiré se peut dire. &c.

Ce tesmoignage de Dauid se peut prendre d'autres lieux aussi, & mesmement ou il appelle Dieu sa fortereſſe, ou son roch.

EPIGRAMME XLII.

A vn certain prince
Sur le propos tenu en l'epigramme precedent.

TV VEVX que son auis on die,
A quelles gens faut qu'on se fie,
Pour vne bonne garde auoir,
Et qui face bien son deuoir.

A pene

A pene ſe trouuera homme
Qui les Suiſſes ne te nomme
Tous les premiers. d'antiquité
Ce premier lieu leur eſt quitté.
Et iuſqu'à la garde papale,
Pour la plus fidele & loyale
La Suiſſienne on tenoit,
Lors que Romme m'entretenoit.
Et quant à la Lanſquenetique,
A preſent on luy fait la nique.
Mais en haut te faut regarder,
Pour te faire treſbien garder.
LA GARDE DE DIEV EST LA BONNE.
Bienqu'aucune empeſche ne donne,
Et ne couſte qu'à demander:
Si on ne ſe veut point bander
Contre le vouloir du grand maiſtre,
Par qui donnee elle doit eſtre.
Quand en ſa garde il t'aura pris,
Iamais tu ne ſeras ſurpris.
Si à cela te peus attendre,
Quelles gens voudras, pourras prendre.
Quand plus de dix ans ils n'auront,
Autant de Hercules ſeront.
Et quant à cela qui s'appelle
Fidelité, onq n'en fut telle.

EPIGR. XLIII.

Au meſme prince.

TVAS Suiſſes pour ta garde.
Choiſir plus ſeure on ne pourroit :
Par experience on le croit.
Mais voyci à quoy ie regarde,
Qu'aux hommes te fies beaucoup,
Voire tu t'y fies du tout.
Sur les hommes tant s'aſſeurer,
Ce n'eſt le moyen d'attirer
De Dieu la garde en ta maiſon.
Toutesfois c'eſt contre raiſon,
De Dieu la garde meſpriſer,
Qu'au prouerbe on oit tant priſer:
BIEN EST GARDE & en ſeur lieu
CELVY QVI EST GARDE DE DIEV.

ADVERTISSEMENT.

LES epigrammes prochainement ſuiuans ont pour leur ſubiect le prouerbe, auquel il eſt dict que *Qui ſert à Dieu il a bon maiſtre.* & celuy auſſi duquel nous apprenons que *Seruir à Dieu c'eſt regner.* ou, *c'eſt eſtre roy.* Et ceci vient bien à propos apres le prouerbe dont il a eſté traitté: pource qu'on ne peut douter qu'vn ſi bon & ſi grand maiſtre n'ait en ſa garde ſes ſeruiteurs: voire en ſa ſauuegarde & protection.

EPIGRAMME XLIIII.

A vn ſien ami.

CHACVN (ie croy) veut recognoiſtre
Qu'en nulle garde on ne peut eſtre
Si bonne que celle de Dieu:
Et qu'elle tient le premier lieu.
Voire doit bien ſeule la mettre
Qui ſeureté ſe veut promettre:
Mais il nous faut en grace entrer,
Pour ceſte faueur impetrer.
Or afin que nous nous voyions
En ſa grace, il faut que ſoyons
De ſes ſeruiteus. QVI PEVT ESTRE
LE SERVITEVR D'VN MEILLEVR
MAISTRE?

EPIGRAMME XLV.

LE PROVERBE nous fait ſcauoir,
QVI SERT A DIEV, BON MAISTRE
AVOIR:
Seruons luy, & nous ſouuenons
Quelle ioye nous nous donnons
Quand ſeruiteurs nous pouuons eſtre
De quelque prince, qui eſt maiſtre
En ce monde tant ſeulement,
Et non que ſubalternement.
Voire, lequel prince on n'appelle
Que pour auoir vne parcelle

D'vne partie de ce monde,
Laquelle n'eſt pas la ſeconde,
Ne la troiſieme, ains la derniere:
Combien a plus grande matiere
De ioye vn qui eſt ſeruiteur
De Dieu, de ce grand monde auteur?

EPIGRAMME XLVI.

NOS ayeuls deux dictons auoyent,
Qui touchant meſme choſe eſtoyent:
Et toutesfois l'vn beaucoup moindre.
Or ie veux taſcher à les ioindre.
Les vns diſoyent LE ROY, BON MAISTRE,
Les autres, BON MAISTRE ESTRE DIEV.
Or quant à moy, dire ie veux,
(Et ce ſera pour parler mieux)
Bon maiſtre eſt le roy par raiſon,
Dieu, meilleur ſans comparaiſon.

ADVERTISSEMENT.

IL vous faut noter que ces deux prouerbes ſe diſoyent ia par nos anceſtres: l'vn, *Qui ſert le roy, il a bon maiſtre*. l'autre, *Qui ſert Dieu, il a bon maiſtre*. Mais ceci eſt à remarquer, que *bon maiſtre* ici ſignifie *grand*, non ſeulement ou il eſt dict du roy, mais auſſi ou dieu eſt appellé bon maiſtre. (encore que nous ſachiõs que ce mot-la, pris en ſa propre & ordinaire ſignification, luy conuienne fort bien: voire conuienne à lui ſeul, à parler propremẽt) Ainſi diſons nous quelquesfois vn bon marchand, de celuy qu'autrement nous appellons vn

gros marchand: c'eſt à dire, qui fait gros train, ou grand train. En vn autre prouerbe nous auons *grand maiſtre*. ou il eſt dict, De *grand maiſtre hardi valet*. Voyez l'aduertiſſement mis audeſſous de l'epigramme prochainemẽt ſuyuant: qui a ledict prouerbe pour ſon ſubiect.

EPIGR. XLVII.

ON DIT ſouuent que LE GRAND MAISTRE
LE VALET SIEN HARDI FAIT ESTRE:
Combien de hardieſſe aupir
Doit ceſtuy-là qui le pouuoir
Du ſien cognoiſt eſtre inuincible,
Qui le cognoit eſtre indicible,
Qui le cognoit eſtre infini
Iamais de moyens deſgarni?
Pour le diuin pouuoir deſcrire,
C'eſt le moins que lon ſcauroit dire:
Combien doit donq le ſeruiteur
De Dieu auoir vn hardi cœur?

ADVERTISSEMENT.

LES mots du prouerbe ſont, De *grand maiſtre hardi valet*. Car le ſeruiteur qui ſcait auoir vn grãd maiſtre, & lequel on reſpecte fort pour ſa grandeur & dignité, & ne doute point que pour le reſpect de luy il ne ſoit ſupporté, ſe peut monſtrer fort hardi non ſeulement en ſes dicts, mais auſſi en ſes faicts, à comparaiſon de celuy duquel le maiſtre n'a pas beaucoup d'autorité. Or doit ceci aider à l'intelligence de ces deux precedens pro-

uerbes, ou il eſt parlé d'vn bon maiſtre. Comme ſi on diſoit vn maiſtre qui ſcaura tenir bon pour ſon ſeruiteur, & le defendre cõtre tous, en vn beſoin : vn maiſtre ſi grand (c'eſt a dire, qui eſt en ſi grãde dignité) & duquel le pouuoir eſt tel, que sõ ſeruiteur ne doit craindre d'vſer de hardieſſe ou il s'agit de choſe concernant les droicts d'iceluy. Il ne faut donq point douter que *bon*, ou il eſt dict que celuy qui ſert au roy, ſert à vn bon maiſtre, (ſur lequel prouerbe ſemble auoir eſte faict l'autre, ou ſemblablement Dieu eſt appelé bon maiſtre) ne ſe prenne pour grand & puiſſant: ainſi que quand nous diſons vn bon marchand, (entẽdans d'vn qui a grand credit & eſt riche) & vne bonne maiſon. Mais nous auõs vn autre prouerbe ou *bon maiſtre* ne ſe peut ainſi expoſer: aſcauoir celuy ou il eſt dict, *Qui bon maiſtre ſert, bon loyer en attend*. Et pourtant il a eſté ainſi traduict,

Qui iuſto ſeruit, præmia digna capit.

LES epigrammes prochainement ſuiuans font leurs diſcours ſur ce prouerbe, Seruir à Dieu eſt regner. *Qui ſe dit auſſi en ces termes*, Seruir à Dieu c'eſt eſtre roy. *Voyez l'aduertiſſemẽt qui eſt mis apres le dernier.*

EPIGRAMME XLVIII.

D'VN vieil dicton on apprendra
Comment roy eſtre l'on pourra.
Car vn d'eux nous veut enſeigner
Que SERVIR A DIEV C'EST REGNER.

EPIGR. XLIX.

INCITER beaucoup nous devroit
A SERVIR DIEV, ce que l'on oit
Que CELA FAIT QVE ROY ON SOIT.

EPIGRAMME L.

POVR seruir Dieu rien ne faut e-
spargner,
Et de rien plus nous ne deuons soigner.
Car SERVIR DIEV FAIT VN HOMME
REGNER.

EPIGRAMME LI.

NE CROYONS pas que ceci ait esté
Dict sans raison par l'ancienneté,
Que, QVI SERT DIEV, il sert vn si bon
maistre,
Qu'il se fait roy, au lieu de priué, estre.

EPIGRAMME LII.

RIEN n'est que faire on ne promette,
Prouueu qu'au deuant on nous mette
Vn grand guerdon, que receurons
Alors que cela nous ferons:
Or il est dict que REGNERA
CELVY QVI A DIEV SERVIRA.

EPIGRAMME LIII.

NVL n'eſt qui ſcauoir ne voudroit
Comment roy deuenir pourroit.
Ia du temps paſſé les paſteurs
Ce ſouhait faiſoyent en leurs coeurs.
Teſmoin que PASTEVRS SEROYENT ROIS,
SI TOVS LES SOVHAITS ESTOYENT VROIS.

ADVERTISSEMENT.

Les propres mots du prouerbe ſont, (Se & eſt *ſe* au lieu que nous diſons *ſi*,) *ſouhais fuſſent urais, paſtoureaux ſeroyent rois*. Ce qui ſemble n'auoir mauuaiſe grace en ces deux vers Latins (vray eſt qu'en vn il la pouuoit auoir meilleure)

Si, quæcunque placent, cunctis ad uota uenirent,
Poſſent paſtores uelléntque euadere reges.

Quant à ce que i'ay eſcrit *urois*, c'a eſté ſuiuant le parler ancié: (auquel toutesfois ſe diſoit auſſi *uoire* pour verum) ce qui eſt cauſe que ce mot eſt rymé ſur *rois*. Toutesfois ſelon ceux qui diſent que anciennement on diſoit *ray*, il faudroit eſcrire *rais*, & laiſſer *urais*.

EPIGR. LIIII.

SOVuenteſſois a dict & maint & maint ancestre,
CELVY QVI SERT A DIEV, IL SERT A VN BON MAISTRE.
Et vn autre diſoit, CELVY QVI SERT AV ROY,

Il eſt certain qu'il peut ceci dire de ſoy
Qu'à vn bon maiſtre il ſert. Or lequel mieux
diſoit,
Le dire il n'eſt beſoin, puiſque chaſcũ le voit.
Mais vne raiſon eſt que ie ne veux paſſer,
Pource qu'à plusieurs n'aduiẽdroit d'y pẽſer.
C'eſt que qui ſert à Dieu, roy il ſe peut bien
dire
(Le dicton ne voulant à cela contredire,
Ains nous le confermant) mais qui n'eſt ſer-
uiteur
Sinon d'vn roy mortel, n'a pas le pareil heur.

ADVERTISSEMENT.

IE t'ay voulu aduertir de prendre bien garde, qu'en deux prouerbes ſe trouue eſtre dicte vne meſme choſe, qui eſt fort notable: aſcauoir que celuy qui ſert à Dieu, eſt roy. car en l'vn nous liſõs, *Qui ſert Dieu, il eſt roy*: en l'autre, *Seruir a Dieu, eſt regner*, (comme en Latin, *Seruire Deo, regnare eſt*: eſtãt vrayſemblable qu'il a eſté traduict de ces mots) Et faut noter que tous les deux ſe diſoyẽt, Seruir à Dieu, & Seruir Dieu. Voire ſemble ceſtuy-ci auoir eſté plus commun. Dequoy ſont teſmoins ces autres dictons, *Qui ſert Dieu, il a bon maiſtre*: & *Qui ſert le roy, il a bon maiſtre*. Or ſi quelque Pythagoras auoit ainſi parlé, on trouueroit qu'il y auroit vne grande & belle philoſophie cachee ſous ceſte façõ de parler: au lieu qu'en liſant cela parmi des prouerbes Francois, on ne daigne point s'arreſter à la conſideration d'vne ſentence

si remarquable, prononcee par nos anceſtres.

Or n'eſt moins notable ce que i'adiouſteray: c'eſt que la meſme promeſſe, d'eſtre roy, ſe trouue auoir eſté faicte plus de deux mille ans au parauãt aux gens de bien. Et par qui? par les enfans, en vne chanſon laquelle ils chantoyent ordinairemẽt. Car nous liſons en Horace en la premiere epiſtre de ſon premier liure,

–at pueri, ludentes, Rex eris, aiunt,
Si rectè facies.

Et vn peu apres,

Roſcia, dic ſodes, melior lex, an puerorum eſt
Nænia, quæ regnum rectè facientibus offert.

Or y-a-il grande controuerſe entre les expoſiteurs de ce liure touchant ce paſſage, & veulent aucuns que les enfans euſſent vne façon de ieu, ou celuy qui auoit gangné, eſtoit appelé roy. Mais l'antitheſe que fait Horace, & la cõdition qu'il dit que ces enfans adiouſtoyent à la promeſſe d'eſtre roy, (laquelle condition eſt, d'eſtre homme de bien) monſtre aſſez qu'il faut entendre cela d'vne chanſon (venant de quelque fort bonne eſchole) ou cela eſtoit dict: & qu'elle eſtoit ordinairement chantee par les enfans.

Pour retourner aux prouerbes appartenans à la premiere partie de la ſubdiuiſiõ que i'auois faicte (laquelle premiere partie a eſté interrompue par les deux prouerbes que i'ay monſtré auoir vne belle liaiſon auec ceux qui precedoyent prochainement) ie vien à quelques autres: dõt le premier eſt, DIEV SCAIT BIEN QV'IL NOVS FAVT: le ſecond, DIEV DONNE LE BEVF, MAIS

NON PAS PAR LA CORNE. Apres leſquels viendront les autres.

EPIGRAMME LV.

VN HOMME priant Dieu ne pourroit pas mieux faire,
Que demander cela qui luy eſt neceſſaire,
Sans rien ſpecifier, ceci rien ne luy vaut.
Car DIEV SCAIT MIEVX QVE NOVS QV'EST CELA QV'IL NOVS FAVT.

Ie me ſuis donné vn peu de liberté en ce prouerbe, quant aux mots, mais point du tout quãt au ſens. Les mots ſont tels, *Dieu ſcait bien qu'il nous faut.* Ceci ſe rapporte à ce que nous liſons nõ ſeulement es ſainctes lettres, mais auſſi en quelques paſſages des liures payens: notamment à ce qu'a dict Platon en deux vers, & auſſi à vn paſſage de Iuuenal. Audemeurant ce prouerbe conuient fort bien auec quelques autres, & notammẽt auec celuy par lequel il eſt dict, *Tout bien de Dieu vient.*

EPIGR. LVI.

CESTVY-LA qui de Dieu eſtre inſpiré ſe penſe
A ce à quoy il tend, & en ſa conſcience
Sent qu'é le pourchaſſant, à nul ne fait iniure,
Il faut que volontiers toute peine il endure:
Eſtãt biẽ aduerti que DIEV A LA PERSONNE LE BEVF qu'il veut dõner, PAR LA CORNE NE DONNE.

ADVERTISSEMENT.

LES mots du prouerbe sont, *Dieu dõne le beuf, mais œ n'eſt pas par la corne.* Par lequel ie penſe eſtre ſignifié ce qui eſt dict en vn autre, *Nul bien ſans peine.* Au lieu de quoy les Grecs ont dict prouerbialement, que les dieux nous vendoyent toutes ſortes de biens à labeurs. Car la facon de parler Greque reſpond à ceſte ci: s'il eſt licite d'ainſi parler: comme nous diſons Vendre à argent, Vendre à deniers comtans. Mais on pourroit auſſi exprimer cela autrement, en diſant, Les dieux nous donnent tous biens, ne prenans en payement autre choſe que nos labeurs. Vray eſt que pour parler plus correctement, il faudroit dire (en retenant la meſme façon de parler) Les dieux, pour tous les biens qu'ils nous donnent, ne prennent en payement de nous autre choſe que nos labeurs. Ceſte nation a auſſi quelques autres prouerbes, par leſquels elle declare que le labeur humain & la diligence vient à bout de tout: mais ſans faire mention des dieux. Entre autres eſt ceſtuy-ci, *Ponos eudeias pater.* C'eſt a dire, *Labeur eſt pere d'honneur.* ou *de gloire.* ou *de louange.* Horace poete Latin, *-nil ſine magno vita labore dedit mortalibus.* au lieu de dire, *Nil dy hac in uita ſine magno labore dederunt mortalibus.*

Il faut que i'aduertiſſe encore d'vne autre choſe: c'eſt que noſtre prouerbe dont il s'agit à preſent, ſe trouue auſſi eſcrit en ceſte ſorte, *Dieu donne biens eg beuf, mais œ n'eſt pas par la corne.* Mais il eſt vrayſẽblable (au moins me ſemble vrayſẽblable)

que ce mot *biens* ſoit mis en la place d'vn autre, qui eſtoit le nom de quelque beſte: ainſi qu'il ſuit *beuf.*

EPIGRAMME LVII.

A vn ſien ami.

TV VSES quelquesfois de mots prouerbiaux,
Qui ſont vn peu durets. ie diray que tu faus,
Si raiſon ne me rens. Tu dis que DIEV TOVT PAYE.
Faire il ne ſe peut pas qu'vn ſcrupule ie n'aye,
Quand i'oy ainſi parler. Dieu ne doit à perſonne:
Tout ce qu'on a de luy, tout cela il le donne.

I'ay vſé des meſmes termes qui ſont au prouerbe: ſeulement i'ay changé l'ordre des mots. car il-y-a, *Dieu paye tout.* Or vn payement preſuppoſe vne debte. Et ſuyuant cela il a eſté ainſi traduict,

Soluit olympiacus debita cuncta deus.

Or la meſme impropriété eſt en ces termes, *Dieu rendra tout à iuſte prix.* qui ont eſté ainſi mis en Latin par le meſme,

Omnipotens iuſta reddet deus omnia lance.

Mais ces façons de parler ſont du nombre de celles qu'il ne faut ainſi examiner, en les rapportãt à leur reciproque. Et quant à ces mots la, *Dieu paye tout.* peut eſtre qu'õ s'ẽ ſeruoit auſſi cõtre ceux qui receuoyẽt de Dieu la punitiõ qu'ils auoyent meritee: cela eſtãt appelé leur payemẽt & leur ſalaire:

comme auſſi quelqueſſois les Latins ont vſé de leur mot *mercæs*.

EPIGRAMME LVIII.

A vn ſien ami.

COMMANCER ne veux ton ouurage,
(Si ce mot eſt par moy bien pris,
Parlant de ce qu'as entrepris)
Ce n'eſt que faute de courage.
Trop de deſſiance eſt en toy.
Commance: aidé ſeras: croy moy.
Au moins au prouerbe te fie,
DIEV DONNE FIL A TOILE OVRDIE.

EPIGRAMME LIX.

A vn autre ſien ami.

DESIA la povreté (ce dis tu) te talonne:
Et tu crains de venir iuſqu'à mendicité.
Ie ne ſcay pas que c'eſt qui tant de peur te donne:
Ie ſcay que ſans raiſon es tant eſpouanté.
Car povreté de toy point ne s'approche encore:
Et n'es du reng de ceux qu'à bon droit on deplore.
Mais ie ne pourray pas (reſpons-tu) ſupporter
Les charges que i'auray quelque iour à porter.

Dieu y prouvoira bien : ſoit ſon aide attẽduc.

DIEV MESVRE LE FROID A LA BREBIS TONDVE.

ADVERTISSEMENT.

CES termes, *Dieu meſure le froid à la brebis tondue*, ſont les propres termes du prouerbe. Vray eſt qu'on le dit encore en deux autres ſortes: (dont l'vne eſt, *Dieu donne le froid ſelon la robbe*) mais il eſt certain qu'eſtant dict comme ie l'ay ici mis, il a plus de grace. Et au reſte, il eſt de ceux qui monſtrent bien la prouidence de Dieu. Et doit eſtre entendu ce mot *meſure* comme ſi on diſoit Baille par meſure, & comme compaſſe, en ayant eſgard à ce qu'elle eſt comme deſpouillee. Or ie n'ignore qu'on peut oppoſer à ce prouerbe que les brebis ordinairement ſont tondues l'aiſté, non pas l'yuer. Ce qui eſt remarqué meſmement par le commentateur d'Horace, ſur ce paſſage, *Aut tondet infirmas oues.* car il dit là, *oues æſtate lanitondium patiuntur.* mais on peut reſpondre que ce tondemẽt dont il eſt parlé au prouerbe, doit eſtre entendu cõme d'vne choſe qui ſe fait extraordinairement. Si non que nous voulions changer ce mot *froid* en ce mot *uent.* Car aucuns diſent *meſure le uent*, non pas *meſure le froid.* Que ſi quelcun diſoit que la brebis, quand elle eſt tondue, ne laiſſe pas de ſentir autant de froid, ou autant de vent, mais Dieu luy donne plus de force pour y reſiſter, ceſte opinion ſemblablement ſeroit pour la prouidence diuine.

EPIGRAMME LX.

NE CRAIN point de donner là ou
il faut qu'on donne:
C'eſt a dire, ou la loy des Chreſtïens l'ordõne.
Ne dõne point à ceux qui nul beſoin n'é ont,
Qui comte ſeulement des bien grands preſens ſont.
Donne à ceux pour leſquels auras Dieu reſpondant,
D'autant qu'à ſon vouloir te verra accordãt:
A ceux dont il eſt dict, QVAND QVELCVN DV SIEN DONNE,
Il aduient puis apres qu'auſſi DIEV LVY REDONNE.

EPIGRAMME LXI.

NOVS ſcauõs, deux mille ans au moins eſtre paſſez,
Depuis que les Gregeois ces mots nous ont laiſſez
Eſcrits en leurs papiers, DIEV TOVT VOIT, TOVT IL OIT.
Pourquoy, ſi pires qu'eux nous Chreſtïens ne ſommes,
Comme Dieu nous oyant, ne parlons nous aux hommes?

Au vul-

Au vulgaire recueil des prouerbes François il n'y a que ceci, *Dieu uoit tout*: mais il me ſouuient auoir lu en ce recueil fort ancien, que ie mõſtray au roy Henri III, *Dieu tout uoit, Dieu tout oit*. comme auſſi les Grecs ont ioinct ces deux. Or faut il noter que ceci ſe dit ordinairemẽt quand on veut donner à entendre que Dieu deſcouurira toſt ou tard quelque forfaict, voire qu'il ne le laiſſera impuni. Et tant les Grecs que les Latins en ont vſé ainſi. Ie m'en rapporte au mot *Aſpicere*, ainſi que les poetes en vſent quelquesfois, parlans de Dieu.

EPIGRAMME LXII,

Sur le meſme propos.

QVIconque à quelque mal par le diable eſt pouſſé,
Beaucoup luy peut ſeruir, ſi ſouuent a penſé
A ce prouerbe vieil, ENCOR QVE L'ON SE GARDE
DE TOVS LES YEVX HVMAINS, L'OEIL DIVIN NOVS REGARDE.

EPIGRAMME LXIII,

dependant des deux precedens.

COMBIENQVE ia depuis ſi grãde antiquité
Ce teſmoignage à Dieu par tout on ait porté,
Qu'il voit tout, qu'il oit tout: bienque iournellement
Luymeſme face veoir (exerceant iugement

Contre tant de meschans) qu'il voit tout,
qu'il oit tout:
De la meschanceté on ne vient point à bout.
Nostre prouerbe donq sur ceci escoutons,
Et de luy nullement desormais ne doutons:
SI ON NE CRAIGNOIT POINT LES
HOMMES PLVS QVE DIEV,
INFINITE DE MAVX SE FEROIT EN
MAINT LIEV.

Ceci ne se doit pas entendre comme si beaucoup de maux & presque infinis ne se faisoyēt pas en maint lieu: mais qu'il s'en feroit beaucoup d'auantage.

EPIGRAMME LXIIII,

TVAS (dis tu) grand esbahissement
De ce qui est passé dernierement:
DE DIEV TOVSIOVRS IVSTE EST
LE IVGEMENT.

EPIGR. LXV,

TV N'ESPEROIS iamais voir la
punition
Du tort qu'on t'auoit faict par telle extortiō.
De poursuiure l'auteur les moyens tu n'auois.
Car, qu'il auoit credit, cela tresbien scauois.
Ce tort de ta memoire estoit presque effacé:
Mais Dieu n'a pas voulu qu'ainsi tout soit
passé.

Car luy ne l'auoit point effacé de ſon liure:
Ie di, du papier rouge, auquel ſont tous eſcrits
Ceux qu'en deſbordemens ſi grands nous voyons viure.
Or par ce iugemẽt ſommes tãt mieux appris
Qu'il faut que tout meſchant à ce beau dictõ tremble,

DIEV PVNIT TOVT: MAIS C'EST ALORS QVE BON LVY SEMBLE.

ADVERTISSEMENT.

Voyci les propres mots de ce prouerbe, *Dieu punit tout quand il luy plaiſt*. Et ces mots, *quãd il luy plaiſt*, (au lieu deſquels i'ay vſé de ceux-ci, *quand bon luy ſemble*) ne ſont adiouſtez ſans cauſe: ains c'eſt comme ſi on diſoit, que ce n'eſt pas quand il nous plaiſt, mais quãd il plaiſt à Dieu: qui eſt plus ſage que nous. ou (pour parler plus correctement) qui eſt ſans cõparaiſon plus ſage que nous ne ſommes fols, en vne grande partie de nos vuis & deſirs. Or eſt vne choſe que les payens meſmement ont remarquee, que la punition diuine eſtoit ſouuent tardiue. Mais les Chreſtiens ne doiuent tenir vn tel langage, ains dire qu'elle leur ſemble tardiue. car Dieu ne peut eſtre accuſé de tardiueté en aucun ſien œuure. Leſdicts payens adiouſtoyent qu'il recompenſoit ceſte tardiueté de la griefueté du ſupplice. *Lento gradu* (dit Valere) *ad vindictam ſui diuina procedit ira, ſed tarditatem ſupplicij grauitate compẽſat*. Ou il faut noter qu'il dit *ad vindictam ſui*: comme ainſi ſoit que les autres parlent plus generalemẽt, non ſeulemẽt Latins, mais auſſi Grecs. Leſquels toutesfois meritent d'eſtre nõmez les premiers, pour ce que les Latins ont appris d'eux ceci, cõme pluſieurs autres choſes. Mais pour continuer en la productiõ des teſmoignages pris des

Latins, les poetes principalement ont faict mentiõ de ceste tardiueté. comme Tibulle, ou il dit,

-etsi quis primò periuria celat,
Sera tamẽ tacitis poena venit pedibus.

Et Horace a dict,

Rarò antecedentem scelestũ
Deseruit pede pœna claudo.

Il y a aussi vn prouerbe traduict du Grec, ou il est dict que les meules des dieux sont tardiues à moudre, *Serò molunt deorum molæ.* Et à propos de ce que dit Horace *pede pœna claudo*, les Latins parlans prouerbialement, ont dict aussi, *Dũ laneos habent pedes.* Vray est que quant à moy, ie doute si cela, s'entendant de la punition diuine, se pourroit point entendre d'autre chose que de sa tardiueté. Les Grecs auoyent encor vn autre prouerbe touchant ceci, *Serò Iupiter diphtheram inspexit*: comme si on disoit que Dieu auroit esté tardif a regarder en son papier, asçauoir celuy sur lequel il tiẽt registre de ceux auec lesquels il a à conter. Erasme & quelques autres ont pẽsé que ces mots aussi, *Inustus Iupiter nouit*, cõtenoyent le mesme prouerbe, & ayant le mesme sens: mais luy & les autres se sont abũsez.

Quant à ce que i'ay dict que lesdicts payens adiousteyẽt touchãt leurs dieux, que de la griefueté du supplice ils recompensoyẽt la tardiueté, cela a esté dict aussi par ce prouerbe mesme, lequel on a ainsi traduict, *Serò molunt deorum molæ.* Car le vers Grec ne dit pas seulement, Ὀψὲ θεῶν ἀλέουσι μύλοι: mais adiouste (ce que plusieurs ont ignoré) ἀλέουσι δὲ λεπτά. Iuuenal pareillement a dict,

Vt sis lenta, tamen certè manus ira deorum est.

LES L epigrammes prochainement suiuans sont sur le prouerbe, L'HOMME PROPOSE ET DIEV DISPOSE. *Car il m'a semblé si beau que ie n'ay pu me retirer d'aupres de luy auãt que l'auoir honoré de ce nõbre d'epigrammes: comme aussi celuy qui est le premier de tous en auoit eu de moy* XXXII. *Or est à noter que ce prouerbe sur lequel ie suis maintenant, s'accorde tresbien auec vn des precedens: ascauoir celuy ou il est dict,* Dieu scait bien qu'il nous faut: *lequel a esté traicté cidessus, en la page* XLIII. *& duquel i'ay faict mention en quatre epigrammes de ce nombre de* L. *Et (comme i'ay dict la) il conuient auec ceste autre,* Tout bié de Dieu vient.

EPIGRAMME LXVI.

Qui est le I sur ce prouerbe.

L'HOMME. souuentesfois fait de fort beaux discours,
Selon son iugemẽt: mais tout viẽt à rebours.
Et trouue ce dicton tresvray, L'HOMME PROPOSE,
QVAND IL A PROPOSE, DIEV PVIS APRES DISPOSE.

EPIGR. LXVII.

Qui eſt le II ſur ce meſme prouerbe.

MAINTES-FOIS le valet vne choſe veut faire,
Le prudent maiſtre dit qu'il veut tout le contraire.
C'eſt donques à bon droit que LE MORTEL PROPOSE,
DIEV LE GRAND MAISTRE APRES TOVT AVTREMENT DISPOSE.

EPIGRAMME LXVIII.

Qui eſt le III ſur ce meſme prouerbe.

L'HOMME ſes beaux deſſeins & ſes beaux proiets fait,
Mais ſouuent ils ſont tels que Dieu les luy deſfait.
Voyci qui briefuement ce prouerbe t'expoſe,
QVAND L'HOMME A PROPOSE, DIEV PVIS-APRES DISPOSE.

EPIGRAMME LXIX.

Qui eſt le IIII ſur ce meſme pr.

ON A tout-auſſi-toſt forgé vne entrepriſe,
Et de l'exequuter bien-toſt apres eſt priſe
La reſolution, mais, quand là on en vient,

DIEV, QVI VEVT DISPOSER, souuent la main retient.

EPIGRAMME LXX.

Qui eſt le V ſur ce meſme pr.

TV SCAIS que fort ſouuent ce prouerbe tu ois

Qui ſans ſon hoſte cõte, cõter luy faut deux fois.

Ainſi L'ESPRIT HVMAIN MAINTES CHOSES PROPOSE,

Sans comter auec DIEV, qui PVIS-APRES DISPOSE.

EPIGRAMME LXXI.

Qui eſt le VI ſur ce meſme pr.

QVAND l'homme en ſon cerueau maintes choſes a miſes,

Qu'il penſe exequuter, DIEV luy tient ſes aſſiſes:

Et luy dit, Que ſert-il que ſans moy on propoſe,

SI A TOVT CE QV'ON A PROPOSE IE M'OPPOSE?

EPIGRAMME LXXII.

Qui eſt le VII ſur ce meſme pr.

TEL penſe maintes-fois bon conſeil auoir pris,

Qui venát pour le mettre en effect, eſt ſurpris,
Faute d'auoir penſé à tout ce qu'il faloit.
Alors, L'HOMME PROPOSE ET DIEV DISPOSE, il oit.

EPIGR. LXXIII,

Qui eſt le VIII ſur ce ce meſme pr.

L'HOMME s'en va diſant, Ie feray, ie diray:
Et forge en ſon cerueau touſiours nouueaux proiects:
DIEV DISPOSANT luy met au deuant des obiects,
Leſquels dire luy font le rebours, Non feray.

EPIGR. LXXIIII.

Qui eſt le IX, ſur ce meſme pr.

O QVEL grād biẽ nous eſt que DIEV DE TOVT DISPOSE,
QVAND PROPOSE AVONS. Car
L'homme qui propoſe,
Maintesfois ne ſcait pas ce qui beſoin luy fait:
Mais Dieu cela touſiours & aſſeurement ſcait.

EPIGR. LXXV,

Qui eſt le X ſur ce meſme prouerbe: & auquel eſt pareillement faicte mention de ceſt autre prouerbe, *Dieu ſcait bien qu'il nous faut.*

A vn ſien ami.

QVAND au prudent ami, qui tes affaires ſcait,
Et cognoiſt à peu pres ce qui beſoin te fait,
Tu as par le menu & au long expoſé
Tout cela qui par toy a eſté propoſé,
Si de faire autrement ſon opinion porte,
Et ſi à condeſcendre à icelle il t'exhorte,
Tu le fais volontiers: te faut-il tant faſcher
Que DIEV DISPOSANT VEVT TON DESSEIN EMPESCHER?
Ce qui eſt pour ton bien, Dieu le peut mieux ſcauoir,
Et il veut, plus que luy, de toy le ſoin auoir.

EPIGR. LXXVI,

Qui eſt le x I ſur le meſme prouerbe.

A vn autre ſien ami.

TV DIS touſiours, Le ciel eſt mon grãd aduerſaire:
Car i'ay beau le prier, rien pour moy ne veut faire.
Et quoy? oſes-tu bien tenir vn tel langage,
Qui eſt de ton courroux vn certain teſmoignage? [ſtre,
Courroux contre celuy qui du ciel eſt le mai-
Et qui treſmalheureux te pourroit bien faire eſtre,

En vn petit clin d'œil: au lieu que bien-heureux
Iuſques ici t'es veu. Croy que c'eſt pour ton mieux,
Qu'à ce que de lõg temps faire auois propoſé
SA DISPOSITION N'A POINT FAVORIZE.
Car tu ne veux nier ce que tous nous ſcauõs,
Que Dieu ſcait mieux que nous de quoy beſoin auons.

EPIGRAMME LXXVII.

Qui eſt le XII ſur ce meſme pr.
Au meſme perſonnage.

POVR deſaſtre tu tiens (car de ce mot tu vſes)
Que Dieu n'a pas auſſi de ton faict diſpoſé
Comme le manier tu auois propoſé.
Au contraire ie croy que grandemẽt t'abuſes.
Dieu tõ pere eſt-il pas, cõme a tous les ſiẽs eſt?
Scais-tu pas que ton bien mieux que toy il cognoiſt?

EPIGR. LXXVIII,

Qui eſt le XIII ſur ce meſme pr.
A vn autre ſien ami.

CE MOT ne t'eſt nouueau,
Sorti d'vn bon cerueau:
C'eſt que L'HOMME PROPOSE,

DIEV PVIS APRES DISPOSE.
Il eſt tard d'y penſer,
Quand Dieu te fait paſſer
Par vne experience,
Meſme en noſtre preſence.

EPIGR. LXXIX,

Qui eſt le XIIII ſur ce meſme pr.

Au meſme ami.

BONNE iſſue tu eſperois,
Mais ton eſpoir deceu tu vois.
Souuiene toy, L'HOMME PROPOSE,
DIEV ainſi qu'il luy plaiſt DISPOSE.

EPIGRAMME LXXX.

Qui eſt le XV ſur le meſme pr.

A ce meſme ami.

IA TV pouuois, ami, auoir la theorique
De cela dont tu vois maintenant la pratique,
Voire iuſques en toy ce qui deuoit auoir
De te garder d'eſmoy vn ſingulier pouuoir.
Scais-tu que c'eſt qu'ici theorique i'appelle?
C'eſt ceſte regle-la & tant vraye & tant belle
(Et de laquelle à tous eſt l'aduertiſſement
Neceſſaire du tout, ſelon mon iugement)
L'HOMME fait des diſcours, ſelon iceux PROPOSE,
Mais DIEV, ſans s'arreſter à ces diſcours, DISPOSE.

EPIGRAMME LXXXI.

Qui eſt le xvi ſur ce meſme prouerbe.

Au meſme ami.

ESBAHI ſuis (ie di, eſtrangement)
De voir en toy *vn tel eſtonnement*
Que du fondeur, duquel communement
Vn vieil prouerbe oyons mention faire.
Tu as iſſue à ton deſſein contraire:
Ie le ſcay bien: mais aduerti eſtois
Par le dicton, que fort ſouuenteſfois
DE CE QVE L'HOMME A EN SOY PROPOSE,
PAR LE CIEL EST AVTREMENT DISPOSE.
On dit qu'*Vn homme aduerti en vaut deux:*
Souſtenir donq l'accident dois tant mieux.

EPIGR. LXXXII.

Qui eſt le xvii ſur ce meſme prouerbe.

A ce meſme ami.

IE NE t'ay pas deſchargé tout mõ cœur,
Ma bouche eſtant retenue de peur.
Crainte i'auoy de trop tout à coup dire.
Ce qu'ay dict lors, me ſembloit lors ſuffire:
Car *du baſteau encor tout eſtourdi*
Ie te voyoi. maintenant ie te di
Le retentum (mot pris du parlement)

In mente curiæ: mais brefuement.
Tu commançois desia trop à te plaire
En tes succes: Dieu donq a voulu faire,
En permettant ce meschef t'aduenir,
Que ceci pust la bride te tenir.

ADVERTISSEMENT.

Cela se dit par facon de prouerbe, *Il 'est encore tout estourdi du basteau*: comme si on parloit d'vn qui ne fait que de sortir du basteau, ou il auroit esté beaucoup branslé. ce qui peut causer l'estourdissement. Il s'entend d'vn qui venant d'vne besongne, ou vne affaire, se met apres vne autre, auant qu'auoir donné quelque relasche à son entendement & (comme on dit) repris ses esprits.

Ces mots-la aussi, *Le retentum in mente curiæ*, ou vn *retentum*, se disent prouerbialement entre ceux principalement qui ont quelques lettres: & signifient, Vne chose qui a esté retenue & reseruee en la pensee de la cour de Parlement, sans en auoir voulu faire mention en ce qu'elle a baillé par escrit. Ce qui vient du temps qu'on y vsoit du langage Latin, mais vn peu grossier.

EPIGR. LXXXIII.

Qui est le XVIII, sur ce mesme prouerbe.

Au mesme personnage.

FAVT-IL tant t'esbahir & tant te contrister
De ce qu'à tes desseins ne vois se rapporter

Vn tel euenement, ni à tes longs diſcours?
Des affaires humains tel ſouuent eſt le cours.
Mais cela qui te fait plus d'ennuy conceuoir
C'eſt que ia tu penſois la choſe faicte voir.
Quand vn ange du ciel fuſt vers toy deſcẽdu,
Et que le mot expres de luy tu euſſes eu,
Tu n'euſſes pu pourtant t'aſſeurer d'auãtage:
Au lieu de bien penſer que les eſprits mortels
Sont ſubiects à tomber en des accidens tels:
ET QVE DIEV TOVSIOVRS VEVT DISPOSER DV TOTAGE.

EPIGR. LXXXIIII.

Qui eſt le XIX ſur ce meſme pr.

Au meſme ami.

NE SCAIS-TV pas que c'eſt des affaires mortelles?
N'as-tu pas veu ſouuẽt aduenir choſes telles?
Ce qu'on auoit penſé & cent fois repenſé,
Le voit-on pas de Dieu tout-ſoudain renuerſé?
Il faut touſiours auoir de ceci ſouuenance,
Entre bouche & cuillier y a peu de diſtance,
Toutesfois on voit bien aduenir deſtourbier
(Ceci ne peus nier) *entre bouche & cuillier.*
Iamais (dis-tu) ne fut deliberation
Mieux faicte: il ne reſtoit que l'execution.
Mais grãde diſtãce eſt ſouuẽt entre ces deux,

Et plus qu'on ne cuidroit eſt le chemin fal-
cheux.
Or tu apprens au moins, C'EST L'HOMME
QVI PROPOSE,
MAIS DE L'EVENEMENT LE GRAND
SEIGNEVR DISPOSE.

EPIGRAMME LXXXV,

Qui eſt le x x ſur le meſme pr.

Au meſme perſonnage.

C'EST mener trop grand dueil & par
trop longuement,
De ce que ton deſſein a tel accrochement.
Ce n'eſt pas le premier qu'on a veu accroché.
Par celuy ſeul il peut eſtre deſaccroché,
Qui dit, TOVTES LES FOIS QV'AV-
CVN DE VOVS PROPOSE,
ON NE FAIT RIEN SANS MOY: IL
FAVT QVE I'EN DISPOSE.

EPIGR. LXXXVI,

Qui eſt le x x i ſur le meſme prouerbe.

A vn autre ſien ami.

IL TE ſemble (dis-tu) qu'en tous lieux
ou tu vas
On ſe moque de toy: pource qu'iſſue n'as
Telle que de long tẽps tu ſouloiſ te promettre.
En la teſte cela tu ne te dois point mettre.

Car moqueurs ne ſont ceux que ie te voy hanter:
Ce ſont gens qui ont pu bien experimenter
Que des ſages auſſi l'eſperance eſt deceuë
Souuenteſſois alors qu'on vient à voir l'iſſue.
Et ſcay qu'à aucuns d'eux cela eſt aduenu.
Qui donq ſe moqueroit, pour fol ſeroit tenu,
Soymeſme condamnant. Ioinct que t'aſſeurer i'oſe
Que chacũ d'eux ſcait bien que C'EST DIEV QVI DISPOSE.

EPIGRAMME LXXXVII.

Qui eſt le xxii ſur le meſme pr.

VRAY eſtre ce dicton ie ſcay mieux à ceſte heure,
Autant le mal batu que le bien batu pleure.
Ton deſſein n'eſtoit pas de fort grande importance:
Et neantmoins tu fais autant de doleance
De ce que Dieu ty-a donné empeſchement,
Que ſi tu te voyois perdu totalement. [te,
Garde d'irriter Dieu par trop grãde cõplainEt que de luy tu n'ais vne plus rude atteinte.
AVTANT QVE PEVS TV DOIS PROPOSER PRVDEMMENT,
SA DISPOSITION PORTER PATIEMMENT.

EPIGR.

EPIGRAMME LXXXVIII.

Qui eſt le xxiii ſur ce meſme pr.

A vn autre ſien ami.

TV DIS n'auoir penſé trouuer onq reſiſtence
A vn tãt bon deſſein, & tãt beau, tant louable.
Mais qui eſt, ſinon Dieu, par qui il faut qu'on penſe
Que reſiſté te ſoit? Quel ſage eſt comparable
A celuy lequel eſt de la ſageſſe auteur?
Comment donq te plains-tu d'vn tel DISPOSITEVR?

EPIGR. LXXXIX.

Qui eſt le xxiiii ſur ce meſme pr.

Au meſme perſonnage.

TV DIS, Plus ſagement ne fut onq faicte empriſe.
Trouuer on ne pourroit qui vne autre conduiſe
Auec plus de ſageſſe & de dexterité,
Et ſans qu'à lennemi rien ſoit moins eſventé:
Pourtant eſmerueillé tu es totalement
De voir qu'enſuyui ſoit vn tel euenement.
Ceſte cõplainte ſuit d'autres maintes la voye:
Il faut donq la payer d'vne meſme mõnoye.
Le premier n'es qui a ce langage tenu:
Ne le premier auſſi qui pour reſponſe a eu,

L'HOMME, comme il entend & comme il peut, PROPOSE,
DIEV selõ sa sageſſe & puiſſance DISPOSE.

EPIGRAMME LXXXX.

Qui eſt le xxv ſur ce meſme pr.

Au meſme perſonnage.

CONTRE tout iugemẽt humain eſt ceſte iſſue
(Voyci tes propres mots) qu'on me voit auoir eue.
Quand les ſept ſages Grecs enſemble euſſent eſté,
De voir vne autre iſſue aucun d'eux n'euſt douté.
Tu dis beaucoup, diſant, Tout humain iugement.
Croy moy que c'eſt parler trop generalemẽt.
Selon maint iugemẽt trop mettois deſperãce
En cas tant hazardeux, trop mettois d'aſſeurance.
Vn poict qui au cerueau ne t'eſtoit pas mõté,
Faiſoit qu'on y trouuoit de la difficulté.
DIEV par l'euenement te l'a bien faict cognoiſtre:
ET QVANT A DISPOSER, QVE LE MAISTRE IL VEVT ESTRE.

EPIGR. LXXXXI,

Qui eſt le xxvi ſur le meſme pr.

Au meſme perſonnage.

TV REPLIQVES touſiours: ſi repliquer s'appelle
Rechanter tant de fois la meſme Kyrielle.
Touſiours tu en viens là: qu'en rien n'auois meſpris,
Qu'autre que bon conſeil en ce faict n'auois pris.
Que les plus ſages gens t'auoyẽt conſeil dõné,
Que tout en ton empriſe eſtoit biẽ ordonné.
Pourtant eſmerveillé tu es totalement,
De voir qu'enſuiui ſoit vn tel euenement.
Cõme ſi tu diſois, I'AVOIS BIEN PROPOSE:
le meſbabi qu'ait DIEV AVTREMENT DISPOSE.

EPIGR. LXXXXII.

Qui eſt le xxvii, ſur ce meſme pr.

Au meſme perſonnage.

NE TROVVE pas mauuais ſi ie di librement,
Que tu ſembles parler vn peu profanement,
Alors que ton propos tu viens à enfoncer
Touchant ce que tu vois ne pouuoir auancer
Ce qu'auois propoſé, ains force t'eſt de faire

De tous tes beaux discours quasi tout le contraire.
Qu'vn peu profanement semblois parler, i'ay dict,
Pource qu'estre ceci tu veus sans contredict,
Que sage neantmoins estoit ton entreprise,
Et que de nul defaut pouuoit estre reprise.
Car si ton entrepriſe as faicte sagement,
Toutesfois on voit DIEV DISPOSER AVTREMENT,
Donq ta sagesse a Dieu n'a esté que folie:
Et pourtant sous sa main d'autant plus t'humilie.

EPIGR. LXXXXIII.

Qui est le XXVIII sur ce mesme pr.

Au mesme personnage.

TV VIENS à alleguer nouuelles circonstances,
Lesquelles sont aussi nouuelles doleances.
Que te sert-il de tant la chose exaggerer?
Cela est pour tant plus ton ennuy rengreger.
Et quand cela encor ne te pourroit suffire,
Ains que tu en voudrois d'auãtage nous dire,
Telle angoisse pourtant ne te devroit saisir.
DIEV DISPOSE SELON SON TRESSAGE PLAISIR.

EPIG'R. LXXXXIIII,

Qui eſt le xxix ſur ce ce meſme pr.

Au meſme perſonnage.

TV AS le cœur navré de fort eſtrange ſorte,
(Et rien allegement à ta douleur ne porte)
De ce que ton deſſein eſt allé en fumee,
Duquel t'eſtoit au cœur l'eſperãce imprimee
Si fort & ſi auant, qu'on n'a pu l'en tirer,
Sans que force ait eſté d'ainſi le te navrer.
Deux choſes donq tu dois de ceſte iſſue apprendre:
Ne t'imprimer au cœur ſi auant nul eſpoir,
Et de TE PREPARER A CE DIVIN POVVOIR,
DISPOSITEVR DE TOVT, ET QVI DE TOVT ORDONNE,
Sans qu'il faille emprunter le conſeil de perſonne.

EPIGRAMME LXXXXV,

Qui eſt le xxx ſur ce meſme pr.

Au meſme perſonnage.

LE GRAND navrecœur eſt, que ta belle entrepriſe
Tu vois d'vne bourraſque auoir eſté ſurpriſe,
Alors qu'elle ſembloit raſer quaſi le port.

LE GRAND DISPOSITEVR pour tout cela n'a tort.
Et point pour tout cela perdre il ne faut courage.
Mais, croyant que du tout eſt bonne & ſaincte & ſage
Sa diſpoſition, faire il faut ſon deuoir,
Selon que le moyen il en donne & pouuoir.
C'eſt bien vn grand meſchef, c'eſt vn grand creuecœur,
Vn grand (s'il eſt licite ainſi parler) malheur,
Quand d'vne empriſe on a les grands flots ſurmonté,
Et quaſi iuſqu'au port on ſe voit ia porté,
Qu'elle heurte à l'eſcueil, ou demeure aſſablee,
Toute ſcience auſſi lors demeurant troublee:
Mais cela aduenu, perdre il ne faut courage.
Perdre on ne le voit point à maints qui font naufrage
Pour la troiſieme fois: ou chacun ſe recorde
De crier du profond du cœur Miſericorde.

EPIGRAMME LXXXXVI.

Qui eſt le xxxi ſur ce meſme pr.
Au meſme perſonnage.

IE PENSOI bien qu'en fin ie t'auroi contenté,
Et que rien plus par toy ne ſeroit obiecté:

Touſiours des Mais nouueaux par douzaines me trouues: [approuues.
Tes plaintifs, comme eſtans bien fondez, tu le le te feray court : A dieu il faut laiſſer
Son plaiſir : & touſiours en ſon cœur bien penſer,
Si dire ſe permet chaſque prince mortel,
Tel eſt noſtre plaiſir, que dira l'immortel ?

EPIGRAMME LXXXXVII,

Qui eſt le xxxii ſur ce meſme prouerbe, & lequel a auſſi pour ſubiect ces meſmes mots, *Tel eſt noſtre plaiſir.*

BIEN QV'vn prince ſoit grand, ces mots ſont odieux
Aux aureilles d'aucuns, *Tel eſt noſtre plaiſir.*
Ou ces mots, leurs couſins, *Car ainſi ie le veux.*
Ou, *Ainſi le voulons*. Maints ont à deſplaiſir
D'ouir ainſi parler, au lieu de raiſon rendre,
Et faire le motif que l'on a eu, entendre.
Mais le degré de prince & grande dignité
Fait que ceci ſe paſſe, & qu'il eſt ſupporté.
Et lezee quaſi la maieſté ſeroit,
Quand de ce murmurer à quelcun aduiendroit.
Qui voudra controler la maieſté diuine,

Ou qui de disputer osera faire mine
Contre ce qui sera par elle DISPOSE
CONTRAIRE A CE QV'AVROIT VN
HOMME PROPOSE?

EPIGR. LXXXXVIII.

Qui est le XXXIII sur ce mesme pr.

Au mesme personnage, touchant vne response faicte à vn poinct du precedent epigramme.

TV RESPONS, ne vouloir contre
Dieu disputer.
Disputer contre luy ne veux directement.
Mais ie di que c'est bien le faire obliquemẽt,
Alors que l'on ne veut PATIEMMENT
PORTER
SA DISPOSITION, d'vn esprit pacifique,
Ains *patience on a seulement Lombardique.*

EPIGR. LXXXXIX.

Qui est le XXXIIII sur ce mesme pr.

Au mesme personnage.

QVITTER ie ne te peu: tousiours à
toy reuien.
Car tousiours en mon cœur ta complainte
ie rien.
Ie tascheray encor, pour l'amitié, de faire
Que de raison ie puisse au plaintif satisfaire.

Tu PENSOIS (ce dis tu) AVOIR BIEN PROPOSE,
Et que DIEV AV REBOVRS AIT DE TOVT DISPOSE,
Tu es tout ébahi. Croy que ne le ſerois
Quand de ſes grands ſecrets quelque notice aurois.
(Choſe dont trop indigne eſt toute creature:
Meſme en auoir deſir, ſéble luy faire iniure.)
Les princes diſent bien (cõme ie remõſtrois)
Tel eſt noſtre plaiſir: & notamment les rois.
Souuent autre raiſon ils ne veulent point rendre.
Toy veux tu le motif du grand Seigneur entendre?
De ceſtuy-la auquel valeter ſeulement
Ne merite aucun roy deſſous le firmament?

EPIGRAMME C,

Qui eſt le xxxv ſur ce meſme pr.

Au meſme perſonnage.

POVRSVIVANT le propos des princes de ca-bas,
I'adiouſte que ſouuét, ce qu'ó n'approuue pas
En leurs commandemens, au contraire ſeroit
De chacun approuué qui leur motif ſcauroit.
Mais beaucoup au deſſous des princes veux deſcendre:

D'vn pere de famille exemple ie veux prẽdre,
Qui ſoit vn homme aiſé. tu vois en ſon meſ-
nage
Quelque gouuernemẽt qui ne te ſemble ſage.
Si toſt que la raiſon par luy tu te fais dire,
Ce que tu auois dict tu viens à le deſdire.
Or cõbien donq ſeroit grãd ton cõtentemẽt
Quand tu comprendrois bien le beau gou-
uernement
Du pere de famille, eſtant telle & ſi grande
Que plus d'vn million deſſous luy y com-
mande!
De ceſtuy-la qui eſt ſage perfaictement,
Et que dire l'on peut ſeul ſage eſtre vraymẽt.
Mais ſuffire te doit qu'ICI BAS ON PROPOSE,
LA HAVT LE GOVVERNEVR SAGE-
MENT TOVT DISPOSE.

EPIGRAMME CI.

Qui eſt le xxxvi ſur ce meſme pr.

Au meſme perſonnage.

AINSI QVE ton deſſein s'en eſt al-
lé au vent,
Auſſi tous les propos que t'en ay dicts ſouuẽt,
Ie croirois aiſement au vent s'en eſtre allez,
Au moins de ta memoire eſtre preſque eſ-
coulez.
Car on t'oit ces propos en diuers lieux tenir,

Leſquels il vaudroit mieux, peut eſtre, retenir.
Quelle entrepriſe donq me faut-il iamais
faire,
Quand contre ceſt-ci a ſoufflé vent con-
traire?
Tel vent onq ne ſouffla plus inopinement,
Au lieu d'vn qui ſoufloit à gré totalement.
L'a reſolution eſt par moy du tout priſe
De ne plus m'embarquer à aucune entrepriſe.
Tay toy. ſcais-tu SI DIEV AINSI DI-
SPOSERA?
Et ſi à entreprendre il ne te pouſſera?

EPIGRAMME CII,

Qui eſt le XXXVII ſur ce meſme pr.

TAY-TOY (di-ie) tay-toy. Dieu te fait
trop d'honneur,
Trop de faueur auſſi & trop il te fait d'heur,
Quand quelquesfois luy plaiſt te donner
bonne iſſue.
Car gratuite elle eſt, & nullement t'eſt deue.
Si rien plus n'entreprens de ceci deſpité,
Garde que ce deſpit ſa ſaincte maieſté
Face tomber ſur toy: & ſentir que merite
Quiconque contre luy en ſon cœur ſe deſ-
pite.
Ceux qui nous ont donné ceſt aduertiſ-
ſement,

Que L'HOMME PROPOSER POVVOIT TANT-SEVLEMENT,

Plus ont conſideré de pres toutes ces choſes,
Plus ont veu que c'eſtoyent à nous des lettres cloſes.

EPIGR. CIII,

Qui eſt le XXXVIII ſur ce meſme pr.

Au lecteur.

TV as oui, lecteur, la conteſtation,
Laquelle procedoit de l'obſtination [uoit,
D'vn certain mien ami, qui fort rude trou-
Qu'AINSI QVE COMME LVY TOVT PROPOSE AVOIT,
DIEV N'AVOIT DISPOSE. Tu orras la deuſieme [ſieme
Contre vn mien autre ami: & iuſqu'à la troi-
Contre vn autre: & ie croy que, ſi bien tu m'orras,
En cas pareil, comme eux, tu ne conteſteras.

EPIGR. CIIII,

Qui eſt le XXXIX ſur le meſme pr.

A vn autre ſien ami.

A TON viſage on voit que tu es angoiſſé:
Par luy & maugré luy ceci eſt confeſſé.

Ie ſcay bien dequoy c'eſt. Propoſé tu auois,
Dieu auoit diſpoſé tout autrement tu vois.
En ton deſſein par trop tu as mis d'eſperance:
Nō pas moins que ſi Dieu auois pour ta fiāce,
Et ce que l'incertain pour certain as tenu,
Te fait trouuer plus grief ce qui t'eſt aduenu.
Or, comment qu'il en ſoit, prendre il faut patience,
Et faire ton proufit de ceſte experience,
Qui te mōſtre eſtre vray, C'EST L'HOMME QVI PROPOSE,
MAIS C'EST DIEV SEVL LEQVEL APRES CELA DISPOSE.

EPIGRAMME CV,

Qui eſt le XL ſur le meſme pr.

Au meſme perſonnage.

IENE m'eſbahi pas ſi ie te voy rengé
Preſques au deſeſpoir: trop t'eſtois engagé,
Promettant ia ailleurs ce que te promettoit
L'outrecuidé eſpoir, lequel ton cœur flattoit.
Mais oſte toy ami de ce mauuais paſſage,
Ou l'ennemi cōmun te tēd tout ſon cordage.
Fuy vers Dieu: qui à luy ſi bien la bride tient,
Qu'onque ſans ſon congé vers perſonne il ne vient.
Il le gardera bien de plus auant paſſer,
Et il t'obligera pour iamais à penſer

A ton outrecuidé espoir MAL PROPOSANT
A son DIVIN POVVOIR PAR TOVT
BIEN DISPOSANT.

EPIGR. CVI,

Qui est le XLI sur ce mesme pr.

Au mesme personnage.

AV DESSEIN as failli, auquel l'ambition
T'a faict auoir long temps si grãde affection.
Non au dessein, mais bien a lexecution.
Failli as tu ami. Mais c'est la main diuine
Qui t'a faict eschapper la totale ruine
Delaquelle eust esté ton dessein la machine.
Ainsi DIEV DISPOSANT A MAINT
HOMME PROVVOIT,
LEQVEL PROPOSANT MAL, SALVER
PERDRE IL PREVOIT.

EPIGR. CVII,

Qui est le XLII sur ce mesme pr.

Au mesme personnage.

L'ESPERANCE qu'auois sur ton
dessein fondee,
A esté bien auant dedans ton cœur gardee:
Mais fõdee elle estoit sur mauuais fondemẽt:
En ce dessein t'estois esgaré povrement.
Et, si Dieu n'eust rendu ton esperance vaine,

Creuer nous t'euſſions veu d'vne gloire mondaine.
Or remercie donq ceſte main tant puiſſante,
LA MAIN DE L'ETERNEL TELLEMENT DISPOSANTE,
Qu'au lieu qu'eſtois perdu, comme auois propoſé,
En ſauueté tu es, comme il a diſpoſé.

EPIGRAMME CVIII,

Qui eſt le XLIII ſur le meſme pr.

Au meſme perſonnage.

QVAND le malade a eu la purgation forte,
Tant affoibli ſe ſent que ia ſe deſconforte:
Comme ſi plus malade il eſtoit que deuant,
Bien qu'il ait medecin par deſſus tous ſcauant.
Peu-apres deſchargé des peccantes humeurs,
Il ne fait plus ouir ſes faſcheuſes clameurs,
Ains ſon gouſt peu à peu & ſa ſanté reprend:
Alors graces à Dieu & au medecin rend.
Ainſi, quand l'homme enflé d'vne vaine eſperance,
Ou dame Ambition ſecrettement le lance,

Par des dessains remplis de son infection,
Et puis DE DIEV SVRVIENT LA DISPOSITION,
Qui purge ſõ cerueau de ceſte groſſe enfleure,
Cependant des aſſaux en ſon cerueau endure,
D'autant que d'eſpoir vain ainſi enflé eſtoit:
Et en ſe deſenflant deſeſperé ſe voit.
Mais lors que ſon bon ſens il commance à reprendre,
Graces à Dieu ainſi diſpoſant vient à rendre.

EPIGR. CIX,

Qui eſt le XLIIII ſur ce meſme pr..

Au meſme perſonnage.

COVRAGE ne per point, pour eſtre ainſi dechut
De l'eſpoir que deſia de ſi long temps auois.
Maint en plus beau chemin auant que toy eſt chut:
Et pourtant il ne faut que deſcourage ſois.
Ioinct que Dieu t'aide bien, quand ainſi il diſpoſe,
Que decheoir il te fait de l'eſpoir d'vne choſe
En laquelle y auoit vn euident danger,
Au beau milieu duquel tu te venois plonger.
Deſſein ſur cas n'ayant pareil danger faut faire:
Et i'eſpere que Dieu ne luy ſera contraire,

Comme

Comme à l'autre a eſté. TOVSIOVRS DIEV NE DISPOSE
TOVT-AVTREMENT QVE L'HOMME EN SON CERVEAV PROPOSE.

EPIGRAMME CX,

Qui eſt le XLV ſur ce meſme prouerbe.

Au lecteur.

CESTE diſpute auſſi contre vn troiſieme orras
Sur le meſme ſubiect: ou des mots trouueras
Qui te ſeront nouueaux: & tu les apprendras
D'vn certain courtiſan, qui fut mon aduerſaire,
Et qui en ſon langage italianizoit
(Car lors plene la cour de tel langage eſtoit)
Ie ne ſcay pas combien ces mots te pourront plaire:
Mais pour le moins pourra ceſte diſpute faire
Qu'entéderas tant mieux ces mots, L'HOMME PROPOSE,
QVAND IL A PROPOSE DIEV PVIS APRES DISPOSE.

EPIGRAMME CXI.

Qui eſt le XLVI ſur ce meſme pr.
A vn autre ſien ami, courtiſan.

ITALIANIZANT d'vne fort bonne grace,
(D'vn fort bon garbe, a-fin de parler comme toy)
Te dis auoir receu vne grande diſgrace:
Et ie te voy bien eſtre en vn fort grād eſmoy.
Mais, ô diſgracié, le mot, & non la choſe,
Ie laiſſe: te taxer touchant elle ie n'oſe.
Tu dis qu'onq eſtonné tu ne fus tellement:
Pource qu'en ton deſſein n'eſtoit nul manquement:
Tout ton preparatif fort biē en conche eſtoit,
Et rien qu'executer plus il ne te reſtoit.
Telle choſe en tel cas n'auoir eſté ouie
D'entrepriſe ſi mal à aucun reuſſie:
Veu le preparatif rempliſſant d'eſperance,
Et aux plus deffians donnant toute aſſeurāce.
Rien ne reſtoit (dis-tu) que l'execution.
Et comment donq? toy ſeul n'as tu opinion
Qu'ainſi que l'ame elle eſt de chacune entrepriſe,
Rien n'eſt ou plus en vain ſouuent pene ſoit priſe?
Vn fort petit defaut en icelle aduenant,
Meſme de choſe eſtant (ce ſemble) de neant?

Or tant y-a qu'ici, VN IA QVE A PROPOSE, HOMME MORTEL, MAIS DIEV IMMORTEL DISPOSE.

EPIGR. CXII,

Qui eſt le XLVII ſur ce meſme pr.

A ce meſme ami.

NE MVRMVRE point tant. des encombriers pareils
Ont ſouuent rẽuerſé bons deſſeins & cõſeils.
Encombriers enuoyez de la main tout-puiſſante
Qui ſur les tant plus grands eſtoit tant plus peſante.
Contre l'eſprõ regimbe vn qui d'elle ſe plaind,
Et vn tel regimber couſte bien cher à maint.
Et bref, à ceſte loy folement on s'oppoſe,
QVAND L'HOMME A PROPOSE, IL FAVT QVE DIEV DISPOSE.

Ou ainſi,

QVOY QVE PROPOSE L'HOMME, IL FAVT QVE DIEV DISPOSE.

EPIGR. CXIII,

Qui eſt le XLVIII ſur ce meſme pr.

Au meſme ſien ami.

SI RISEE de toy faire quelcun oſoit,
Pource qu'eſtre d'eſpoir ainſi fruſtré te voit,

Et que ton beau dessein, dõt asseurois souuẽt,
N'est venu en effect, mais est allé au vent:
Respondre tu luy dois, qu'ON PEVT BIEN PROPOSER,
MAIS A AVTRE QV'A DIEV N'ESCHET DE DISPOSER.
Et si promettre on voit mainte vieille personne
Contre ce qui aduient, & à elle on pardonne:
Qu'à plus forte raison on te doit pardonner,
Et à tes ieunes ans bon courage donner.

EPIGR. CXIIII,

Qui est le XLIX sur ce mesme pr.

A ce mesme personnage.

TV DIS qu'aucũ dessein iamais tu ne veux faire,
Puisqu'vn euenement tu as eu si contraire.
Oisif veux demeurer, & sans riẽ entreprẽdre.
Resolution telle il ne te faut point prendre.
Et quoy? vois-tu laisser du tout le nauigage
A celuy auquel est aduenu vn naufrage?
Qui de la guerre n'a que des coups rapporté,
Encor totalement n'en est il desgousté.
Qui trois Xãthippes ia pour femmes aura eu,
Pour la quatrieme fois se marier est veu.
Il te faut donq venir à vn dessein nouueau,
Qui mois que le premier ne soit hardi & beau:

En faisant ton deuoir, tresbien TE PREPARER
A CE QV'AV DISPOSEVR IL PLAIRA OPERER.

EPIGR. CXV.

Qui est le L sur le mesme pr.

Au mesme sien ami.

En continuation du propos tenu en l'epigramme prochainement precedent.

TV VEVX auoir de moy quelque aduertissement,
Pour estre ton dessein cõduict bien sagemẽt.
Des sages ie ne sui: mais dire te pourray
Ce qu'appris d'aucun d'eux & retenu i'auray.
Il te faut donq noter ceci en premier lieu
Que ton dessein ne soit cõtre les loix de Dieu.
Garde toy bien aussi qu'il ne soit esventé,
Ou par gens esventez ne soit precipité.
Ne mespriſe cela qui est le plus facile:
Ainsi qu'on ne prouuoit souuent qu'au difficile.
Et au-lieu que degré à degré faut monter,
Voulant en sauter vn, on vient à tout gaster.
Ton espoir ne soit tel qu'oses aucunement
Sur luy, comme t'estant vn ferme fondemẽt,
Entrepriſe bastir. Sur tout (si es tu sage)
L'allegresse qu'auras ne mõstre en ton visage:

A fin que s'il aduient que rien ne reuſſiſſe,
(Ainſi qu'ō t'oit parler) luy point ne te traïſſe:
Et en ce mauuais ieu ne faiſant bonne mine,
Deſcouure tout lennuy qui eſt en ta poi-
ctrine.

ADVERTISSEMENT,

Touchant le prouerbe prochainement precedent, qui a eſté epigrammatizé par L. epigrammes.

CE prouerbe, L'HOMME PROPOSE ET DIEV DISPOSE, ou (ſelon les autres) CE QVE L'HOMME PROPOSE, DIEV AVTREMENT DISPOSE, eſt auſſi des anciens: ſoit que nous l'ayons pris de ces termes Latins eccleſiaſtiques: *Homo proponit, Deus diſponit:* ſoit qu'ē ces mots on ait ſuiui les noſtres: c'eſt à dire, qu'on ait ſuiui noſtre facō de parler. Ce qu'ō voit auoir eſté faict en quelques autres prouerbes. Et ce qui pourroit rēdre cecy vrayſemblable: c'eſt qu'au François, en appliquāt ainſi les mots *propoſer* & *diſpoſer*, on vſe proprement de tous les deux. Car quāt au mot *diſpoſer*, nous en vſons cōmunement ainſi, diſans, *Ie vous laiſſeray diſpoſer de cela à voſtre Voulonté;* au lieu de dire en *ordonner*. Et principalement quand il s'agit de ce qu'on ordonne par teſtament: dont vient que meſme on dit *Diſpoſition teſtamētaire*, & ſemblablement, *Il a ainſi diſpoſé de ſes biens*. Meſmement quelques iuriſcōſultes modernes ont ainſi vſé du mot *diſpoſitio*. Comme auſſi le mot Grec *Diathece*, par lequel eſt ſignifié ce que les Latins ont appellé *Teſtamentum*, reſpond du tout à ce mot *diſpoſition*: ou (pour faire l'honneur à la langue Grecque tel qu'il luy appartient) ce mot *diſpoſition*, reſpōd totalemēt au Grec *diathece*. d'autant que comme *diſponere*, dont vient *diſpoſitio*, (au lieu duquel nous diſons *diſpoſition*)

en la premiere signification se prend pour *Renger*, ou *Mettre par ordre*: ainsi le Grec *Diatithemai*, dont vient *Diatheke*. Mais cõbienque le premier vsage de ce mot *disposito* ait esté tel, & depuis aucuns l'ayent restreinct à ce que nous appelons disposition testamentaire: toutesfois i'ay trouué en ces trois historiens recents, Lampridius, Vopiscus, Capitolinus, la signification de ce mot plus generale, & telle (ou à peu pres) que nous l'auons en François.

Or quant à ces paroles, selõ qu'elles sont couchees, il est croyable qu'il en soit aduenu comme de celles du premier prouerbe, En peu d'heure Dieu labeure: c'est à scauoir que pareillement elles ayẽt esté tirees de quelque poesie ou elles faisoyẽt deux petits vers: ainsi,

L'HOMME PROPOSE,
MAIS DIEV DISPOSE.

& que ce petit mot MAIS, qui estoit necessaire au vers pour luy donner sa mesure, ait esté retranché, pour vser de plus grande briefueté. Aucuns (comme i'ay dict) ont faict ce prouerbe vn peu plus long: disans ainsi, Ce que l'homme propose, Dieu autrement dispose. Et se trouue en ces mots es prouerbes qui furent mis en lumiere par Badius, il y a enuirõ quatre vints ans, comme i'ay dict cidessus.

Les Italiens en leur prouerbe perdẽt beaucoup de la grace qui est au nostre. Car ils disent, *L'huomo põsa, è Dio dispone*. Comme si nous disions, *L'homme pẽse & Dieu dispose*. Car la rẽcontre des deux mots *propose* & *dispose* (quãd on dit *L'homme propose & Dieu dispose*) dõne beaucoup de grace à ce prouerbe.

Le poete Pindare a dict comme par façon de prouerbe, Νῦν δ' ἐλπὶς μὲν ἐμοὶ, τὸ δ' ἐς γαῖαν τινὸς. c'est à dire, *Ie suis en esperãce, mais l'issue gist en Dieu*. Comme si on disoit, I'ay bon espoir touchant ce que i'ay proposé, toutesfois le tout gist en la disposition de Dieu. Ce qu'on pourroit traduire ainsi en Latin,

Spes est penes me, sed penes deum exitus.

ou,

Spes est sita in me, situs at in deo exitus.

Et Plaute, comme interpretãt ces mots de Pindare, a dict, *Sperat quidem ani-*

mus: quò eueniat, dijs in manus est.

Mais le Poete Homere, beaucoup plus ancien que Pindare, pour signifier vne chose estant en la main & puissance des dieux (ou, pour me seruir du langage de mõ prouerbe) en la disposition des dieux: a dict, τῶτο θεῶν ἐν γουνάσι κεῖται, *Touto theon en gounasi Keitai.* qui est vne façon de parler qui nous seroit fort estrange. Car c'est comme si nous disions, *Ceci est es genoux des dieux*, ou, *gist es genoux des dieux*. Mais pourroit on rendre vne raison de ceste maniere de parler qui feroit qu'on ne la trouuer ort estrange.

Or est il certain que quãt à faire à Dieu ceſt honneur, que de le recognoistre pour celuy sans la volonté duquel on ne pouuoit s'asseurer d'aucune entreprise, les poetes ce sont tresbien accordez ensemble: & souuent, au lieu de dire dieu, ils ont dict *les dieux*: comme *Exitus in dijs est.* &, *dij nostra incepta secundent*: mais si on me demande vne sentence tiree de quelcũ d'eux, correspõdãte à celle que nous auons en nostre prouerbe, ie confesseray qu'aucune ne me vient en memoire. A faute de quoy ie tascheray d'enclorre moymesme le dit prouerbe en vn vers Latin: qui soit diuersifié comme celuy par lequel i'ay tasché d'exprimer le premier prouerbe.

Cestui ci sera le I,
Multa agitant homines, numen pensat exitus vnũ est.
Cestuy ci le II,
Quæ statuunt homines rata vel deus irrita reddit.
Le III,
Nostra hoc mẽs, illud diuina probátque facitque.
Vel,
Hoc tua mens, illud d.
LE IIII,
Nostra hoc mens, aliud statuit diuina voluntas.
Le V,
Sæpe aliud cælo ac nobis placuisse videmus.
Le VI,
Sæpe dei decreta adigũt scanescere nostra.
Le VII,
Sæpe deus nobis quæ consultata refutat. Ou,
Sæpe deus nobisque sunt meditata refutat. Le VIII,
Facta dei haud raro consilia nostra refutant.
Le IX,
Nostra suo deus arbitrio molimina subdit. Le X,
Cõsilia hominum sese haud deus alligat vllis.

IVSQVES ici ſont preſque tous les prouerbes qui ſont mẽtiõ des œuures diuines enuers le genre humain, eſquelles ſe monſtre ſa bonté & ſa prouidence: ceux qui ſuyuent prochainement, parlent du deuoir de l'homme enuers Dieu, & du bien & de l'heur qu'il recoit de luy. entre leſquels eſt notable ceſtuyci, Heureux celuy que Dieu quitte.

Or le premier & principal deuoir de l'homme enuers Dieu eſtant de le ſeruir, il eſt certain que les epigrammes precedens, es pages, XXXV, & XXXVI, & XXXVII, & XXXVIII, & XXXIX, & XL, & XLI, *qui ont ce poinct-la pour leur ſubiect, deuroyent eſtre de ceſte chambre: mais ce qu'elle leur a eſté changee par moy, ce n'a eſté ſans quelque bon reſpect. qui a eſte declaré ci deſſus par le petit aduertiſſement qui eſt au bout de la page* XXXIIII. *Et pareillement en l'epigramme qui ſuit incontinent apres (& eſt le* XLIIII) *ie monſtre q'il vient bien a propos, de parler de ſeruir à Dieu, quand il eſt queſtion de chercher le moyen de gangner ſa bonne grace: ce qui ſoit cauſe qu'il luy plaiſe nous tenir en ſa garde. Voyla comment ceſte belle liaiſon d'epigrãmes me rend excuſable.*

EPIGR. CXVI,

A vn ſien ami.

CELA te commance à deſplaire,
Que l'on t'employe en ceſt affaire
Plus qu'aucun autre: & toutesfois
A l'honneur de Dieu tu te vois
Eſtre employé: eſtant vn faict
Qu'à ſon honneur toucher on ſcait.
Et de beaux dons il t'a garni
Deſquels maint on voit deſgarni.
PLVS OBLIGEE EST LA PERSONNE
A DIEV, SI PLVS A ELLE IL DONNE.

Les termes du prouerbe ſont, *A qui Dieu plus a donne, plus eſt à luy obligé.* Celuy qui l'a traduict en Latin, a grandement failli en ce qu'il ne fait mention de Dieu en ſon vers. Car il eſt tel,

Pluribus acceptis plus eſt obnoxius omnis.

Il n'euſt point failli en diſant ainſi,

Quo dat plura Deus, deuinctum plus ſibi reddit.

Ou ainſi,

Obſtrictus magis ille Deo, cui largior ipſe eſt.

Ou ainſi,

Plura Deus cui dona dedit, deuinctior ille eſt.

Ou en quelque autre ſorte ſemblable.

EPIGRAMME CXVII,

A vn ſien ami.

TV DIS ne vouloir point donner ſans qu'on te rende.

Ie m'ébahi comment ton eſprit n'apprehende
Que ce qui eſt rendu, donné plus ne s'appelle:
(Sinon qu'on introduiſe vne façon nouuelle)
Ains s'appelle preſté, pour parler proprement.
Or ſi tu tiens cela pour maxime, comment.
Au povre mendiant voudras tu rien donner?
Voyci qui pourroit bien ta maxime eſtóner.
Car tu ſcais d'autre part que l'offenſe eſt fort grande,
Si de celuy lequel Dieu tant nous recommande,
Aucun comte on ne tient. Mais le prouerbe apprend.
Qu'à ceſtuy-la qui donne au povre, bien il prend.
Il dit, QVICONQVE du ſien donne,
LE SEIGNEVR apres luy redonne.
Car ie croy que des dons qu'on fait à povreté,
Ce dicton-la touſiours entendu a eſté.
Et qu'ainſi ſoit, d'ailleurs ceci nous entendõs
Touchãt les aumoſniers & charitables dons:
Qu'il faut que le donneur totálement s'aſſeure,
Que C'EST AVTANT QV'IL PRESTE AV SEIGNEVR A VSVRE.

ADVERTISSEMENT.

COMbienque ce prouerbe parle generalemẽt de celuy qui donne du ſien: (car ſes propres paroles ſont, *Qui du ſien donne*, *Dieu luy redonne*) toutesfois i'eſtime qu'il a voulu que ſon dire fuſt entendu de celuy notamment qui donne aux povres. Celuy toutesfois qui l'a traduict en Latin, ne fait aucune mention des povres: mais luy auſſi parle generalement: en ces mots,

A Domino recipit qui ſua ſæpe dedit.

Mais il me ſemble qu'il ne faut craindre de le traduire tellement en Latin, qu'on face mentiõ des povres. Et de faict, ſuyuant cela, ie l'ay ainſi mis en Latin,

Porrrige pauperibus: Dominus donata reponet.

Laquelle façõ de parler *donata reponere* eſt priſe de Horace: & ſemble eſtre fort conuenable a ce paſſage: ſoit qu'on entẽde *redonne* pour *rend*, ſoit qu'õ le prenne pour *donne reciproquement*: ce qu'on diroit en Latin *uicißim donat*. Or n'ay-ie pas oublié que deſia cideſſus ce prouerbe a eſté epigrammatizé: aſçauoir en l'epigramme, qui eſt le LX, & commance,

Ne crain point dẽ donner là ou il faut qu'on donne.

C'eſt à dire, ou la Loy des Chreſtiens l'ordonne. Mais comme en conſideration de l'homme qui donne pour l'honneur de Dieu, il peut & doit eſtre mis entre ceux qui parlẽt du deuoir des hommes en vers Dieu: auſſi d'autre part en conſiderãt Dieu, qui eſt le redonneur, ceſte autre place-la luy conuient.

EPIGR. CXVII.

IADVTEMPS passé on disoit
Que tel *qui est pres du monstier*,
Estre loin de Dieu on le voit.
Chercher exemple il n'est mestier.
Car, si vn peu vous y pensez,
Nostre ville en fournit assez.

Le prouerbe parle plus generalement. car il dit, Pres *du monstier, & loin de* Dieu. Or quād on dit, *Tel est pres du monstier, qui est loin de* Dieu, il ne s'entend que d'aucuns: comme quand on dit, *Tel cuide frapper qui tue.* ou, *Tel cuide uanger sa honte qui l'accroist.* Toutesfois encore n'est il pas necessaire que le prouerbe dont il s'agit suiuant lesdicts termes, s'entende de tous. Quant à ce mot *monstier*, il signifie le temple: qu'on appelle *eglise* plus communement (& toutesfois impropremēt. comme ainsi soit que ce mot *eglise* en la langue Greque, dont il est pris, ascauoir de son *ecclesia*, signifie vne assemblee) & faut dire *monstier*, non pas *mostier*. car il vient du Grec *monasterium*: duquel on fit premieremēt monastier, & depuis *monstier*. Auiourdhui, en suiuant le mot Grec de plus pres, on dit *monastere*: & s'entēd du cloistre ou les moines habitēt.

EPIGRAMME CXIX.

MESPRISER ne deuons *maison*
Pour PETITE estre. La raison,
DIEV Y-A GRANDE PORTION.

Les termes du prouerbe, *En petite maiſon a Dieu grand' part.* Or en recompenſe de ce mot *portion*, lequel ne ryme ſi richement que les deux precedens l'vn ſur l'autre, i'ay epigrammatizé derechef ce prouerbe en la facon ſuyuãte, (qui ſera L'EPIGRAMME CXX)

Petite MAISON meſpriſons,
Mais à mainte tort nous faiſons.
Puiſqu' (& aux grandes ne deſplaiſe)
Il ſemble que Dieu plus s'y plaiſe.
Car qu'EN LA PETITE DIEV PREND
GRAND PART, noſtre prouerbe apprend.

EPIGR. CXXI.

EN MAL FAICT il ne giſt (ce dit-on) *que l'amende.*

Il ſemble que cela pareillement s'entende
(A ouir tes propos) d'vne faute commiſe
Contre la maieſté qui au ciel eſt aſſize.
De telle faute n'eſt ceſte parole dicte.
Car qui paye l'amende, il eſt puis apres quitte,
Et à bonne raiſon demande ſa quittance:
Mais en ce monde n'eſt qui ait la ſuffiſance
De payer rien à Dieu, ou de luy ſatisfaire
En quelque autre façon, qui à luy puiſſe plaire.

Pourtant par le prouerbe HEVREVX eſt reputé
CESTVY LA QVE CE ROY, roy des rois, A QVITTE.

ADVERTISSEMENT.

LES termes du prouerbe ſont, *Que Dieu quitte, eſt heureux.* Ou, *Que Dieu quitte bien, eſt heureux.* Sinon qu'on vueille dire que ce petit mot *bien* appartienne au mot *heureux*: & qu'il ſoit dict, *bien eſt heureux* au lieu de dire, *eſt bien-heureux.* Mais en quelques liures, & notamment en celuy qui fut imprimé par Badius, il-y-a enuiron quatre vints ans, nous liſons, *Qui Dieu quitte bien eſt heureux*, ou le *Qui* mis pour le *Que*, fait vne grande & fort vilaine erreur. Car celuy qui quitte Dieu, que peut il deuenir ſinõ vn eſclaue du diable? Au lieu que ces mots *Que Dieu quitte* (c'eſt a dire *Celuy que Dieu quitte*) *eſt bien heureux*, conuiennent auec ceux du ſainct poete lyrique: ainſi exprimez par noſtre Marot au pſalme XXXII,

O bien-heureux celuy dont les commiſes
Tranſgreſſions ſont par grace remiſes:
Duquel auſſi les iniques pechez
Deuant ſon Dieu ſont couuerts & cachez.
O combien plein de bon heur ie repute
L'homme à qui Dieu ſon peché point n'impute.

Et pour retourner au texte formel de noſtre prouerbe, cõme nous auons là, *Celuy que Dieu quitte eſt heureux*, ainſi en la traduction qui eſt faicte de

l'Hebrieu mot à mot, il-y-a ce mot *quittee*. Car nous lisons là, *Bien-heureux est celuy duquelle transgression est quittee*.

Quant au prouerbe par lequel est commance l'epigramme, il se dit en deux sortes vn peu diuerses. L'vne est celle dõt i'ay vsé là (auec bien peu de changemẽt) *En mal faict ne gist qu'amende*. mais i'escriroi plus volõtiers *malfaict*, en vn mot. L'autre, *Au mal faire* (ou plustost *malfaire*, en vn mot) *ne gist qu'amende*.

EPIGRAMME CXXII.

A vn sien ami.

ENTERRE l'autre iour fut mis
Tout le dernier de tes amis.
Tu viens à te desconforter:
Nul ne te peut reconforter.
Car tu dis que c'est faict de toy,
Perdant tous tes amis. Croy moy,
Car quand mon conseil tu suyuras,
Vn ami immortel auras.
Ce sera Dieu. que peus tu faire
Mieux qu'à t'on amitié l'attraire?

QVI DIEV NE PERD, IL NE PERD RIEN.

QVI PERD DIEV, RIEN EST TO VI SON BIEN.

Or Dieu perd qui sa grace perd:
Sa grace perd qui mal luy sert:

EPIGR. CXXIII.

AVTANT qu'est ceci veritable,
Dieu en peu d'heure labeurer:
Autant est chose raisonnable,
Que nous voulions nous asseurer,
Estre dict auec verité,
L'ESPERANCE EN DIEV EST CERTAINE,
ET TOVTE AVTRE ESPERANCE EST VAINE.
Mais aussi faut-il s'asseurer
De ceci, pour bien esperer.

EPIGRAMME CXXIIII.

CE DICTON-LA à propos viét,
Et auec ce prochain conuient,
TOVT SE PASSE FORS QV'AIMER DIEV.
Car là ou est amour a lieu,
Là aussi fait sa demeurance
Ceste tant certaine esperance.

ADVERTISSEMENT.

AV lieu de ces mots TOVT SE PASSE FORS QV'AIMER DIEV, on a aussi vsé de ceux-ci, TOVT EST TRANSITOIRE FORS QV'AIMER DIEV.

Il y a bien vn autre prouerbe auquel est faicte vne autre exception. C'est celuy ou il est dict, TOVT SE PASSE FORS QVE BIENFAICT.

Lequel on pourroit penſer n'auoir ſa place ici, ou eſt le lieu commun des prouerbes faiſans mentiõ de Dieu, ou de ce qui concerne le deuoir des hõmes enuers Dieu: (car ie ſcay qu'aucuns ont penſé qu'il s'entendoit generalement de tous bienfaicts: voire iuſqu'à eſtimer qu'il eſtoit correſpondant à ce qui eſt dict par Martial,

Extra fortunam eſt quidquid donatur amicis:
Quas dederis, ſolas ſemper habebis, opes.)

Mais celuy qui a rendu en vers Latins ces prouerbes, ne l'a point entendu generalement, ains des bienfaicts qui ſe font à l'hõneur de Dieu. Car il l'a traduict en ce vers Latin,

Omnia prætereunt præter bona facta piorum.

Et certainement il y a bien grande apparence que ce ſoit le vray ſens de ce prouerbe. car on en trouue vn autre ſemblable, ſi non que là on a oſé appeller merite, ce qui eſt ici appelé ſimplement bienfaict.

Que ſi le mot de bienfaict ſe deuoit entendre generalement en celuy duquel il eſt queſtion, il pourroit eſtre mis auec ceſtuy-ci, BIENFAICT N'EST IAMAIS PERDV.

Sur le propos des bienfaicts, il m'eſt ſouuenu d'vn epigramme que i'ay compoſé contre vn hypocrite, voulant (à la façon des autres hypocrites) faire beaucoup valoir ſa povre marchandiſe: c'eſt à dire voulant faire priſer ſes bienfaicts, eſtãs de petite valeur, comme s'ils eſtoyent fort grãds: voire faiſant quelquefois ſemblant de donner pour l'honneur de Dieu vne choſe de grand pris, & en donnant vne de fort petit pris. Or d'vn qui

fait tels tours, on a accoustumé de dire, IL FAIT A DIEV BARBE DE PAILLE, au lieu de dire GERBE DE PAILLE.

EPIGRAMME CXXV.

A vn hypocrite.

LE SAINCT homme tu fais, ou pluſtoſt contrefais.
Tu contrefais fort bien vne saincte Nitouche.
Deuant les gens tu ſcais refreindre bien ta bouche.
Luſtre de ſainctеté ont tes dicts & tes faicts.
Il n'y a rien plus beau. Mais *point il ne s'enſuit*
Qu'vne choſe ſoit or, pource qu'elle reluit.
Pour te dire en vn mot, tu es vn hypocrite,
Et par le vieil prouerbe eſt ta façon deſcrite:
Lequel il ne faut pas que loing chercher on aille,
Car (pour vray dire) A DIEV TV FAIS GERBE DE PAILLE.

ADVERTISSEMENT.

LE vulgaire, & meſme la plus grande part de ceux qui ont des lettres, fait vne lourde & vilaine faute en ce prouerbe: diſant, TV FAIS A DIEV BARBE DE PAILLE: au lieu de dire, GERBE DE PAILLE. Et ce qui a donné entrée a ceſte faute, a eſté la mauuaiſe prononciation de pluſieurs, principalement de ceux du menu peuple, car il prononce *garbe* pour *grbe*: comme en vn

grand nombre d'autres mots il profere *poure*. Or est venu ce prouerbe des gerbes qu'on baille à l'eglise (c'est à dire aux gens d'eglise) pour les dimes. estãt assez vrayssemblable qu'il y a ia lõg tẽps qu'aucũs qui ne les bailloyent pas volontiers, s'en acquittoyẽt le plus legerement & le plus à leur auantage qu'ils pouuoyẽt: & notãment en baillant des gerbes qui n'estoyẽt que de paille, ou pour le moins à demi, au lieu de bõnes gerbes. Mais ceste façon de parler prouerbiale a esté appliquee depuis à plusieurs tromperies que font aucuns en leurs dons: ce qui est cause qu'ils ne sont beaux qu'en apparence. Il a bonne grace estãt employé cõtre vn hypocrite: pource qu'il se dit principalement (au moins se doit dire) de ce qui se donne à l'eglise: ou autrement se donne pour l'honneur de Dieu (& notãment aux povres) quand on fait monstre de donner quelque bonne chose, & ce n'est rien qui vaille: ou quand on fait semblant de donner chose de grande valeur, au lieu qu'elle est de fort petit pris. Ou bien quand on fait semblãt d'auoir fait quelque grand seruice, ou plaisir: au lieu que ce qu'on a faict, est peu de chose.

Il faut aussi noter que le prouerbe suiuant, se dit pareillement d'vn qui oste à Dieu de son droit, ou de ses droits. c'est à dire de ce qui doit estre donné pour l'honneur de Dieu, ou appliqué *in pios usus*, comme on parle ordinairement.

EPIGRAMME CXXV.

S'IL faut ami, dire ce que ie pense,
Aduertis ia par ta conscience

Quà Dieu oſter tu oſes de ſon droit.
Ce que ie di qu'empeſcher te faudroit
Quand tu verrois vn qui le voudroit faire.
Croy que ce tour à maints ne peut pas plaire:
Et croy auſſi que prouffit ne feras
Du bien lequel ainſi acquis auras.
Ce vieil dicton ſoit par toy bien noté,
LE DIABLE PREND CE QV'A DIEV EST OSTE.

ADVERTISSEMENT.

NOTEZ que les ſept epigrãmes ſuiuans, qui ſont auſſi de ceux qui appartiẽnent à ce Lieu commun, ont eſté reſeruez pour la fin, a cauſe qu'ils ont beſoin de cenſure (& principalement celuy ou eſt donné conſeil de tourner le dos à Dieu pour quelque temps, afin de bientoſt deuenir riche) laquelle cenſure y eſt adiouſtee.

EPIGR. CXXVI.

TV AS incontinẽt ce dictõ en la bouche,
Quand vn mot de l'honneur q'uon doit à Dieu, on touche:
AVCVN RENDRE NE PEVT IAMAIS LEQVEL VALANT.
OV A PERE, OV A MAISTRE, OV A DIEV TOVTPVISSANT.

Comment honte n'as tu, mettant ces trois
ensemble?
Faut-il qu'auecque Dieu les mortels on as-
semble?
Ce n'est tout que parler prouerbialement,
Il faut aussi parler bien & correctement.

ADVERTISSEMENT.

A la verité ce proueibe meritoit bien estre cē-
suré, pour ce qu'on voit que Dieu en iceluy a des
compagnons: comme si l'obligation des hōmes
à leur pere, & à leur maistre, tenoit le mesme reng
que tient celle que nous auons à Dieu. Et encore
a-il esté faict vne autre faute ici: c'est que Dieu a
esté nommé le dernier. Or ie croy que ce pour-
quoy on a mis *Dieu-tout-puissant* en la fin, c'a esté
pour venir à la ryme. Laquelle toutesfois ne vaut
guere: mais en escriuant *equanalant* par vn *a* en la
fin, (comme prononçoit alors le vulgaire & pro-
nōce encor auiourd'huy), est plus supportable que
si on escrit *equanalent*. En l'edition des prouerbes
dont i'ay fait mention ci deuant, il y a,

A pere, à maistre, à Dieu tout puissant
Nul ne peut rendre le quanalant.

Mais peut estre qu'il fut ainsi escrit au comman-
cement,

A pere, à maistre, & à Dieu tout puissant
Nul n'est qui peut rendre l'equanalant.

Pour le moins la mesure sera gardee en escriuant
ainsi. Celuy qui a faict la traduction Latine, a faict
mention de Dieu deuant les autres: ainsi,

Summo nulla Deo, magnanti nulla magistro,

Nulla poteſt reddi gratia digna patri.

Mais il deuoit dire *parentibus*, au lieu de *patri*, afin de comprendre pere & mere: cõme auſſi au François deuoit eſtre faicte mention de la mere, non moins que du pere.

Il y a auſſi vne autre faute: c'eſt qu'il falloit ſpecifier le maiſtre duquel ceci deuoit eſtre entendu. Car il eſt certain que ceci n'a pas eſté dict du maiſtre auquel on ſert, mais de celuy qu'on appelle maiſtre d'eſchole. Ce qui ne s'entend toutesfois ordinairemẽt que de celuy qui enſeigne les commancemens & fondemens. Et pourtant ſemble qu'il vaudroit mieux dire precepteur. Or pour cõfirmation de ce que i'ay dict, aſcauoir que le maiſtre en ce prouerbe eſt celuy qui enſeigne, & eſt precepteur, il faut noter qu'aucuns ont appelé vn tel maiſtre, vn ſecond pere. Et meſmemẽt vn philoſophe diſoit que on eſtoit plus tenu à ce pere qu'à l'autre. Ariſtote ſouloit dire que les precepteurs meritoyent plus d'honneur que les pere & mere, par leſquels on auoit eſté engendré ſeulement. La raiſon: que les pere & mere auoyent faict ſeulement qu'on viuoit: les autres eſtoyent cauſe qu'on viuoit heureuſement.

Pour concluſion, ie n'ay pas voulu me contenter d'auoir monſtré la lourde faute qui eſt en ce prouerbe, & qui merite vne aſpre cenſure: mais i'ay voulu monſtrer comme il me ſembloit qu'õ pouuoit parler correctement, en faiſant mention de ceſte obligation que nous auons en ces trois endroits. Voyci donq l'epigrammine que i'ay compoſé ſur le champ, ſuiuant cela.

EPIGR. CXXVII.

SI, SELON QVE chacun confesse & chacun pense,
Ses pere & mere aucun assez ne recompense,
Ne le maistre duquel il est endoctriné:
Et si aucunement n'est en nostre puissance
De les recompenser bien & à suffisance:
COMMENT POVRROIT DE NOVS ESTRE DIEV GVERDONNE?

EPIGRAMME CXXVIII.

A vn sien ami.

IL FAVT qu'à Dieu on se remette;
Et sans toutesfois qu'on omette
Le moyen lequel se presente:
Et sans douter qu'il ne consente
Que nostre prouffit en facions.
Mais au cas qu'aussi le trouuions
Legitime estre & raisonnable,
Et n'ayant rien de reprochable.
Bien toutesfois dict ne sera,
AIDE TOY, PVIS DIEV T'AIDERA.
Car par ces mots mettre tu veux
La charrue deuant les beufs.
Je diroy donque quant à moy,

DIEV T'AIDERA, MAIS AIDE TOY.
Ou ainſi,
DIEV T'AIDANT, NE DEFAVS A TOY.

Il eſt certain que ce prouerbe-la, *Aide toy, puis Dieu t'aidera*, eſt venu des payens. Car les Grecs on dit, *Tō toi ponounti Kai theos xyllamuanei*. C'eſt à dire,

Dieu vient ſon aide nous bailler,
Alors qu'il nous voit trauailler.

Cõme s'il n'eſtoit pas beſoin ou neceſſaire de cõmẽcer par l'inuocatiõ de Dieu à noſtre aide. Ilsont encore quelques autres prouerbes cõformes à ceſtuy ci: (dont les Latins ont emprunté quelcun) & meſme en parlant de fortune au lieu de parler de Dieu. Mais ce qui eſtoit pardõnable aux payẽs, ne ſe peut pardonner aux Chreſtiens.

EPIGR. CXXIX.

Au meſme, touchant vn ſemblable prouerbe.

IE TE veux parler comme ami:
Qui à Dieu ſe fie à demi,
Au lieu de faire à Dieu honneur,
Il luy fait treſgrand deſhonneur.
De ceux-la tu es toutesfois
Qui ſuiuent la commune voix.

LA FIANCE EN DIEV ON RETIENNE PROVVEV QV AVX BRANCHES ON SE TIENNE.

Croy moy que c'eſt vne parole
Qui vient d'vne meſchante eſchole.

EPIGR. CXXX.

A vn autre ſien ami.

VN autre dicton nous oyons,
CHACVN POVR SOY, ET DIEV POVR TOVS.
En deux ſortes l'entendons nous.
Mais il faut qu'aduertis ſoyons,
Qu'eſtant en l'vne ou l'autre ſorte
Entendu, luy fermions la porte.

EPIGR. CXXXI.

Au meſme.

TV NE veux penſer que pour toy,
Soing d'autre tu ne veux auoir:
Quelle ordonnance, quelle loy
De t'excuſer auroit pouuoir?
D'vn prouerbe te veux targer,
Qui eſt prouerbe menſonger,
Et duquel font bouclier les fous,
CHACVN POVR SOY, ET DIEV POVR TOVS.

ADVERTISSEMENT.

LE precedent prouerbe, CHACVN POVR SOY, ET DIEV POVR TOVS, s'entend par les vns en vne sorte, & par les autres, en vne autre. cõme aussi aucuns, au lieu de dire, POVR TOVS, disent POVR TOVT. Les vns l'entendent ainsi: que Dieu a soing en general (&, comme si on disoit, en gros) de tout le genre humain: mais qu'il laisse chacun en son particulier auoir soing de soy. Or estant ainsi entendu, ce prouerbe merite d'estre bien censuré: comme aussi meriteroyent vne bonne censure ceux qui l'approuueroyent, & s'en voudroyent aider.

L'autre expositiõ a plus d'apparẽce, & i'estime qu'elle soit la vraye. C'est qu'il suffit que chacun ait soing de soy: & que quant aux autres (& notãment ceux qui se voudroyent attendre à luy) il ne s'en doit point mettre en peine, ains en doit laisser le soing à Dieu. Comme si on vouloit dire que c'est à faire à Dieu, & que cela luy appartient de prouueoir à tous: & quant à nous il suffit biẽ que chascun pense pour soy: & qu'il n'y a celuy qui ne s'y trouue assez empesché. Or ne merite pas moins ce prouerbe estre censuré, estant pris en ce sens: voire estre exterminé de la Chrestienté, soit qu'on l'entẽde ainsi, soit qu'on le prenne en l'autre sens. Mais nommement selon ceste seconde expositiõ il contrarie à vn qui a esté en vsage entre les payẽs mesmement, *L'homme pour l'homme est faict.* ou, *Les hommes sont faicts pour les hommes.* Lequel sera allegué en ce qui suit.

Quant à ceste diuersité, *pour tous*, & *pour tout*,

ie di qu'il faut dire *pour tous*, & non *pour tout*. Et l'Italien meſmement ſuit ceſtuyla, non ceſtuyci, diſant, *Ognuun per ſe, & dio per tutti*. Bayf auſſi eſcrit, en vn endroit, *Chacun pour ſoy, & Dieu pour tous*: mais il me ſemble que luy-meſme en vn autre endroit eſcrit *pour tout*.

EPIGR. CXXXII.

A vn autre.

GARDE toy de vouloir iamais preſter l'aureille
A vn certain dicton, lequel ainſi conſeille,
TOVRNE LE DOS A DIEV, AV MOINS POVR QVELQVE TEMPS,
SI BIEN-TOST DEVENIR RICHE HOMME TV PRETENS.
Malheureux qui par luy ſe fera conſeiller:
Le diable ne pourroit pire conſeil bailler.
Dire au cõtraire doit qui Chreſtïen ſe nõme,
(Et pire eſtre ne veut que quelque payen homme,
Mais du reng des payens vn peu moriginé:
Et craind qu'vn iour par eux il ne ſoit condamné,)
IAMAIS LE DOS A DIEV, touſiours tourne viſage:
(Quoy qu'aucuns te diront) & tu feras que ſage.

EPIGRAMME CXXXIII.

Au meſme, touchant le meſme prouerbe.

QVANT au dicton ſuſdict, qui à celuy conſeille
Duquel l'eſprit a toſt deuenir riche veille,
Qu'à Dieu le dos il tourne (au moins pour quelque temps)
Ie di que qui le ſuit, il a perdu le ſens.
Ie di qu'on ne le peut vn prouerbe appeler,
Si on veut proprement & vrayement parler.
Ie di de ce dicton le diable eſtre inuenteur:
Ou vn ſien lieutenant d'iceluy eſtre auteur.
Sus donq, à ceſtuy-ci hardimẽt oppoſons
Vn autre, ou mentiõ du diable nous faiſons,
Touchant le bien qu'acquiert qui à Dieu le dos tourne,

CE QVI DV DIABLE VIENT, AV DIABLE AVSSI RETOVRNE.

ADVERTISSEMENT,
Touchant les prouerbes où est faicte mention du diable, ou de fortune, ou de nature.

A mon grād regret, & cōme par force, au bout de ce mien premier lieu commun des prouerbes, ie tiēdray propos des prouerbes où est faicte mētiō du diable, ou de fortune, ou de nature. A mon grand regret, di-ie. car il me semble que ce sera comme souiller ce beau lieu commun, que i'ay mis le premier entre les lieux communs des prouerbes: comme aussi l'honneur luy appartenoit, d'autant qu'il contenoit les prouerbes esquels est faicte mention du maistre de tous les maistres, du seigneur de tous les seigeurs, voire du roy de tous les rois: ou bien (pour mieux dire) de celuy qui, à parler proprement, est seul maistre, est seul seigneur, est seul roy. Car nous pouuons ainsi parler de Dieu. voire c'est le moins que nous en puissions dire.

Mais ie parleray tellement de ces trois, du diable, de fortune, de nature, que ie ne monstreray pas seulemēt scauoir que nous auons des prouerbes qui en parlent, ains feray cognoistre l'abus qui est en iceux, & les renuoyray là d'ou ils viennent. c'est a dire, à la meschāte forge d'ou ils sont sortis. Toutesfois ce ne sera pas auant que les auoir censurez.

Or faut il doncq noter premierement qu'il y a des prouerbes esquels est faicte mentiō ou du diable ou de fortune (ie parleray puis de nature) cōme ayās fort grand pouuoir. Pour exemple, cōme

nous oyons en vn prouerbe, *A qui Dieu aide, nul ne peut nuire:* ainsi en auõs nous vn qui dit, *A qui Dieu aide, le diable ne peut nuire.* Lequel propos estant bien consideré, monstre ce que i'ay dict : ascauoir que on tenoit son pouuoir pour fort grand. Car c'est comme si on disoit, *A qui Dieu aide nul ne peut nuire : quand mesme seroit œ tant fort & tant puissant ennemi du genre humain, qu'õ appelle le diable.* Et mesmement en quelques façons de parler prouerbiales, nous ioignons ce meschant ennemi auec ce grand seigneur, nostre bon pere. comme quand nous disons, *Il ne craind ne Dieu, ne diable.* Et (qui est dict encore pirement) quãd en commandant de faire quelque chose, apres auoir nommé Dieu, on le nomme: en disant, *De par Dieu, ou de par le diable.* Mais souuent pour le faire plus court, on se contente de commander de par le diable. Ce que dit l'Italien (auquel, quãt aux façons de parler vulgaires, totalemẽt repugnantes à la pieté, il en eschappe autant pour le moins qu'à nous) *in nome del diauolo.* Et sont aucuns si accoustumez à ce langage qu'ils en vsent là mesme ou non seulement ils font la faute que i'ay dicte, mais vne autre: c'est qu'ils en vsent tout à rebours de leur intention. comme celuy qui disoit, *Allez au seruice diuin, de par le diable.* Et vne damoiselle de Lorraine, *Allez à la messe de par le diable.* Aucuns ont aussi en la bouche ordinairement ce mot quand faschez cõtre quelqu'vn, ils luy veulent bailler congé. car ils disent, *Allez au diable.* Mais l'Italien a deux sortes de langage pour descharger sa cholere. Car quelquesfois au lieu de dire, *Andate al diauolo,* il dict,

Ainsi parfois ou pauvrement

Andate al bordello. Et cela eſt auſſi tant accouſtumé, que quelquesfois vn poure pere, eſtant faſché contre ſon fils, ou ſa fille, & ne prenant garde à ce qu'il dit, leur vſera de ceſte facon de parler. Voyla comment tant les vns que les autres, par meſchante accouſtumance, vſons de propos (ie ne parle pas de ceux-ci ſeulement) ſans y penſer, tels que s'ils y prenoyent garde, les cheueux leur dreſſeroyent ou (pour le moins) leur deuroyent dreſſer à la teſte. Comme il me ſouuient d'auoir veu vn paquet enuoyé de France en Suiſſe, du temps du roy Charles neufieme, ſur la couuerte duquel (a ſcauoir au bout) il y auoit, *Courez poſtes courez, de par tous les diables.* Duquel langage beaucoup de Suiſſes ſe ſcandalizoyent, non ſans cauſe

Or ce qui me fait plus esbahir que noſtre langage auſſi eſt tant ſouillé de ceſte ordure de langage, c'eſt que nous trouuons ce prouerbe entre les autres,

Qui parle outrageuſement
Se damne eternellement.

& ſemble que ces mots, *parler outrageuſement*, s'entende des blaſphemes nommemẽt. Et toutesfois pluſieurs y tombent ſans y penſer. Car ie ne parle de ceux qui vſent des façons de parler ſuſdites, ou qui diſent *le diable y ait part* (eſtant vrayſẽblable qu'au cõmancement on ne diſoit point autremẽt que *Dieu y ait part*: ou ces mots *d'auoir part* doiuent eſtre conſiderez, & cõferez auec les meſmes qui ſont en ce prouerbe, *En petite maiſon a Dieu grãd part*) ne de ceux qui vſẽt à tous propos de ce

mot

mot *diable*, au lieu de ceste partie d'oraiſõ qu'aucũs ont appelee Interiectiõ: & ainſi que les Latins vſoyent de leur *malum*. comme en Terence principalement. & pour exemple, *Quid mea (malum) id refert?* Car mõſieur Budee eſtimoit que ce *malum* & celuy qui eſt en lieux ſemblables, eſt noſtre *diable*: tellement qu'il faudroit traduire ainſi ce paſſage-la, *Que (diable) en auez-vous à faire?* Non pas que ce tant docte & tant venerable perſonnage trouuaſt bon ne beau d'vſer de tel langage, mais voulant monſtrer que ce mot rapportoit à ceſtuy-la des Latins payens: & que pour traduire biẽ tels paſſages, il faudroit s'en ſeruir. Et luymeſme diſoit que ce qui eſt en Terence *Tum illæ turbæ fient*, rapportoit à ces mots Francois, *Le diable y ſera bien*. Et ceſt autre paſſage, *Quæ quidem illi res uortat malè*, eſt ainſi traduict par luymeſme, *Qu'au diable ſoit il donné, auec ſon argent*. En laquelle traduction ſont adiouſtez ces derniers mots pource que là il auoit eſté faict mention d'argent. Et ne faut douter qu'au reciproque, ou il eſt dict, *Quod illi bene uertat*, ne ſe puiſſe interpreter ainſi, *Que Dieu luy en dõne ioye*. vel, *De quoy* (ou *dont*) *Dieu luy donne ioye*.

Pour retourner à mon propos, ceux qui ſans y penſer nomment en quelques facons de parler ce meſchãt ennemi du genre humain, & auſquels on peut dire qu'elles eſchappent, ne ſont pas ceux qui vſent des façõs de parler ſuſdictes, ou ſemblables: & notamment ceux qui donnẽt au diable ou ſoy, ou quelqu'autre: ains ceux qui diſent, *C'eſt un bon diable*, parlans d'vn homme qui eſt (comme on dit autrement) vn bon compagnon, vn bon frere:

Auoir, en parlant de quelqu'vn qui aime à mener ioyeuse vie. Et quelquesfois aussi on dit, *C'est un poure diable*, d'vn duquel on veut donner à entendre qu'il faut auoir pitie. On oit aussi quelquesfois de la bouche de ceux-la, *C'est un ieune diable, qui apprend encor à tonner.*

Il y en a aussi qui ne pẽsent pas faire mal quãd ils vsent de ceste façon de parler, *en diable*, pour dire Beaucoup: voire Desmesurement & excessiuement. Et à la verité, si on n'en vsoit qu'alors qu'on parle de chose meschante, il semble qu'il n'y auroit rien à reprẽdre en ceste façon de parler: comme, *Meschant en diable*, *Auaricieux en diable*, *Paillard en diable*, *Superbe en diable*: mais on dit aussi *Boire en diable* (au lieu de dire *Boire comme templiers*) *Rire en diable*, & autres semblables.

Mais quant à ce qu'on dit quelquesfois, *Il a le diable au corps*, il peut bien estre dict de tel, qu'il sera vray: & pourtant ne sera point mal parlé. Cõme si vn Francois ou vn Italien eust esté du temps de Iudas, & le François eust dict, *Ce Iudas a le diable au corps*, & l'Italien eust dict, *Questo Iuda a il diauolo a dosso* (car en ce langage on parle ainsi) ne l'vn ne l'autre n'eust failli: tesmoin ce qui est dict en termes expres par sainct Iean, au XIII chapitre de son euangile, *Et apres le morceau Satan entra en luy.*

Or pour conclusiõ de ce discours touchãt plusieurs façons de parler, esquelles est nõmé ce meschant ennemi & tentateur du genre humain (car il a ce nom es sainctes lettres, encore que le mot Grec *diaulos*, duquel les Latins ont fait *diabolus*,

d'ou nous auons fait Diable, signifie calomniateur) il est certain qu'il seroit expediét qu'elles fussent bannies du langage François, & releguees, à ka del diauolo, comme parle l'Italien, & principalement es lieux qui sont le plus hantez par la ieunesse: mais quant aux prouerbes ou il est mentionné, il semble qu'il y-en-a desquels pouuons nous seruir, voire desquels nous pouuõs tresbien faire nostre prouffit, soit pour nostre instruction, soit pour celle des autres. Comme (pour exemple) suiuant ce que ie vien de dire, *Auaricieux en diable*: qu'ainsi soit que celuy qui vse de ceste comparaison, parle bien, il appert par ce prouerbe, *Et plus a le diable & plus veut auoir*. Car c'est cõme si on disoit que l'auaricieux ressemble au diable: qui plus a, plus veut auoir.

Et pour continuation de ce propos ie di que nous auons en nostre langage quelques prouerbes faisans mention de ceste ennemi, les vns en vne sorte, les autres en vne autre. Et combienque son nom nous soit fort odieux, & non sans cause, & que mesme il y ait des façons de parler prouerbiales, ou il est appliqué, qui ne peuuét passer par nostre bouche sans la souiller & infecter (encore qu'on ne vienne pas à celles qui sont les pires & les plus ordes) toutesfois aucunes sont considerables, & semblent estre supportables. Pour mon premier exemple ie prendray celle dont ie parloi naguere, *Et plus a le diable, & plus veut auoir*. Car quand ie parleray ainsi deuant vn auaricieux, ne sera-ce pas batre le chien deuant le lion? Ce sera obliquement, si non directement, l'appeller dia-

ble, ou pour le moins imitateur du diable. Pour vn autre exemple, i'ameneray vne autre façon de parler prouerbiale, dont i'ay vſé en la concluſion d'vn epigrãme, Ce *qui du diable vient, au diable auſſi retourne.* Car encore que la meſme choſe s'exprime auſſi par autres façons de parler (dont ie reciteray deux ſeulement, l'vne eſt, Ce *qui eſt venu de pille pille, s'en va de tire tire.* L'autre, Cõ*queſt à gripes & à grapes, s'en va à biſes & à baſes*) toutesfois nous vſons de ceſte ci pource qu'elle nous fait vne menace en termes qui peuuent donner vn plus grand coup de marteau à nos oreilles, voire à noſtre entendement. Et meſme quand nous parlons de quelque bien qui a eſté pourement & malheureuſement diſſipé, ou (comme nous parlõs autrement) qui a faict vne povre & malheureuſe fin, nous diſons, Tout *eſt allé au diable.* comme l'Italien dit, E *andato al diauolo.* ou, *al bordello.* Mais ie vie à vn autre prouerbe, lequel auſſi m'a ſerui pour concluſion d'vn epigrãme, Le *diable prend ce qu'on oſte à* Dieu. Voici vn autre qui monſtre & comme nous depeind l'ẽuie que ce meſchãt ennemi nous porte, *Quand* Dieu *donne farine, le diable eloſt le ſac.* Mais nous ſcauons (comme ie di ailleurs) qu'il ne le peut clorre ſans la permiſſion diuine. tellement que c'eſt comme ſi on diſoit *il taſche de clorre.* Et faut noter qu'ẽ ce prouerbe & en l'autre prochainement precedent, nous auons le nom de ce meſchant, non moins que celuy de Dieu.

Ie laiſſe les autres prouerbes pour le preſent, qui autrement pourroyent ſeruir d'exemple de ce

que iay dict, non moins que ceux que i'ay alleguez. Et vien à presenter à ceux qui s'adresseront à ce liure la lecture de deux epigrammes que i'ay composez, en partie pour me mettre en la bonne grace d'aucuns Rhodomonts, qui ont tousiours des chartees de diable en la bouche: dont ils appliquent les vns à vne façon de parler, les autres à vne autre. Mais ont cela entr'autres choses que iamais ils ne commandent rien de par Dieu seulemẽt, mais tousiours adiouſtent, Ou de par le diable. Et quand ils se contentent d'en nommer vn, alors c'est le diable qui est nommé seul. N'est ce pas (ainsi que ie di au second epigramme) comme s'ils commãdoyent au nom de deux maistres? Et faut noter (ie diray ceci en passant) que quand nous parlons ainsi, *de par Dieu*, c'est comme si on disoit, *de la part de Dieu*: ne plus ne moins que quãd on dit *Il est commandé de la part du roy*. Voyci donq des deux epigrammes le premier.

EPIGR. CXXXIIII.

VOVS diabolizeurs (si on peut ainsi dire)
Ou (si vous aimez mieux) diabolizateurs:
Vous, di-ie, tant aimans à diabolizer,
Il semble qu'en cela voulez fauorizer
A ce meschant, lequel ainsi solennizans,
Nommez à tous les coups: comme pindarizans

Alors plus brauement en ce Francois langage
Quand vous le farciſſez de ſon nõ dauantage:
Ainſi à tous propos ou diable ou diablerie
En voſtre bouche auez: & pour pedanterie
Vous tenez, & pour trop lourde ſimplicité,
Le parler ou ce nom n'eſt ſouuent repeté.
Pour monter ce lãgage à ſon degré plus haut,
Vne ſauſe de meſme à luy donner il faut,
Vne ſauſe qui ſoit à la diabolique,
Ou maint blaſpheme & maint contre Dieu on applique.

Or conſiderant quelquefois en moy-meſme qu'il faloit que ceſte meſchante façon de ioindre Dieu auec le diable en faiſant quelque commandement, fuſt venue des payens: ie me ſuis aduiſé qu'eux auſſi auoyent accouſtumé d'oppoſer les dieux infernaux à ceux du ciel. Leſquels n'aidans point, ils diſoyent qu'il faloit auoir ſon recours à ces autres. Teſmoin ce paſſage de Virgile, en ſon XII liure de l'AEneide,

—uos ô mihi manes
Eſte boni, quoniam ſuperis auerſa uoluntas.

Et le pouuons appeller à teſmoin en ce paſſage auſſi qui eſt au VII,

Flectere ſi nequeo ſuperos, Acheronta mouebo.

Or voyci l'autre epigramme contre ces meſmes diabolizeurs: auquel ie monſtre qu'vſans de la façon de parler ſuſdicte, ils introduiſent deux maiſtres pour vn. En ceſt autre epigramme i'vſe encor du mot *diabolizeurs*: lequel doit eſtre trouué

moins estrange pour vne raison: c'est que le vieil langage Francois disoit *diabole* pour diable, comme *apostole* pour apostre.

EPIGR. CXXXV.

QVE dites-vous messieurs les diabolizeurs?
Ou (si vous aimez mieux) diabolizateurs.
Vous plaignez-vous qu'à tort soyez par moy repris?
Et que mon epigramme enuers vous ait mesprist
Ne contre vous ne veut ne contre autre mesprendre
Nul epigramme mien: cestuyci veut reprẽdre
Vos facons de parler, ausquelles donnans lieu,
Vous aneãtissez l'honneur qu'on doit à Dieu.
Car disans, *De par Dieu ou bien de par le diable*
Faite cela, il est du tout indubitable
Qu'en ce monde voulez deux maistres introduire,
Combien que Dieu seul ait du monde tout l'empire.
Mais Dieu voulons auoir tousiours pour nostre maistre,
Du diable les subiects nous vous laisserons estre.

Ie vien aux prouerbes ou eſt vn autre meſchãt mot, aſcauoir *fortune*. Ie di meſchant, ayant eſgard à la choſe qui par ſuy eſt ſignifiee. Ie commãceray par ce prouerbe duquel nous auons eſté bercez,

Contre fortune la diuerſe
N'eſt ſi bon chartier qui ne verſe.

Mais les plus vilains prouerbes, & qui nous doiuent plus offenſer entre ceux ou eſt faicte mentiõ de fortune, ſont ceux qui ſe diſent tellement en deux ſortes, que ſelon les vns, qui en vſent, le nom de Dieu y eſt: ſelon les autres, le nom de fortune. Dequoy nous auons vn exemple notable en ce qu'aucuns diſent, *Contre Dieu nul ne peut*: les autres, *Contre fortune nul ne peut*.

Or ſi les exemples des payẽs pouuoyent excuſer les Chreſtiens, ils en trouueroyẽt tant, en leurs prouerbes mommement, qu'ils ne ſcauroyent par lequel ils devroyent commancer. Car nous ſcauons que es liures Grecs tout eſt plein du mot *tyche*, qui ſignifie fortune: & es Latins tout eſt plein du mot *fortuna*, qui ſignifie le meſme. Mais s'excuſer ſur ceux la, ce ſeroit pis que ſe couurir d'vn ſac mouillé: comme il eſt dict au prouerbe. Ie ne m'amuſeray point doncq à alleguer des exemples: j'adiouſteray ſeulement que comme i'ay amené deux prouerbes noſtres, en l'vn deſquels eſt dict de Dieu ce qu'en l'autre eſt dict de fortune: la meſme choſe ſe trouue en quelques prouerbes Latins, & auſſi en quelques Grecs. Pour exemple: ainſi qu'on dit *Dij facientes adiuuant*, auſſi dit-on, *Fortunam implora, ſed manum interim admoue*. Les Grecs de meſme (& ie croy q̃ ces mots Latins ont

eſté pris d'eux, ou bien ceux-ci, *Manum admouenti fortuna eſt inuocanda*, Τὰν χεῖρα προσφέροντι δεῖ τὰν τύχαν καλεῖν. comme ſi on diſoit, *Il faut inuoquer fortune à ſon aide, mais en mettant la main à la beſongne.* Et toutesfois ils ont vn autre prouerbe ou ils diſent la meſme choſe de Dieu, Τῷ θεῷ προσῶν καὶ ἡὸς ξυμαμεῖται. Voire ils ont encore deux autres prouerbes, eſquels pareillemẽt ils font mentiõ de Dieu, non pas de fortune. Dont l'vn eſt, Σὺν Ἀθηνᾷ καὶ χεῖρα κίνει. C'eſt à dire, *La deeſſe Minerue t'aidant, ne laiſſe pas de remuer les mains.* Or eſt faicte mention de la deeſſe Minerue pluſtoſt que d'vne autre, pource qu'elle eſtoit eſtimee preſider aux arts, & toutes belles inuentions. Mais eux ne ſemblent pas faillir à l'ordre, & (comme on dit en commũ langage) mettre la charrue deuant les beufs, ſi apertement & principalemẽt quãt aux deux derniers, que le noſtre, *Aide toy, & puis Dieu t'aidera*: duquel i'ay parlé ci deuant.

Or eſt-ce vne grande honte aux Chreſtiens de payennizer en ceci pareillement, & ne peut eſtre ſans encourir l'indignation de Dieu. Toutesfois nos poetes François (ie di, qui eſtans François ont auſſi eſcrit des poeſies Françoiſes, depuis vintcinq ans ou enuiron: dont aucunes peuuent eſtre parangonnees aux Greques & Latines, quant à ce qui concerne l'art poetique) payennizent autant en eſt endroit qu'en aucun autre: Ie di quant à trãſferer à fortune l'hõneur deu à dieu. Bayf meſmemẽt a traduict en vers Frãçois vne ode du poete Horace, laquelle cõtient vne fort grãde

louange de ceſte dame fortune, voire deeſſe, ielõ les payens. Et toutesfois c'eſt ſans aduertir que ce ont vers traduits: & meſme ſans aucun titre, par lequel ſoit monſtré à qui appartient ceſte iouange. En voici le commancement,

O DEESSE *de grand puiſſance*
A qui rendent obeiſſance
Les habitans du monde bas.
Toy qui es tout auſſi toſt preſte,
Comme de les hauſſer au feſte,
De les ietter du haut en bas.
O toy qui maiſtreſſe te ioues
A faire les ſceptres des hoües,
Tirant le pauure du fumier:
Qui renuerſes en funeraulles
Les grãds triomphes des batailles,
Perdant leur orgueil couſtumier.
Le craintif ouurier de la terre
Deuotieux te uient requerre:
Le portugois, qui ſes nauſſeaux
Met ſur la mer en equipage,
Pour faire, auare, un long voyage,
Te doute ô la roine des eaux.
Le Saxon piſtolier horrible,
Le Turc tyran, archer terrible,
L'eſpagnol fin & ualeureux:
Les cruels en toutes contrees,
Et les roines de peur outrees,
Et les rois te craignent pour eux.

Ie me contenteray de ces quatre premiers couplets, apres leſquels ie feray ſuiure loriginal. c'eſt à dire les vers Latins d'Horace, dõt ceuxci ont eſté

traduicts, mais d'une traduction libre,

O DIVA, *gratum quæ regis Antium,*
Præsens uel imo tollere de gradu
Mortale corpus, uel superbos
Vertere funeribus triumphos:
Te pauper ambit sollicita prece
Rurus colonus: te dominam æquoris
Quicunque Bithyna lacessit
Carpathium pelagus carina.
Te Dacus asper, te profugi Scythæ,
Vrbesque gentesque, & Latium ferox,
Regumque matres barbarorum, & Purpurei metuunt tyranni.

Ie laisseray voir le reste en l'vn & en l'autre, à qui la lecture de ce commancement plaira: & i'aduertiray d'vne chose, laquelle entre autres, a esté cause que i'en ay tant presenté à lire. C'est que ie me trouuay vne fois ou quelque bon personnage, homme de qualité, & entẽdant vn peu de Latin (mais principalement du Latin de cuisine, cõme nous l'appelons prouerbialement, & comme l'appelle aussi l'Allemãt, vsant d'vn prouerbe correspondant à cestuyci) me voulut faire croire que c'estoit vne louange que ledict Bayf escriuoit à la vierge Marie. Et fu cõtrainct de luy dire que pour croire cela il faudroit croire premierement que le poete Horace estoit Chrestien, nõ payen: dequoy on scauoit certainement le contraire. Et ce-nonobstant, si quelques gens de lettres ne fussent suruenus, il demeuroit en son opinion.

Au demeurant, il faut noter que ce qui au commancement de ceste ode est attribué par Horace

à la fortune, & est traduict ainsi par ledict Bayf.

Toy qui es tout aussi-tost preste
Comme de les hausser au feste,
De les ietter du haut en bas,

est attribué nõ à fortune, mais à Dieu, par Hesiode, poete fort ancien, & toutesfois payen aussi bien que l'autre. Et surce propos ie diray vne chose notable & remarquable: c'est que ce poete Horace en l'ode qui precede celle dont i'ay tiré les vers ci dessus recitez, tenãt le mesme propos que Hesiode, & l'exprimant encore mieux qu'en l'autre passage, donne l'honneur d'vne mesme chose à Dieu & à fortune. Car il dit,

-ualet ima summis
Mutare, & insignem attenuat deus,
Obscura promens. hinc apicem rapax
Fortuna cum stridore acuto
Sustulit, hic posuisse gaudet.

Car tout ceci n'est qu'vne mesme sentence, la seconde partie estant cõme vne repetition: & toutesfois nous auons *deus* au commencement, & puis *fortuna*. Or me souuient-il, à propos de ceci, auoir ouy dire autrefois, & au vulgaire principalement, *C'est fortune: dieu le veut.* Ce qui s'accorderoit bien à ceste meslange que fait ici Horace: (comme pareillement s'y accorde ce qui est dict quelquesfois par Herodote θεία τύχη) mais il se pourroit bien faire que comme plusieurs de nos prouerbes ont esté corrompus par succession de temps, aussi l'ait esté cestuyci: & qu'anciennement on disoit, *Ce n'est pas fortune: Dieu le veut.* Mais c'est assez parlé de fortune de par les autres:

Pour-ce-que son vouloir souuent n'est ac-

c'eſt à dire, en allegãt ce qu'ils ont dict: Il faut auſſi que ie te recite quatre epigrãmes que i'ay compoſez contre ceux qui ne ſe penſent pas moins Chreſtiens pour parler de fortune en la meſme ſorte que le payens. Voyci donq le premier des quatre eſcrits ſur ce ſubiect, & adreſſez à vn ami, enfariné de ceſte farine.

EPIGR. CXXXVI.

Qui eſt le 1 des quatre compoſez ſur le ſubiect ſuſdict.

A vn ſien ami.

E N quelle eſchole as tu eſté?
D'ou as tu ceci apporté?
D'ou te vient vn tel iergonnage?
Qui ne tient rien d'vn eſprit ſage?
Car à fortune tu te prens
De ce que tu n'as bonne iſſue.
De la main de Dieu l'as receue
Telle qu'elle eſt. Tu nous reprens,
Et faire tu nous veux apprendre
A parler d'vne autre façon.
Mais nous ne ſuivrons ta leçon.
C'eſt toy qui es bien à reprendre
Donnant à fortune vn pouuoir
Que peut Dieu ſeulement auoir.
PAR DIEV SEVL TOVT EST DISPOSE,
APRES QVE L'HOMME A PROPOSE.

On vſe comme par prouerbe (quãd on ſe veut

EPIGR. CXXXVII.

Qui eſt le 111 des quatre compoſtz ſur le ſubiect ſuidict.

Au meſme perſonnage.

COMMENT? (dis tu) vn iergõnage
Oſes-tu nommer mon langage,
Pour du mot de fortune vſer?
Ie di, s'il faut payennizer,
Cela eſtre dict proprement:
Mais qui veut chreſtiennizer,
C'eſt parler iergonneſquement,
Voire parler profanement.

EPIGR. CXXXVIII.

Qui eſt le 111 de ceux qui ont eſté eſcrits ſur le ſubiect ſuſdict.

Au meſme perſonnage.

PAR-FOIS à Dieu tu fais l'honneur
De l'appeler le createur,
De l'appeler le gouuerneur
De tout le monde entierement:
Sanschoſe aucune aucunement
Excepter du gouuernement.
Par-fois il n'eſt louange aucune,
Que n'attribues à fortune,
En cas de grand credit auoir,
Et d'auoir tout en ſon pouuoir.

Ale defendre ne ſe met,

Ainsi parfois tu payennizes,
Et parfois tu chrestiennizes:
Puisque parfois ton maistre est Dieu,
Fortune quelquesfois tient lieu
De maistresse, en tous tes discours.
O malheureux à toy bien pense.
Car que fera ta conscience,
Au besoin du diuin secours?

EPIGR. CXXXIX.

Qui est le IIII & dernier de ceux qui ont esté escrits sur le subiect susdict.

Au mesme personnage.

ET TOY aussi, ami, es tu des complaignans,
Qui vōt vne fortune en leur cerueau feignās,
Ne s'osans prendre à Dieu? & cependant murmurent
Contre la prouidence: & leur murmure endurent
Estre de tous ouy. c'est trop payennizer,
Que du nom de fortune oser ainsi vser:
De ce nom pallier le murmure meschant,
Qui manifestement à Dieu va s'attachant.
Ie ne veux point ici *tourner autour du pot:*
Parler veux libremēt, trēcher ie veux le mot.
Ie veux en bon ami parler, non en flatteur.
Car de ton honneur sui & ton bien amateur.

Si croire

Mais quoy? parlant en telle sorte,

Si croire tu me veux, de ma dame fortune,
(Ie di, dame aux payens) onq mótion aucune
Ne se face par toy. Cest trop payennizer.
Tousiours le Chrestien doit chrestiennizer
En chasque sien propos. La parole n'est bónc,
Si tost qu'occasion de scandale elle donne.
Mais de fortune ailleurs ma plume discourra:
Ceci ferme entre nous cependant demourra,
Qu'il faut qu'vn Chrestien pour sa maxime pose,

QVAND L'HOMME A PROPOSE, IL FAVT QVE DIEV DISPOSE.

RESTE de parler de ce mot Nature: duquel on vse en diuerses façons: mais maintenant ie me propose l'vsage qu'on luy donne quand on dit, Nature fait bien tout ce qu'elle fait. ou, Nature ne fait rien sans cause. Quād on dit Les beaux & excellens œuures de nature. où, Nature est vne tressage & tresexcellēte ouuriere. Ie di donq qu'vsans de ces termes, nous deifions nature (s'il est licite d'ainsi parler) entant qu'en nous est. Car quand nous chantons ainsi les louanges de nature tant par les façons de parler susdictes que par autres, n'est ce pas comme si nous donnions le titre de Dieu à l'ordre qu'il a estabi par son infinie sageſſe & puissance, quāt à donner estre à toutes choses, & les entretenir & conseruer selō que sa prouidence iuge estre expedient? Toutesfois les payens, (dont les Chrestiens ont appris ceste mauuaise

mauuaise leçon, comme plusieurs autres) ne considerãs point cela, renoyent de nature les propos qu'il falloit tenir de Dieu. Ce que d'autant moins deuons trouuer estrãge, que nous voyons qu'aucuns d'eux prenoyent Dieu & nature pour vne mesme chose. Et qu'ainsi soit, nous oyons dire à Ciceron mesmement (ne parlãt pas ainsi sans exemple) en son premier Paradoxe, *Tu quum tibi siue Deus, siue mater (ut ita dicam) rerum omnium natura, dederit animum quo nihil est præstãtius neque diuinius: sic te ipse abiicies atque prosternes, ut nihil intet te atque inter quadrupedem putes interesse?* Mais Platon, encore qu'il fust payen non moins que Ciceron, luy eust bien monstré qu'il s'abusoit grandement en no faisant qu'vn, de ces deux. Sinõ qu'on vueille dire quant à ce passage de Ciceron, que'ncore que là il mette en doute lequel des deux il doit dire, toutesfois il s'ensuiue qu'il ne face qu'vn des deux. Mais luy ailleurs & autres aussi, attribuent des choses à nature telles, qu'il me semble qu'ils ayent pu l'exclurre de la diuinité.

Mais, que dirons nous de ce prouerbe Latin? que Nature est quelquesfois mere, quelquesfois marastre. Il semble qu'il n'y ait apparence de croire que ceux qui ont vsé de ce prouerbe, ayent voulu entendre ceci de Dieu, sous le nom de nature. Car Pline mesmement fait mention de ce prouerbe, en telle sorte que ce qu'il dit de nature, se pourroit dire aussi de la terre. Car il se dit douter *si nature est plus souuent marastre, ou mere: comme ainsi soit qu'elle produise tant de uenins, & d'ailleurs aussi tant de remedes contr'eux.*

Or ayant à retourner à nos Chreſtiens qui payennizent en ce mot, ainſi qu'en celuy de fortune, ie n'y veux aller ſans leur porter vn epigramme (comme i'en ay adreſſé quelques-vns aux fortunaliſtes, & pareillement aux diaboliſtes, ou diabolizeurs) duquel ie vay faire le recit :

EPIGRAMME CXL.

NATVRE auſſi parfois à la trauerſe vient,
Et emporte l'honneur qui à Dieu ſeul conuient,
Alors que tels propos ta bouche tenir oſe,
Nature, ouuriere bonne, a bien faict toute choſe.
Nature en tout ſien œuure vſe de prouidence,
D'elle merueilleuſe eſt l'induſtrie & ſcience.
Si de Dieu ſeul tout prend (quoy que ce ſoit) ſon eſtre,
Si ſa ſeule vertu toute choſe fait naiſtre:
Et ſi à tout cela il met certaines loix,
Et à elles donner leur fermeté tu vois :
Ce bel ordre qu'il met par ſa grand prouidence,
Faut-il que nom de Dieu mentir on le penſe ?

IL NE faut s'esmerueiller que le premier lieu commun soit beaucoup plus long que les autres, d autant que Dieu luy auoit esté proposé pour l'argument qu'il deuoit traitter: & que nostre langage Francois a autant de prouerbes & aussi beaux touchant Dieu, qu'aucun autre. Aussi ont esté cause de l'allonger les trẽte deux epigrammes sur un seul prouerbe, & les cinquante sur un autre. Or apres ce premier lieu commũ il a falu parler des trois choses ausquelles (c'est à dire quelquesfois à l'une, quelquesfois à l'autre) est transferé l'honneur de Dieu, ou du tout, ou en partie. Or ce discours ayant esté entreiecté, comme par parenthese suit le second lieu commun, qui est touchant l'homme.

SECOND LIEV COMmun des prouerbes epigrãmatizez.

OV,

Des epigrammes prouerbializez.

Ce ſecond lieu commun eſt

DE L'HOMME.

EPIGRAMME I de ce lieu commun: qui eſt le CXLI de tout l'œuure.

ADVERTISSEMENT.

IL-Y-A quelquesfois deux ou trois epigrãmes, ou plus, de ſuite, qui appartiennent ſpecialement à vn des poincts traittez en ce lieu commun; & ainſi entr'eux font comme vne petite chambree à part. Ie n'ay toutesfois vſé de quelque diſtinctiõ, ou ſeparation: mais ay penſé qu'il ſuffiroit d'en aduertir ici le lecteur, pour puis auec iugement conſiderer ceux qui ont quelque rapport & quelque conuenance les vns auec les autres: (ce qui ſe pourra cognoiſtre en quelques

end oits, par cela notamment que le meſme prouerbe ſera le ſubiect de ces epigrammes s'entreſuiuans) veu meſmement qu'en conferant les vns auec les autres (ie di ceux qui ſont d'vne meſme chambree) ils pourrõt eſtre plus aiſement entendus comme s'entraidans en ce qui appartient à l'intelligence. Et doit ceſt aduertiſſement ſeruir auſſi pour les lieux communs ſuiuans : au moins pour aucuns d'eux.

NOVS nous diſons communement,
Quaſi prouerbialement,
ENFANS D'ADAM, poures pecheurs.
Mais ce n'eſt qu'alors que nos cœurs
Ont de leurs fautes ſentiment.
Ce qui aduient fort rarement.
Maints hors de là ſont ſi enflez,
Qu'enui ſont hommes appelez:
Et leur ſemble vn grand vitupere,
Qu'on die Adam eſtre leur pere.

On vſe volontiers de ces mots *enfans d'Adam*, touchant le genre humain quand on deplore ſa condition. On dit auſſi les fils d'Adam. comme en ce prouerbe, *Tous mourront les fils d'Adam.*

EPIGR. II de ce lieu commun,

Qui est le CXLII. de tout l'œuure.

QVI fait l'homme tant glorieux,
Veu ceste humaine infirmité?
Et veu ceste fragilité?
Qui le fait tant audacieux?
Es Grecs & Latins nous lisons
Ceste reproche que faisons.
Bien est vray qu'en affliction,
Nous venons à confession
De nostre orgueil insupportable,
Veu nostre estat si miserable:
Mais si tost que retournez sommes
A nos honneurs, à nos plaisirs,
Et iouissons de nos desirs,
Demidieux sommes, non pas hommes.
Mais ceste orgueil est bien noté,
Et repris par l'antiquité,
Ou elle dict, QV'EST CE QVE L'HOMME:
C'EST VNE OMBRE ET VN SONGE EN SOMME.
Elle dit qu'il est SEVLEMENT
VN PETIT SOVFFLE, VN PETIT VENT.

EPIGRAMME III
de ce lieu commun.

Qui eſt le CXLIII de tout l'œuure.

PLVS verray que te hauſſeras
Plus de moy les dictons orras,
Qui ſeruiront à t'abbaiſſer:
Si les dire me veux laiſſer.
Car d'orgueil te gaſtes & pers.
OR TOVT ESTAT EST VIANDE A vers.
Ton corps n'a pour leur reſiſter
Quelque grace particuliere.
FORGEZ *ſont de meſme matiere*
TOVS CORPS HVMAINS. Penſe à ceci,
Tu ne t'orgueilliras ainſi.

EPIGR. IIII de ce lieu commun,

Qui eſt le CXLIIII de tout l'œuure.

CESTVY LA qui veut bien comprendre
Que c'eſt de l'homme, il doit apprendre
Deux mots de Latin ſeulement:
(A la charge de les entendre)
HOMO BVLLA. Car proprement

Ces deux mots ont repreſenté
Du genre humain la qualité,
Et la grande fragilité.

Ce mot *bulla* ſignifie ce que nous appelons vne bouteille qui s'eſleue deſſus l'eau alors qu'il pleut fort, & auſſi toſt vient à ſe crouer.

EPIGR. V de ce lieu commun,

Qui eſt le CXLV, de tout l'œuure,

DE L'HOMME la condition
Eſt telle, que l'affliction
Soudain quelque ioye talonne.
Dont ce mot ſouuenance donne,
TEL RIT MATIN QVI AVSOIR PLEVRE.
Mais ſouuent tant il ne demeure
Auant que pleurer: & faut dire,
Pour ſa condition deſcrire
Encore mieux) TEL RIT QVI PLEVRE
AVANT QVE PASSE VN SEVL QVART D'HEVRE.

EPIGR. VI de ce lieu commun,

Qui eſt le CXLVI de tout l'œuure.

EN maladie on ſe ſouuient
Du medecin: conte on en tient:

Mais au grac, elle eſtant paſſee.
Ainſi Dieu nous vient en penſee,
Eſtans en quelque affliction:
Et nous eſt conſolation,
Penſer qu'il à ſi grand pouuoir,
Que s'il veut nous le faire voir,
Soudain noſtre affliction ceſſe.
Mais pluſtoſt elle ne nous laiſſe,
Que de Dieu ne nous ſouuenons.
Voire iuſqu'au prouerbe venons
Qui du danger ſon pied retire,
Soudain du ſainct vient à ſe rire:
Auquel ſon vœu il à uoitfaict.
Mais ce qui l'attend il ne ſcait.
Voyci la nature des hommes,
Voyci quels, la plus part, nous ſommes.

Quant à ce prouerbe ici inſeré, il eſt pris de l'Italien. *Paſſato il pericolo, gabbato il ſanto*: & vient de ceux qui ſe trouuans en vn danger, luy font vn vœu, au cas qu'il les delivre. D'ou vient auſſi ce qu'on dit, *Il ne ſcait plus à quel ſainct ſe uouer.*

EPIGR. VII de ce lieu commun.

Qui eſt le CXLVII de tout l'œuure.

L'ERREVR de l'homme eſt grand,
qu'au lieu d'auoir ſes yeux,

Quant au pouuoir diuin, touſiours fichez aux
cieux,
En terre les fichant, il vient à l'abaiſſer
Si bas, qu'il le voudroit (peu s'en faut) com-
paſſer
De ſon compas, lequel plus auant point n'ar-
riue,
Que ceſte faculté dicte imaginatiue.
Mais alors notamment que l'humaine puiſ-
ſance
A ce voit reſiſter dont auoit eſperance,
Il ne ſcait que de Dieu plus il doit eſperer:
Et commance quaſi à en deſeſperer.
Au lieu que bien penſer il devroit au con-
traire,
Que quand l'humain pouuoir teſte au diuin
veut faire,
(Faute d'entendre bien à qui c'eſt qu'il ſe
prend,
Et de quel empereur aduerſaire il ſe rend)
C'eſt vn eſpouuental d'enfans tant ſeule-
ment,
Voire autre choſe n'eſt qu'vn ſonge vray-
ement.
Mais pourquoy n'eſt touſiours veu le diuin
pouuoir,
Selon noſtre deſir & ſelon noſtre eſpoir?

Pour-ce-que/ſon vouloir ſouuent n'eſt accordant
Auec noſtre deſir, ains ſouuent diſcordant.
Diſons donq, DIEV PEVT TOVT: TOVT POVVANT, TOVT NE VEVT:
L'HOMME EST TEL, QV'IL VEVT TOVT, NEANTMOINS RIEN NE PEVT.

EPIGRAMME VIII
de ce lieu commun.
Qui eſt le CXLVIII de tout l'œuure.

A vn ſien ami.

INCONTINENT que l'on t'accuſe
De n'auoir faict honneſtement,
Voire auoir failli lourdement,
En la bouche tu as l'excuſe,
IL N'Y A NVL QVI SOIT PERFAICT.
Et quelque mal que tu ais faict,
Quelque mal que par toy dict ſoit,
Cela de ta bouche l'on oit,
Vray eſt que quelquesfois ie note
Que tu changes vn peu de note,
Et dis (meſme apres faute eſtrange)
VN HOMME NE PEVT ESTRE VN ANGE.
Faut il qu'à eſtre vn ange on vienne,
Ou bien qu'vn diable l'on deuienne?

On vſe comme par prouerbe (quād on ſe veut excuſer) de ces mots, Les *hommes ne peuuent pas eſtre anges*. ou, Les *hommes ne ſont pas anges*. Marot en ſon Coq à l'aſne, *Mais quoy ? nous ne pouuons eſtre anges*. Or i'oppoſe puis apres ces deux *ange & diable*, ſelō auſſi la couſtume de noſtre langage: cōme meſme le monſtre ce prouerbe, De *ieune angelot, vieux diable*. Ce qui ſe dit auſſi en ces mots, De *ieunes anges à vieux diables tournons*.

EPIGRAMME. IX de ce lieu commun.

Qui eſt le CXLIX de tout l'œuure.

Au meſme.

TOY, qui ſcais ſi bien te defendre,
Alors qu'on vient à te reprendre,
Et, à fin de te deſcharger,
La nature humaine charger:
Par trop te monſtres rigoreux
Enuers les ieunes & les vieux,
Quand rien ſupporter tu ne veux.
Il-y-a faute inſupportable,
Il-y a faute ſupportable,
Et qui doit ſembler pardonnable.
Et notamment ſi c'eſt vn vice
Qui ne procede de malice:
Et ſi celuy qui le commet,

A le defendre ne se met,
Ains ia par sa confession
Il merite correction.
Pour toy seul ce dicton n'est faict,
IL N'YA NVL QVI SOIT PERFAICT.
C'est vne chose par trop dure,
Qu'a toy seul serue vne mesure.

EPIGRAMME X
de ce lieu commun.

Qui est le CL de tout l'œuure.

A vn autre.

ESTANT de bas or, crains la touche.
Et afin de t'excuser mieux,
Les autres excuser tu veux.
Pourtant as tousiours en la bouche,
CELA DOIT ESTRE SVPPORTE:
C'EST HVMAINE FRAGILITE.
Raison as de point ne te taire,
Mais tout peché veniel faire:
Car ie voy maintenant que c'est,
Cela dis pour ton interest.
Ta cause propre veux plaider,
En monstrant que leur veux aider.
Car quand supporter les feras,
Parmi eux tu te couleras.

Mais quoy? parlant en telle sorte,
A tout mal tu ouures la porte.
Di moy, les loix bonnes & belles
En la fin que deuiendront elles?
On orra tous les malfaicteurs
Se plaindre des legislateurs.

EPIGRAMME XI
de ce lieu commun.

Qui est le CLI de tout l'œuure.

A vn autre sien ami.

SON assistence point n'estendre
Plus loing qu'aux parens & amis,
Deuoir à nature n'est rendre.
Toutesfois au reng tu es mis
De ceux la qui ainsi en vsent.
Mais ie di que ceux la s'abusent,
Ceci tu me confesseras:
Ou ce dicton desmentiras,
Duquel faut que memoire on ait:
C'est que, L'HOMME POVR L'HOMME EST FAICT.
Di moy, quelle est ta chrestienté,
De restreindre la charité,
Que les payens ont estendue,
Comme estant à tout homme deue?

EPIGR. XII de ce lieu commun,

Qui eſt le CLII de tout l'œuure.

Au meſme perſonnage.

IE NE ſcay comment tu l'entens,
N'aidant qu'aux amis & parens:
C'eſt te monſtrer preſque inhumain
Vers le reſte du genre humain.
Car ſelon le droict de nature
(Qui au ſiecle d'or a eſté,
Et qui peut eſtre entre aucuns dure)
Du lien de fraternité
L'humain genre eſt lié enſemble:
Et ceci bien conuenir ſemble
Au dicton d'vn bon liure extraict,
C'eſt que L'HOMME POVR L'HOMME EST FAICT.

EPIGR. XIII de ce lieu commun,

Qui eſt le CLIII de tout l'œuure,

Au meſme perſonnage.

SI LE payen cela diſoit,
DES HOMMES L'VN POVR L'AVTRE EST FAICT,
Et ce dicton vieil eſtre on ſcait:
Que faut-il que par nous dict ſoit?

Ou

Ou pluſtoſt que nous faut-il faire,
Pour au vouloir de Dieu complaire?
Faut-il-pas que l'humanité,
Voire que la fraternité,
Ie di charité fraternelle,
Monſtre auoir vn Chreſtien zelle?
Lors eſtre vray ferons cognoiſtre,
Que L'HOMME A L'HOMME VN DIEV
PEVT ESTRE.
Comme le prouerbe portoit,
Qui aux payens commun eſtoit.

Les Latins diſoyent, *Homo homini deus*: (mais ils l'auoyent pris des Grecs) & c'eſtoit quand ils vouloyent ſignifier qu'vn homme quelquesfois aidant à vn autre, par le moyen d'vne tresbonne occaſion qui ſe preſentoit, ſembloit comme tenir la place de Dieu, & eſtre comme ſon lieutenant en ceſt endroit. Car il ne faut pas penſer qu'ils vouſiſſent, encore qu'ils fuſſent payens, tranſporter à vne creature mortelle ce mot, Dieu. Mais en le prenãt comme i'ay dict, Gregoire Nazianzien, excellent entre les theologiens & eueſques Grecs, n'a point faict de difficulté de ſ'en ſeruir. Et nous pouuons encor adiouſter cela, que c'eſt Dieu qui nous fait tomber entre les mains ceſte occaſion, par le moyen de laquelle nous pouuõs tenir ſa place en faiſant à quelcun telle ou telle aſſiſtence.

I'ay eſcrit zelle expreſſement ſuiuãt la prononciation du vulgaire, & non pas l'origine du mot.

EPIGR. XIIII de ce lieu commun,

Qui eſt le CLIIII de tout l'œuure.

Au meſme perſonnage.

MES erres il me faut reprendre,
Et encor mieux me faire entendre.
Au moins, ſi entendre me veux.
Car *pires ſourds ne ſont que ceux*
Qui entendre ne veulent point.
Si l'epigramme vn peu t'a point
Duquel tu fis hier lecture,
Tu ſentiras meſme pointure.
Mais l'ami qu'aſſopi on voit,
Poindre iuſques au ſang on doit,
Pour en la fin le reſueiller.
Au moins puiſſes tu bien veiller
Au propos que i'adiouſteray.
Pour monſtrer que l'humanité,
Voire que la fraternité
Se doit faire enuers tous cognoiſtre:
On ſcait ce dictõ des Grecs eſtre,
Et de prouerbe tenir lieu,
CHAQV'HOMME EST L'VN A L'AVTRE VN DIEV.
Il ne dit pas tant-ſeulement,
L'ami à l'ami, le parent
Au parent, mais l'affection

Entre nous, ſans exception,
Il dit reciproquer pouuoir:
Et tel eſtre noſtre deuoir.
Là deſſus que voudrois tu dire?
Ceci ne doit-il-pas ſuffire?
Pire qu'vn payen tu ſeras,
Quand pis qu'vn payen tu feras.
Ce ſera aſſez ſatisfaire,
L'acte du Samaritain faire.

EPIGRAMME XV
de ce lieu commun.

Qui eſt le CLV de tout l'œuure.

A vn autre ſien ami.

ON DIT que *Le deſpayzer*
Ne peut point me'amorphozer
Nos mœurs: mais en toy le contraire
Se voit: puiſque l'on te voit faire
Actes pleins d'inhumanité:
Ayant quitté l'humanité,
Qu'auois parauant ce voyage.
Ce pais eſtoit fort ſauuage,
Ou ſi long temps t'es proumené,
Et d'ou tout autre es retourné.
Ou Cannibales ils eſtoyent,
Ou au moins cannibalizoyent,
Là ou tu auois ta demeure.

Car on te voit faire à ceſte heure
Actes pires que Tiranniques,
Et qui ſont pour le moins Scythiques.
(Cannibaliques veux laiſſer,
Ne voulant pas tant t'offenſer)
Tu ne nous feras donq cognoiſtre
Que L'HOMME A L'HOMME VN DIEV PEVT ESTRE:
Mais cognoiſtre tout en vn coup
Qu'auſſi L'HOMME A L'HOMME EST VN LOVP.

ADVERTISSEMENT.

EN ceſt epigramme, & principalement au commancemẽt, ma langue s'eſt donné carriere, comme ſi ie n'eſcriuois ceci que pour François, ayans quelques lettres: mais le remede eſt d'expoſer aux autres ce qui leur pourroit eſtre mal aiſé à entendre. Toutesfois quant au mot *deſpayzer* il eſt du pur Frãcois: & ſignifie Sortir d'vn pays, ou Quitter vn pays. Ce qu'il faut faire pour pouuoir aller en vn autre. Or le prouerbe touchant ce changement, eſt compris en ce vers d'Horace,

Celum non animum mutant qui trans mare currũt.

A quoy s'accorde ce paſſage de Ciceron, *Fit magna mutatio loci, nõ animi.* ayãt eſté dicte choſe ſemblable long temps auparauant par Æſchine, orateur Grec.

I'ay faict mention des *Cannibales*, pource que par ceux qui de noſtre temps ont voyagé en l'Amerique ils ſõt tenus les plus cruels, iuſques à eſtre anthropophages: c'eſt à dire, ſe repaiſtre de chair humaine. Or *Cannibalizer*, c'eſt imiter les Cannibales: aſcauoir en leur cruauté. Quãt au mot *metamorphozer*, ie l'ay veu eſtre fort commũ à la Court: & ailleurs auſſi entre gens ayans quelques lettres. Il eſt toutesfois pris des Grecs, qui diſent *meta*

morphoun: voulans (quant à son premier & vray vsage) signifier Changer de face. mais on le prend aussi plus generalement pour changer. Et ainsi i'en vse ci apres aussi.

Ce mot *Timoniques*, ou ie di,

Actes pires que Timoniques,

est tiré du nom d'vn Athenien, qui estoit appellé *misanthrope*: (comme si on disoit Hayſseur des hommes. c'est à dire, de tout le genre humain) car son nō estoit *Timon*. Pourtant par actes Timoniques, il faut entendre actes dignes d'vn Timon: ou conuenables à vn Timon.

Ceste parole *Scythique* vient du mot *Scythes*, ou de leur region dicte *Scythie*. Et tient on que les *Scythes* sont ceux que nous appelons auiourdhuy Moschovites: & ainsi la Scythie sera la Moschovie. Or estoyēt les Scythes anciēnement tenus pour le plus inhumain & cruel peuple.

Quant à ce vers,

Qu'aussi L'HOMME A L'HOMME EST VN LOVP,

il contient vn prouerbe opposé au susdict, & qui est pareillement pris des payens, L'HOMME A L'HOMME EST DIEV.

EPIGR. XVI de ce lieu commun,

Qui est le CLVI de tout l'œuure,

Au mesme personnage.

AYANS esgard à ce nom d'hommes,
Pensons que dignes nous n'en sommes,
Sans exercer humanité.
Quand cela de nous est osté,
Lors en nous y a du sauuage:
D'hommes n'auons que le visage.
Ia la parole aucunement

De ce sauuage la se sent.
Et du visage aussi ie veux
Excepter pour le moins les yeux.
Car si tost qu'inhumanité
La place prend d'humanité
Alors on peut aussi cognoistre
Le regard tel que deuant n'estre.
Ceci t'ay voulu proposer
Pour ne te metamorphoser.
Voyci que ie te di en somme,
VN HOMME INHVMAIN N'EST PAS HOMME.

EPIGR. XVII de ce lieu commun,

Qui est le CLVII de tout l'œuure.

A vn autre sien ami.

Ceſt epigramme a pour ſon ſubiect ce prouerbe, Visage d'homme fait vertu. *Lequel n'a point eſté entendu par celuy qui l'a enclos (ou pluſtoſt a voulu l'enclorre) en ce vers*,

In specie vultus ostenditur inclyta virtus.

CELA de quoy prier on t'ose,
Pourroit bien sembler peu de chose.

De faict, pour toy c'eſt peu de cas.
Car peine tu n'y auras pas :
Seulement te repreſenter
Faudra, pour nous tous contenter.
A cela (dis-tu) il ne tienne.
Mais crois-tu qu'aucũ bien en vienne?
Le vieil dicton dira pour moy
Ce que reſpondre ie te doy.
Iamais ce mot ouy n'as tu?
VISAGE D'HOMME FAIT
VERTV.

III
LIEV COMMVN DES prouerbes epigrammatizez.

OV,

Des epigrammes prouerbializez.

Ce troiſieme lieu commun eſt
DE LA VIE.

EPIGRAMME I de ce lieu commun : qui eſt le CLVIII de tout l'œuure.

NVL N'A RIEN PLVS CHER QVE LA VIE,
Que conſeruer pluss'eſtudie:
Et choſe n'eſt pluſtoſt rauie.

EPIGR. II de ce lieu commun,

Qui eſt le CLIX de tout l'œuure.

PAR mainte bouche on oit courir

Ce mot, que PLVS HA A SOVFFRIR
QVI PLVS VIT: iamais toutesfois
Nul mourir volontiers tu vois.

EPIGRAMME III
de ce lieu commun.

Qui est le CLX de tout l'œuure.

LA VIE ont tous de mesme sorte,
Quant à ce qui à la personne
Les esprits nommez vitaux donne.
Toutesfois telle chose porte
Santé à l'vn, dont est malade
Vn autre. Et bien plus il est dict,
DE CE L'VN MEVRT DONT L'AVTRE VIT.

EPIGR. IIII de ce lieu commun,

Qui est le CLXI de tout l'œuure.
A vn sien seruiteur.

QVI t'a appris cela de mãger en cachette?
Quelque loy y-a-il qui manger ne permette?
Si d'vn prouerbe vieil la sentence on veut suyvre,
QVI DE MANGER A HONTE, A HONTE AVSSI DE VIVRE.

EPIGRAMME V
de ce lieu commun.

Qui eſt le CLXII de tout l'œuure.

Au meſme, ſur le meſme ſubiect.

ON oit ceci dire ſouuent,
Qu'on ne vit de l'air ne du vent.
Et tant nous l'experimentons,
Qu'aucunement nous n'en doutons,
QVI DON Q DE MANGER HONTE AVRA,
DE VIVRE AVSSI HONTE VX SERA.

Les propres mots du prouerbe ſont, *Qui a honte de manger, a honte de viure.* Toutesfois celuy qui a mis ce prouerbe en vn vers Latin, parle plus generalement, comme de celuy à qui il eſt grief de viure.

Quæ mox me diſſe pudet, vita moleſta grauat.

Car nous ſçauons que cela peut eſtre ou pour la honte qu'on en a, (comme apres auoir commis quelque acte qui peut apporter grade ignominie) ou pour la miſere à laquelle on ſe trouue reduict. Quant à ceſte facon de parler, *On ne vit pas du vẽt*, ou *On ne vit pas de l'air*, on en vſe vers vn qui ſe met auoir tant d'occupations & tant vrgẽtes qu'il n'a loiſir de mãger. Et meſmes on dira quelquefois ainſi, *Si ne pouuez-nous-pas viure du vent?* Mais

on dit aussi quelquesfois en se iouant, pour signifier qu'vne personne fait si peu de despense qu'il semble ne manger rien : *Il vit du vent*. Les Latins aussi, pour le moins les modernes, ont eu ceste façon de parler: comme il appert par ce que dit vn empereur au Code, *quasi vento vixerit*.

EPIGRAMME VI
de ce lieu commun.

Qui est le CLXIII de tout l'œuure.

LA VIE N'EST PAS HERITAGE.

Tel tient fort souuent ce langage,
Qui plaideroit d'affection,
Quand en ceste possession
Troublé se voit: prouueu qu'il euſt
Iuge à qui se fier il puſt.
Mais touchant telle departie
Vn mesme est & iuge & partie.

Le prouerbe se dit en deux sortes, *Vie n'est pas seruitude heritage*: & ainsi, *La vie n'est pas heritage*. Mais il semble qu'il vaut mieux dire simplement que la vie n'est pas heritage: sans adiouster ce *seruitude*. Car nous sçauons qu'elle n'est aucunement heritage. Autrement est dict en vn autre prouerbe, *seruice de seigneur* (seruir à vn seigneur) *n'est pas heritage*: mais encores se pourroit trouuer exemple cõtre ceſtuy ci plus tost que contre ceſtuy la.

EPIGR. VII de ce lieu commun,

Qui est le CLXIIII de tout l'œuure.

CELVY qui bien sage seroit,
Tousiours en sa memoire auroit,
VIE DE L'HOMME EST PEV DE CHOSE.
Car toutesfois rien n'est qu'il n'ose
Se proposer par vains discours.
Ne considerant que ce cours
Est bref: quand bien lettre on auroit
Qui vie entiere promettroit.

EPIGRAMME VIII de ce lieu cominun.

Qui est le CLXV de tout l'œuure.

LES VI epigrammes suyuans recommandent la bonne vie: & les deux derniers en vienent iusque là, que la science sans la bonne vie n'est rien.

ENTRE autres prouerbes on lit,
Que LA BONNE VIE EMBELLIT.

Maint & mainte embelliſſement
Cherche, mais c'eſt bien autrement.

ADVERTISSEMENT.

Ce prouerbe ſe trouue mot pour mot cõme ie l'ay ici couché, *Bonne uie embellit*: & Ioannes AEgidius l'a ainſi faict Latin, en vn vers,

Efficiunt hilarem benefacta nitentia frontem.

Par laquelle traduction on voit qu'il n'a pas entendu *bonne uie* ainſi que les bons compaignons l'entendent, quand ils parlent de mener bonne vie: mais de celle dont eſt ce prouerbe,

Qui bien ſera, bien trouuera. Item,
Qui bien ueut mourir, bien uiue.
Item, *De bonne uie bonne fin.* ou,
Bonne uie attrait bonne fin.

Que ſi quelcun demande que ſert ceſte bonne vie à la beauté, ie reſpondray qu'il ſemble cela ſe deuoir entendre du viſage ioyeux, lequel rend l'homme beau, & principalement à comparaiſon du viſage triſte. Or ce viſage triſte vient ſouuent de la triſteſſe, qu'apporte la conſcience par ſes remords: & ceſte triſteſſe procede de la mauuaiſe vie: le viſage meſmement venant à pallir par ceſte mauuaiſe conſcience: ſuyuant ce qu'a dict Horace,

-hic murus aëneus eſto,
Nil conſcire ſibi, nulla palleſcere culpa.

EPIGR. IX de ce lieu. commun.

Qui est le CLXVI de tout l'œuure.

VIVRE, c'est peu de cas: mais *bien viure c'est tout*.
En bien viuant venir de nos iours iusqu'au bout.
Tu viens à demander comment bien viure il faut.
Tu demandes vn poinct qui le demander ne vaut,
POVR BIEN VIVRE, RAISON NON PASSION, FAVT SVYVRE,
Et en suyure les loix du sainct & sacré liure.

EPIGRAMME X de ce lieu commun.

Qui est le CLXVII de tout l'œuure.

L'AMOVR trop grand de ceste vie,
Souuent à faire mal conuie,
Tel qui auroit quelque remors:
Et de ces mots suyuans recors,
IL VAVT MIEVX MOVRIR QVE MAL VIVRE,
Voudroit du monde estre deliure.

EPIGR. XI de ce lieu commun.

Qui eſt le CLXVIII de tout l'œuure.

IE ſcay bien que tu es ſcauant,
Mais ſcay auſſi qu'es mal-viuant,
MIEVX VAVT PLEIN POING DE BONNE VIE,
QVE NE VAVT VN MVY DE CLERGIE.

Ce ſont les propres mots du prouerbe,
Mieux vaut plein poing de bonne vie
Que ne fait un muy de clergie.
Ainſi on peut voir que ie n'ay rien changé, ſi non en ce que i'ay mis *Que ne vaut*, au lieu de *Que ne fait*; pour eſtre plus aiſé à entendre. Or *clergie* en viel Francois ſignifie ſcience. comme on appeloit vn grand clerc celuy qu'on vouloit dire eſtre bien ſcauant.

EPIGR. XII de ce lieu commun,

Qui eſt le CLXIX de tout l'œuure.

Au meſme.

I'AY dict que ſcauant tu eſtois:
Mais que mal tu te comportois.
I'entens, que tu ne viuois bien:

Donq ton ſcauoir ne priſoi rien.
Or qu'il ne doit eſtre priſé,
Cela ie t'ay autorizé
Par vn des prouerbes antiques,
Et qui eſt bien des authentiques.
Puis ce meſme liure nous dit,

CELVY SCAIT ASSEZ QVI BIEN VIT.

Ceci eſt fort remarquable, que nos anceſtres n'eſtimoyẽt point le ſcauoir ioinct auec vne mauuaiſe vie (comme les payens vouloyent que leur grand orateur, & auquel eſtoit l'idee de perfectiõ quant au ſcauoir, fuſt auſſi *uir bonus*) or ay-ie deſia allegué deux prouerbes ſur cela: voyci encor vn troiſieme,

Quelque choſe que l'homme ſcache,
s'il uit mal, iamais n'eſt aggreable.

Lequel conuient bien & s'accorde auec les deux precedens: toutesfois ie ne doute pas qu'il n'y ait faute en la fin: & qu'au lieu de ces mots, *iamais il n'eſt aggreable*: il n'y en euſt d'autres, dont le dernier rymoit ſur *ſcache*. Peut eſtre qu'il y auoit,

s'il uit mal, touſiours il nous faſche.

Vray eſt que ie ferois quelque difficulté de rymer *faſche* ſur *ſcache*: pource que ceſtuy-ci a la premiere breſue, ceſtuy-la l'ayant longue: mais pluſieurs ne regardent de ſi pres que moy à telle choſe: & en ce temps-la on y regardoit bien moins.

LES VI

LES VI epigrammes prochainemẽt ſuyuans, ont pour leur ſubiect ce prouerbe, Qui bien veut mourir, bien viue. *& ceſtuy-ci*, De bonne vie bonne fin. *Ou*, Bonne vie attrait bonne fin. *& autres ſemblables.*

EPIGR. XIII de ce lieu commun,

Qui eſt le CLXX de tout l'œuure,

A vn ſien ami.

VIE ET MORT ce ſont bien choſes contrariantes,
En ceci toutesfois fort bien reciproquantes:
C'eſt que TOVTES LES FOIS QV'A BIEN VIVRE ON APPREND,
QVANDETQVAND LA LECON DE BIEN MOVRIR ON PREND.

EPIGR. XIIII de ce lieu commun,

Qui eſt le CLXXII de tout l'œuure.

QVEST-ce que de ceci te ſemble?
Qu'on fait deux beſongnes enſemble
Quand on vit bien? qu'on ſe prepare,
En bien viuant, à bien mourir?
Combien donc plus doit ſe marrir

Qui de ce droict chemin s'esgare?
Car c'est vn present bien s'oster,
Et vn mal aussi s'apprester.

EPIGR. XVI de ce lieu commun,

Qui est le CLXXIII de tout l'œuure.

ET quoy? sans quelque autorité
Croire encor ne me veux-tu pas?
Non vne, mais maintes, auras,
Prises de l'ancienneté.
Voyci, pour le commancement,
Qui, en parlant fort brefuement,
A bien viure assez te conuie,
TELLE FIN QVELLE FVT LA VIE.

EPIGR. XVII de ce lieu commun,

Qui est le CLXXIIII de tout l'œuure.

DE là mesme ay ceci extraict,
Souuent LA BONNE VIE ATTRAIT.
L'A BONNE FIN. Que peut on dire
Qui plus à bonne vie attire?

EPIGR. XVIII de ce lieu commun,

Qui eſt le CLXXV de tout l'œuure.

OR-SVS, ceſte autorité ſuyue,
QVI BIEN VEVT MOVRIR, BIEN SAIT VIVE.
Iamais conſeil il n'y-a-eu
Qui fuſt plus digne d'eſtre creu.

EPIGR. XIX de ce lieu commun.

Qui eſt le CLXXVI de tout l'œuure.

VN autre mot a eſté dict
Ia long temps-a, qui eſt notable,
Et au precedent eſt ſemblable.
BIEN MEVRT CESTVY-LA QVI BIEN VIT.
Comme auſſi reciproquement
Il fut dict anciennement,
QVI VIVANT METDIEV EN OVBLI,
MOVRANT NE SE SOVVIENT DE LVY.

Encore que i'eſcriue *luy*, comme auiourdhuy nous eſcriuons & prononçons, il eſt vrayſemblable qu'il ait eſte eſcrit ici au commancement *l*, ſelon leſcriture & prononciation d'alors.

EPIGR. XX de ce lieu commun,

Qui eſt le CLXXVII de tout l'œuure.
Auquel eſt cenſuré le dire d'vn certain perſonnage touchant le bien viure.

VIVRE *touſiours* il n'eſt en nous,
(Dis tu) *mais bien viure eſt en tous.*
Ton dire n'eſt point ſoutenable,
Ains eſt vrayement condemnable.
Car ſi ſans Dieu cela pouuons,
Beſoin de ſon aide n'auons.

Ce qui eſt ici dict, que LE *bien viure eſt en tous,* ſans faire mention de la grace & aide de Dieu, tient du payenniſme: & reſemble nõmément à ce propos du poete Horace, en la fin d'vne de ſes epiſtres, parlant de ſon Iupiter,

Det vitam, det opes: æquum mi animum ipſe parabo.

EPIGRAMME XX de ce lieu commun.

Qui eſt le CLXXVIII de tout l'œuure.
A vn certain bon compagnon, qui ſe diſoit bien viure, en equiuoquant ſur ceſte façon de parler, Bien viure.

TOY, qui dis par godiſſerie,
Que tu menes treſbonne vie,
Pource que grand chere tu fais,

Et que ton ventre bien tu pais:
Au prouerbe ie te renuoye,
Afin qu'autorizé ie soye.
Car voyci sa sentence entiere:
VIE N'EST QVE DE BONNE CHERE,
MAIS LA FIN D'ELLE NE VAVT RIEN
Or sus, desormais donq t'abstien
D'vne si sotte vanterie,
Que tu fais par godisserie.

Les propres mots du prouerbe, *Il n'est vie que de faire bonne chere: mais la fin n'en vaut rien.* ou, *mais la fin n'en vaut guere.* Or l'equiuoque dont il s'agist ici, est celuy mesme duquel i'ay faict mẽtion ci-dessus, en la page 157. ou toutesfois i'ay vsé de ceste autre façon de parler, *Mener bonne vie.* Sur quoy ie ne veux oublier d'aduertir mes lecteurs d'vne chose que plusieurs qui sont assez bien versez en la langue Latine, n'ont pas obseruee: c'est que ce mot *viuere*, quelquesfois, par les poetes nommément, se dit en ceste signification.

EPIGR. XXII de ce lieu commun.

Qui est le CLXXIX de tout l'oeuure.

Au mesme, touchant le mesme prouerbe.

DE plusieurs ceci orras,
Quand l'aureille leur presteras,

VIE N'EST QVE DE BONNE CHERE.
A quoy voyci que l'on adiouſte,
MAIS LA FIN D'ELLE NE VAVT
GVERE.
Regarde donque combien couſte
Ceſte bonne chere qu'on dit,
Selon laquelle bien on vit.

EPIGRAMME XXIII
de ce lieu commun.

Qui eſt le CLXXX de tout l'œuure.

Au meſme, touchant vn autre prouerbe, par lequel il eſt dict *Vie n'eſt qu'eſtre à ſon aiſe*: ſemblable au precedent, *Vie n'eſt que de bonne chere.*

Ne te laiſſe à ceux-la gangner,
Qui te voudront enfarmer
De ceſte opinion mauuaiſe,
Que VIE N'EST QV'ESTRE A SON AISE.
Et quand ce poinct gangne auras,
Que bien à ton aiſe ſeras,
Ty tenir point tu ne pourras.
Ou veritable ne ſeroit
Ce qu'au prouerbe dire on oit,
(Qu'eſtre toutesfois vray on croit)
Choſe n'eſt ſi faſcheuſe & dure,
Que mieux que l'aiſe on n'endure.

EPIGRAMME XXIIII

de ce lieu commun.

Qui eſt le CLXXXI de tout l'œuure.

Au meſme, ſur l'equiuoque dont il eſt faict mention cideuant.

TV dis, Quant à moy ie vi bien.
Ceſt equiuoque n'eſt pas tien.
Ie ſcay de ton dire le ſens,
Et comment ton Bien viure entens.
C'eſt que bonne chere tu fais.
Choſe en laquelle trop te plais.
Mais qui de bien viure deſire,
(Voire meſme ſelon ton dire)
Ie di qu'il doit viure autrement:
Ou que diſant bien viure, il ment.

Ceſt epigramme eſt mieux entendu par la lecture de celui qui ſuit prochainement.

EPIGR. XXV de ce lieu commun.

Qui eſt le CLXXXII de tout l'œuure.

Au meſme, ſur le meſme equiuoque.

M'ENTENDRE bien (dis tu) ne peus:
Pourtant mon dire expliquer veux.
Bien viure te dis: ie le nie:
Car en ſanté tu ne vis mie.
Ta bonne chere en maladie
Souuent te met. car ſobrement

Ne vis, ains excessiuement:
Ce qui donne au corps maint tourment.
Bien viure n'est point reputé
Qui tant rarement a santé.

EPIGR. XXVI de ce lieu commun,

Qui est le CLXXXIII de tout l'œuure,

Au mesme, sur le mesme propos.

QVANT au bien viure de ton corps,
Sois de ce que i'ay dict recors:
Car de ton corps es ennemi,
Ainsi viuant: & luy fais tort
QVI N'A SANTE, IL N'EST PAS MORT,
CEPENDANT NE VIT QV'A DEMI.

Ceci s'accorde fort bien auec ce qui est dict de la santé, *Qui n'a santé, il n'a rien: qui a santé, il a tout.* S'accorde aussi auec ce vers Latin qui est comme prouerbial, *Non est uiuere, sed ualere, uita.*

IIII
LIEV COMMVN DES prouerbes epigrammatizez.

OV,

Des epigrammes prouerbializez.

Ce quatrieme lieu commun eſt
DE LA IEVNESSE.

EPIGRAMME I de ce lieu commun,

Qui eſt le CLXXXVIII de tout l'œuure.

LORS que tes ieunes gens tu vois,
Ceci conſiderer tu dois,
LA IEVNESSE EST A AGE PLOYABLE.
Elle paſſee, il aduiendra
Que ce qui euſt ployé rompra:
Et ſera le mal incurable.

EPIGRAMME II de ce lieu commun.

Qui eſt le CLXXXIX de tout l'œuure.

SI BIEN regir ieuneſſe veux,
Aye touſiours deuant les yeux,
IEVNESSE ET SAGESSE SONT DEVX.
Ainſi plus de ſoin d'elle auras,
Et plus ſur elle veilleras:
Mieux auſſi luy pardonneras.

EPIGRAMME III de ce lieu commun.

Qui eſt le CLXXXX de tout l'œuure.

Au meſme perſonnage.

TV NE te dois tant tourmenter:
La ieuneſſe il faut ſupporter
En cela qui eſt ſupportable,
Et que l'aage rend excuſable.
On dit bien vray, OV EST IEVNESSE,
RAREMENT ON Y VOIT SAGESSE.

EPIGR. IIII de ce lieu commun,

Qui eſt le CLXXXXXI de tout l'œuure.

IEVNESSE n'a experience:
Pourtant ſage n'eſt pas qui penſe
Sageſſe en ieuneſſe trouuer,
Qu'il face aux autres approuuer.
Et ceci n'eſt pas de ceſte heure.
Depuis long temps ce mot demeure,
Qu'on cognoiſt auoir eſté faict
Par vne forme de ſouhait,
O SI LA IEVNESSE SCAVOIT,
O SI LA VIEILLESSE POVVOIT.

On dit auſſi plus brefuement, *Si ieuneſſe ſçauoit, Si vieilleſſe pouuoit.* Et en ceſte ſorte, *Si la ieuneſſe bien ſçauoit, Et auſſi vieilleſſe pouuoit.* Et ainſi on laiſſe le reſte à entendre, le propos demeurant imperfaict. Mais ainſi que ie l'ay mis,

O ſi la ieuneſſe ſçauoit,
O ſi la vieilleſſe pouuoit,

c'eſt comme par forme de ſouhait, ainſi que i'ay dict.

On trouue ce propos ayant auſſi ſon accõpliſſement: c'eſt à dire, n'eſtant ainſi laiſſé ſuſpens. Car au lieu des deux vers ſuſdicts, i'ay leu auſſi ces quatre,

Si la ieuneſſe bien ſcauoit,
Et auſſi vieilleſſe pouuoit,
Ou lieu de peche qui abonde,
Verrions uertu regner au monde.

I'eſcri *Ou lieu*, ſelon le viel langage, (& comme auſſi ie l'ay trouué eſcrit) combienque l'ordinaire ſoit *Au lieu*. Or quant à ces deux derniers vers, qui ſont adiouſtez aux premiers, il eſt à douter s'ils furent adiouſtez par celuy meſme qui fut auteur des deux premiers: ou s'il en adiouſta deux autres. Et la premiere doute eſt, s'il compoſa plus des deux: laiſſant ſon propos à acheuer à l'auditeur, ou au lecteur: qui autrement eſtoit comme vne table d'attente. Laquelle comme nous ſcauõs eſtre ſubiette à receuoir ce que bon ſemblera au premier venu, ainſi eſt il certain que chacun peut acheuer ce propos à ſa fantaſie. Quant à moy, i'en adiouſterois voulontiers quatre, au lieu de deux: tellement que le propos entier ſeroit tel,

Si la ieuneſſe bien ſcauoit,
Et auſſi vieilleſſe pouuoit:
Maintes belles choſes orrions,
Maintes belles choſes verrions,
Deſquelles aucune lon n'oit.
Deſquelles aucune on ne voit.

Or d'autant que ceci eſt du tout ſelon nature, que la ieuneſſe ait le pouuoir (c'eſt à dire le courage & la force pour executer) & la vieilleſſe le ſcauoir: c'eſt à dire la prudence, acquiſe par experience: quelques autres langages ont des prouerbes correſpondans à ceſtuy-ci: & notammẽt le Grec: diſant, *Neoi men erga, noulai* (ou *noulas*) *de gerœte-*

rois. C'eſt a dire, *Aux ieunes les exploits, aux vieux les conſeils.* Ils ont encor vne autre ſemblable à ceſtuy-ci. Mais il me ſouuiẽt auſſi d'vn tiers, auquel il eſt faict mentiõ de ceux qui ſont entre les deux aages. & quant aux vieillars, il ne fait mentiõ que de leurs ſouhaits. Car il dit auſſi,

Ergα neων, uoulæ de meſων, euchæ de geronτων.

C'eſt à dire, *Les exploits des ieunes, les conſeils de ceux qui ſont de moyen aage, les ſouhaits des vieillards.* Mais il eſt certain que ce prouerbe n'eſt pas authẽtique comme lautre.

EPIGR. IIII de ce lieu commun.

Qui eſt le CLXXXXII de tout l'œuure.

DIEV DONNE FORCE A LA IEVNESSE,
MAIS LA PRVDENCE A LA VIEILLESSE.

Ieune & vieil doiuent s'accorder,
Afin de touſiours s'entraider.

Ils vſoyent touteſfois du mot *ſageſſe* (en ceſt endroit nommément) pluſtoſt que du mot *prudenæ*. Quelqueſfois auſſi ils diſoyent ſcience: cõme en ce dicton, *Ieuneſſe & ſcienæ ne querez enſemble.*

EPIGR. V de ce lieu commun,

Qui eſt le CLXXXXIII de tout l'œuure.

A vn ieune homme, prenant touſiours conſeil de ceux de ſon aage.

IEVNE ieunes gens chercher veux.
Et cela n'eſt point merueilleux.
Car au prouerbe eſt teſmoigné
Que *Chacun cherche ſon ſemblable*.
Mais touſiours ceci n'eſt louable,
Et ſouuent mal a beſongné
Qui ieune aux ieunes eſt venu,
Et à leur conſeil s'eſt tenu.
N'ois tu pas dire que SAGESSE
NE LOGE POINT AVEC IEVNESSE?

EPIGR. VI de ce lieu commun.

Qui eſt le CLXXXXIIII de tout l'œuure.

A ce meſme ieune homme, touchant le meſme faict.

TV t'eſtois fort mal adreſſé,
En t'adreſſant à tes ſemblables.
Comment euſt eſté redreſſé
Ton conſeil par gens non capables?
Car on peut ainſi appeler

Ceux-la auſquels ſoulois aller,
Deliberant d'eux conſeil prendre.
Non pas ſans danger de meſprendre.
A maint, grand mal eſt aduenu
Pour au conſeil s'eſtre tenu
Des ieunes gens. Et me contemple
ROBOAM pour notable exemple.

LE nom de Roboam eſt cõme venu en prouerbe, ſuiuãt ce qui eſt eſcrit de luy en la Bible. Et notammẽt ce vers Latin touchãt luy eſt fort cõmũ,

Conſilium iuuenum Roboamum fecit egenum.

I'ay leu auſſi en quelque vieille rime,

Du bon cõſeil il faut uſer
Qui ne voudra ſouuent meſprendre:
Roboam n'eſt pas excuſé
De ſon cõſeil, mais à reprendre.

Ou ieſtime qu'il faut ainſi corriger le troiſieme vers, *Roboam n'eſt à excuſer.*

EPIGR. VII de ce lieu commun.

Qui eſt le CXCV de tout l'œuure.

A vn ieune homme entaché du vice de pareſſe.

DIMOY: quand veux-tu trauailler
Si ia tu deuiens pareſſeux?
Laiſſer faut la pareſſe aux vieux:
Contre elle te faut batailler.
Encore à tous n'eſt pardonnable:
Combien plus ſera condemnable
En toy, qui es en ta ieuneſſe?

Oy qu'on dit de telle pareſſe.
IL DESPLAIST A DIEV ET AV MONDE
VEOIR VN IEVNE HOMME PARESSEVX:
VIEIL LVXVRIEVX tant immonde.
C'eſt grand mal d'VN POVRE ORGVEILLEVX.

EPIGRAMME VI de ce lieu commun.

Qui eſt le CLXXXXV de tout l'œuure.

Au meſme ieune homme.

SI TV ne te veux corriger
De ta pareſſe, & te changer,
A cauſe de noſtre amitié:
Et ſi tant pour nous ne veux faire,
Auſquels tu la vois tant deſplaire:
Au moins le fay, ayant pitié
De ton vieil aage: & ceſt eſmoy
Te face vn peu penſer à toy.
Deux dictons au moins te diray,
Et par eux ie t'aduertiray.
L'vn eſt, ACQVIER EN TA IEVNESSE
POVR AVOIR REPOS EN VEILLESSE.
De l'autre douter ne peus-tu

(Si le ſens commun n'as perdu)
MIEVX VAVT LABOVRER EN IEVNESSE,
QV'AVOIR DEFAVT EN SA VIEILLESSE.

EPIGR. VII de ce lieu commun,

Qui eſt le CLXXXXVI de tout l'œuure.

Au meſme ieune homme.

COMbien qu'aſſez preſché tu ſois,
(Au moins ſi le preſcheur tu ois)
La menace adiouſter ie veux
Contre les ieunes pareſſeux:
QVI N'A POINT DE SOIN EN IEVNESSE,
POVRE SERA EN SA VIEILLESSE.
Que veux-tu pour toy amener?
Veux-tu vn *diſtin guo* donner
Entre ceux qui pareſſeux ſont,
Et ceux-la qui point de ſoin n'ont?
Pour le moins ne me contredi,
Si couſins germains ie les di.

EPIGRAMME VIII
de ce lieu commun.

Qui eſt le CXCVII de tout l'œuure.

A vn ieune homme orgueilleux.

SI l'orgueil on haït es vieux,
Trop plus eſt ce vice odieux
Es ieunes gens, & plus noté.
De toy donq ie le voye oſté.
Et a-fin de mieux t'inciter,
Vn prouerbe veux reciter,
Qui parlant generalement,
Fait de l'orgueil ce iugement,
TOVT HOMME QVI EST ORGVEIL-
LEVX
TIENT VN CHEMIN MOVLT PERILLEVX.

EPIGR. IX de ce lieu commun,

Qui eſt le CXCVIII de tout l'œuure.

A vn autre ieune homme, povre, & toutesfois orgueilleux & arrogant.

VN povre eſtre orgueilleux, choſe eſt dure:
Ieune orgueilleux eſt choſe à ſupporter bien
D'autant que modeſtie à tout aage cõuient,

Mais principalement à ieuneſſe appartient)
Et qu'eſtre auſſi contraire à nature l'on croit:
Encore qu'auiourdhuy maints ieunes tels
on voit.
L'orgueilleux donq, & povre & ieune enſemblement,
A nature ie di s'oppoſer doublement.

NOVS liſõs parmi des vieilles rymes, des vers, contenans reproches contre gens de tous eſtats, ou à peu pres: entre leſquelles reproches eſt ceſte-ci,

Enfant arrogant en ieuneſſe.

Les deux premiers vers ſont,

Prince qui n'aime ſa nobleſſe,
Cheualier qui n'a point proueſſe.

Et quant au poure, qui eſt arrogant ou orgueilleux, ci-deſſus, a ſcauoir en la page 178, a eſté allegué le paſſage d'ou il eſt pris.

EPIGRAMME X de ce lieu commun.

Qui eſt le CLXXXXIX de tout l'œuure.

A quelques ieunes gens meſpriſans la vieilleſſe.

VOVS de vos ieunes ans priſeurs,
Et de vieilleſſe meſpriſeurs:
Qui les vieux tant deſeſtimez,

Que vieux reſveurs vous les nommez:
Et qui en ceſte irriſion
N'vſez point de diſtinction:
Eſcoutez comment au contraire,
Moins de vous conte il vous faut faire.
Si croire au prouerbe pouuez:
Comme croire vous luy deuez:
La charrue DE IEVNES VEAVX,
La chaſſe DES IEVNES CHEVAVX,
Gouuernement DE IOVVENCEAVX,
Et DE IEVNE FAVCON volee,
NE FIRENT ONQ BONNE IOVRNEE.

EPIGRAMME XI de ce lieu commun.

Qui eſt le c c de tout l'œuure.

Aux meſmes, ſur le meſme ſubiect.

PLVS familier exemple auez,
Et qu'ignorer vous ne pouuez,
En ce prouerbe que ſcauez:
Car on le dit communement.
(Et ſe prouue oculairement
Qu'il parle veritablement)
DES IEVNES ADVOCATS HERITAGE PERDV,
DES IEVNES MEDECINS CEMETIERE BOSSV.

EPIGR. XII de ce lieu commun.

Qui eſt le CCI de tout l'œuure.

Aux ieunes gens hayſſans correction.

NOVS experimentons que touſiours la ieuneſſe
Corrigee doit eſtre, & librement repriſe:
Car maintes fautes fait, luy defaillant ſageſſe,
Auſſi en quelques lieux eſtant fort mal appriſe.
Mais de correction plus beſoin vous auez,
Et plus aux correcteurs mauuais gré vous ſcauez.
Tel eſt, qui corrigé tellement s'enfelonne,
Qu'il ſemble qu'vn grand coup de poignard on luy donne:
Diſant que par deſpit encor pis il fera,
Ou bien que par deſpit encor pis parlera.
Eſcoutez eſcoutez l'ancienne ſentence:
A laquelle gardez de faire reſiſtence:
QVAND L'HOMME HAIT CORRECTION,
CEST POVR LVY MALEDICTION.
Ceci ſe dit en deux ſortes,
Quant l'homme hait correction,
C'eſt pour luy maled. ction.

Qu en ceſte ſorte,
Quand l'homme hait correction,
C'eſt de Dieu malediction.

LES epigrammes ſuyuans, qui reſtent de ce Lieu commun, ſont touchant le chaſtiment dont la ieuneſſe a beſoin.

EPIGR. XIII de ce lieu commun,

Qui eſt le CCII de tout l'œuure.

SAGESSE es ieunes requerir,
C'eſt vouloir le fruict ſe meurir,
Auant que la ſaiſon le porte.
Il faut cependant qu'on ſupporte
Cela qui ſupporter ſe doit.
Et qu'auſſi eſpargné ne ſoit
Le chaſtiment, mais moderé.
Car cela eſt bien aueré,
Que le trop rude chaſtiment,
Aux ieunes gens nuit fort ſouuent.
Et ne faut pas que quelcun die
Que QVI BIEN AIME, BIEN CHASTIE
A mon dire ſoit diſcordant.
Au contraire il eſt accordant.
Car le bon chaſtiment ſe fait.

Selon la qualité du faict.

EPIGRAMME XIIII
de ce lieu commun.

Qui est le CCIII de tout l'œuure.

A vn sien ami, ayant charge de quelques enfans.

DE IOVR en iour tu veux attendre
A vser de bon chastiment
Vers ta ieunesse encore tendre,
En quoy tu ne fais sagement.
TARD MEDECINE EST APPRESTEE
A MALADIE ENRACINEE.

Ces deux vers derniers se trouuẽt entre les prouerbes François: qui conuiennent totalement auec ces mots du poete Ouide,

–serò medicina paratur
Quum mala per longas inualuere moras.

Et au parauant, c'est à scauoir, deuant ces mots, *serò med.* &c. il auoit dict, *Principiis obsta.* c'est à dire, Oppose toy (ou resiste) aux commancemẽs. ou, Donne empeschement.

Au-demeurant, i'eusse volontiers changé le premier vers, à cause de la mauuaise ryme: mais ie n'ay osé y toucher sãs aduertir. Ie di donq qu'on euiteroit ceste faute par ce changement,

Tard est medecine donnee,

EPIGR. XV de ce lieu commun.
Qui eſt le CCIIII de tout l'œuure.

Au meſme perſonnage.

TV dis ne te vouloir pener
A tes ieunes gens refrener.
Si maintenant y veux entendre,
Bien peu de pene y faudra prendre.
Mais ſi apres, tard y viendras,
Et en vain grand' pene y prendras.
N'as tu pas ſouuent ouy dire?
A TOVT MAL LA IEVNESSE TIRE,
SI ELLE N'EST A FREIN SVBIETTE.
Donq de bonne heure ordre on y mette.

EPIGR. XVI de ce lieu commun,
Qui eſt le CCV de tout l'œuure.

Au meſme perſonnage.

SI regir bien ieuneſſe veux,
Aye touſiours deuant les yeux
IEVNESSE EST VN AAGE DOMTABLE,
Ieuneſſe eſt aage maniable.
Mais voir faut comme on la manie,
Et que du tout on s'eſtudie
A la manier dextrement.
Des ieunes gens le domtement,
N'eſtant bien faict, danger t'emporte,
Lequel eſt bien d'vne autre ſorte,
Et cauſe de trop plus grand mal,
Qu'en ne domtant bien vn cheual,

EPIGR. XVII de ce lieu commun, Qui est le CCVI de tout l'œuure.

A vn sien ami.

PLVS tes enfans sont ieunes gens,
Plus leurs maistres soyent diligens.
Le bien plus aisement s'apprend
Que le mal ne se desapprend.
Et ceci n'est sans verité,
Ains est trop experimenté.
CE QVE POVLAIN PREND EN DOMTVRE,
IL LE MAINTIENT AVTANT QV'IL DVRE.

Ceci conuient bien auec l'epigramme precedent, où il est dict,

IEVNESSE EST VN AAGE DOMTABLE.

ou aussi est mis en consideration, le danger estre beaucoup plus grand au mauuais domtemẽt (ou en la mauuaise domture) des ieunes gens, qu'en celuy d'vn cheual. Ce qui ne se doit entẽdre seulement pour l'esgard du lieu que nous tenons par dessus toutes autres creatures, mais aussi pource que tant pour tant, les mauuaises coustumes que retient nostre ieunesse de la mauuaise domture, sont plus difficiles à corriger que es cheuaux. Quãt au prouerbe, ie pense que le vray & le plus ancien soit, *Ce que poulain prend en domture, Il le maintient autant qu'il dure.* Vray est qu'on trouue aussi escrit *par domture.* &, *Il le maintient tant comme il dure.* Toutesfois il se dit aussi,

Ce que poulain prend en ieunesse,
Il le continue en vieillesse.

LE V
LIEV COMMVN DES prouerbes epigrammatizez.

OV,

Des epigrammes prouerbializez.

Ce cinquieſme lieu commun eſt
DE LA VIEILLESSE.

EPIGRAMME I de ce lieu commun,

Qui eſt le CCVI de tout l'œuure.

LES Grecs diſoyent communement,
Souhait n'eſt fait plus ardemment
Alors que l'on eſt en ieuneſſe,
Que de paruenir à vieilleſſe.
Mais quand la ieuneſſe eſt perdue,
Et que la vieilleſſe eſt venue,
Lors, ce qu'on auoit ſouhaité,
Eſt treſgrande incommodité.
Cela eſt fardeau ſi faſcheux,

Que tout autre on porteroit mieux.
La mort vient-elle à menacer
De faire ces vieux ans passer
Tout en vn coup? lors à la mort
Chacun crie qu'elle a grand tort.

ADVERTISSEMENT.

VN Grec, poete comique, fut le premier qui mit ce propos en auant touchant le naturel humain, de desirer qu'on paruienne à vieillesse, (voire qu'on la passe tout au long) & puis quand ils y sont venus, de faire mille plaintes d'elle. Ciceron en son liure De la vieillesse, n'a pas oublié cela, sans toutesfois faire mention des Grecs: combiẽque les mots suyuãs dont vse le dict, soyent comme l'interpretation des Grecs. *Quam* (dit il, parlant de la vieillesse) *ss adipiscantur omnes optant, eãdem accusant adeptã: tanta est stultitiæ inconstantiæ atque peruersitas.* C'est a dire, A laquelle tous souhaitent de paruenir: mais y estans paruenus, ils en mesdisent. tant sont les fols d'vne inconstante & peruerse nature. Et incontinent apres il parle de ceste plainte des vieillards, qu'ils sõt surpris de la vieillesse: elle venant à eux sans qu'ils y pensent, & plustost qu'ils ne l'attendoyent. Or auoit il racomté vn peu au parauant vne plainte generale de plusieurs vieillards: en laquelle ils parlent fort hyperboliquement, disans que la vieillesse leur est tãt pesante, quils se disent soustenir vn fardeau plus pesant que ne seroit la montaigne nommee AEtna.

Mais quant à ceste plainte touchãt la vieillesse,

qu'elle eſt vn peſant voire treſ-peſant fardeau, elle a eſté faicte non ſeulement par pluſieurs poetes Grecs, & notamment poetes comiques (dont vn a dict, *Chalepon to gueras eſtin anthrωpois uaros*) mais auſſi par les Latins. Et entre les comiques, Plaute, fort ancié, introduit vne vieille qui s'excuſant de ce qu'elle cheminoit bellement: dit que le fardeau qu'elle porte en eſt cauſe. On luy demande quel fardeau: elle reſpõd, Septante quatre ans. Ce qui ſe pourroit dire en François de meilleure grace: pour ceque la couſtume eſt (principalemẽt du vulgaire) de dire, Il a ſoixante ans ſur la teſte. ou en parlant d'vn autre nombre. Et le plus ſouuẽt, alors qu'on parle de l'aage qui pour le moins entre ia en vieilleſſe.

Les comiques Grecs (cõme i'ay dict) ont eſté ceux qui ont donné plus d'attaches à la vieilleſſe: & qui ont parlé plus auant des incommoditez qu'elle apportoit. Car l'vn a dict, *Crain la vieilleſſe: pourœ qu'elle ne viẽt pas ſeule.* L'autre, ſur ce meſme ſubiect, & comme s'il expoſoit cela, a dict, *Tous les maux viennent à la vieilleſſe, s'aſſemblans là, comme en une boutique.* Vn troiſieme, diſant la meſme choſe, mais vſant d'vne autre comparaiſon, a dict, *La vieilleſſe eſt comme l'autel de tous les maux. car on les voit tous auoir leur refuge uers elle.* Laquelle comparaiſon ou ſimilitude eſt priſe de la couſtume de ceux qui eſtoyent pourſuiuis, d'auoir leur refuge à quelque autel. Voyez, en ce qui ſuit, des epigrammes dont la matiere eſt priſe tãt des ſentences ſuſdictes (qui ſont comme prouerbiales) que d'autres.

EPIGR. II de ce lieu commun.

Qui eſt le CCVIII de tout l'œuure.

CEVX la vieilleſſe ont faict tort
Qui l'ont denigree ſi fort,
Et dont ceſte plainte eſt venue,
TOVT EN VIEILLESSE DIMINVE.
S'ils euſſent eu bon iugement,
Il faloit parler autrement.
Car dire on peut, ſans que l'on mente,
LA SAGESSE EN VIEILLESSE AVGMENTE.
De ſageſſe augmentation,
Fait que la diminution
D'aucunes choſes on ſupporte,
Meſme ceſte ſageſſe apporte
Le moyen de la ſupporter
Au lieu de s'en deſconforter.

EPIGR. III de ce lieu commun.

Qui eſt le CCIX de tout l'œuure.

Touchant une obiection qu'il ſemble qu'on pourroit faire au precedent.

QVELQVE bon compagnon dira,
Que voulontiers il auouera,

ES VIEVX ANS LA SAGESSE AVGMENTE:
Mais de ce poinct qu'on luy consente,
QV'AVARICE PAREILLEMENT
ES VIEVX ANS PREND ACCROISSEMENT.
Taire bien tost ie le feray,
Ou fort abusé ie seray.
Car *on ne voit ieunes ni vieux*
Sages & auaricieux.

EPIGR. IIII de ce lieu commun,

Qui est le ccx de tout l'œuure.

DE vieillesse on fait grandes plaintes,
On fait des doleances maintes.
Mesmes ces Grecs, grands brocardeurs,
D'icelle grands accusateurs,
Racontans d'elle maint encombre,
Venoyent iusqu'à la mettre au nombre
Des maux que nommons maladies.
O quoy que toy ieune homme dies,
Sois Grec, sois d'autre nation,
Ce n'est pas ton intention
De quitter ta part de vieillesse:
Encore que son honneur blesse
Souuent ta langue en raillerie,
Et vsant de godisserie.

LES epigrammes ſuyuans prochainement, ſont ceux dont i'ay faict mention en l'aduertiſſement qui eſt apres le premier epigramme de ce Lieu commun. Et tout le premier ſert comme de preface deuant les autres.

EPIGR. V de ce lieu commun,

Qui eſt le ccxi de tout l'œuure.

RIEN ne veux laiſſer en derriere
De cela qui donne matiere
Aux vieillards de ſe lamenter
De leur vieilleſſe: ains apporter
Depuis la Grece iuſqu'en France
Des eſcrits touchant la ſouffrance
Dont lors les vieillards ſe plaignoyent.
Pour deux maux qui accompagnoyent
La vieilleſſe qui eſtoit lors,
Vſant de ſobreſſe le corps,
Dire quatre bien nous pouuons:
Et maints exemples en auons.

EPIGR. VI de ce lieu commun.

Qui eſt le ccxii de tout l'œuure.

IL n'y-a mal qui ne s'adreſſe

A ceſt

A ceſt aage qu'on dit vieilleſſe.
C'eſt le rendé-vous de tous maux.
Noſtre iugement donq eſt faux,
Quand vieilleſſe tant deſirons,
Laquelle puis tant abhorrons.

EPIGR. VII de ce lieu commun.

Qui eſt le CCXIII de tout l'œuure.

LA VIEILLESSE EST VNE BOVTIQVE,
EN LAQVELLE HANTE ET PRATTIQVE
TOVT MAL QVI AV CORPS PEVT VENIR:
Et plus qu'il n'en peut ſouſtenir.

EPIGRAMME VIII de ce lieu commun.

Qui eſt le CCXIIII de tout l'œuure.

LES maladies ont vieilleſſe
Pour vn autel, & là s'adreſſe
Chacune, ainſi qu'à vn refuge.
Eſbahir donq ne nous deuons
De ce que vieilleſſe ſcauons
Eſtre de maux vn tel deluge.

EPIGR. XI de ce lieu commun.
Qui eſt le CCXV de tout l'œuure.

CE propos en Grece l'on tient,
Qu'à nous la meſme choſe aduient
Qu'au vin nous voyons aduenir.
Vinaigre on le voit deuenir,
Quand peu au vaiſſeau eſt reſtant.
Ainſi, peu reſidu eſtant
De ceſte vie, vn changement
Vient tel que de l'aigriſſement.

LES epigrammes ſuyuans ſont oppoſez aux meſdiſances ſuſdictes contre la vieilleſſe.

EPIGR. X de ce lieu commun,
Qui eſt le CCXVI de tout l'œuure.

OR-SVS or-ſus reſponſe à ces Gregeois faiſons,
Et parlans franchement, de ce langage vſons:
Que cela c'eſt par-trop la vieilleſſe abbayer,
Et que noſtre prouerbe a de quoy les payer.
ENCOR QV'EN LA VIEILLESSE
Y AIT QVELQVE PITIE,
DES VOVLANS Y VENIR N'Y VIENT
PAS LA MOITIE.

EPIGR. XI de ce lieu commun.
Qui eſt le CCXVII de tout l'œuure.

ON ſcait que LA VIEILLESSE EST
L'HYVER DE LA VIE.

Il faut que par l'hyuer l'annee soit finie.

EPIGR. XII de ce lieu commun.
Qui est le CCXVIII de tout l'œuure.

DE tous les aages n'est que vieillesse honorable:
Ce qu'elle a de fascheux, l'honneur rend tolerable.

EPIGR. XIII de ce lieu commun,
Qui est le CCXIX de tout l'œuure.

SI de ieune aduocat heritage perdu,
De ieune medecin cemetiere bossu,
VIEVX ADVOCATS louez par consequent seront: [auront.
VIEVX MEDECINS aussi de la louange

EPIGR. XIIII de ce lieu commun,
Qui est le CCXX de tout l'œuure.

A vn sien ami, ieune homme.

ORSVS, tu vois dequoy: tu vois, mon iugement
Auoir tresbien preueu vn tel euenement.
Tu disois, de danger n'y auoir apparence:
Mais à tous maintenant il vient en euidence.
Que ma peur n'estoit vaine il est plus que notoire.

A L'ABBAY D'VN VIEIL CHIEN C'EST BIEN RAISON DE CROIRE.

EPIGR. XV de ce lieu commun,
Qui eſt le CCXXI de tout l'œuure.

Au meſme.

IE croy qu'auſſi pour vray maintenant
ceci tiens,
Dict de long temps, IL N'EST CHASSE
QVE DE VIEVX CHIENS.

EPIGR. XVI de ce lieu commun.
Qui eſt le CCXXII de tout l'œuure.

EN la fin ie feray que toute la ieuneſſe
Enuie portera au los de la vieilleſſe:
VIN VIEIL, OR VIEIL, AMI, ET CAPITAINES VIEVX,
Sõt beaucoup eſtimez & priſez en tous lieux.

LE VI LIEV COMMVN DES prouerbes epigrammatizez.

OV,

Des epigrammes prouerbializez.

Ce sixiesme lieu commun est

DE LA MORT.

EPIGRAMME I de ce lieu commun,

Qui est le CCXXIII de tout l'œuure.

SI par ce monde veux aisemẽt voyager,
Et quand l'heure viẽdra, voulõtiers desloger,
Pense, EN CE MONDE SVI COMME OISEAV PASSAGER.

EPIGR. II de ce lieu commun,

Qui est le CCXXIIII de tout l'œuure.

VNE OBLIGATION ont d'Adam les enfans,

Tous les enfans ie di, iuſqu'aux rois triomphans:
Qui par autre moyen ne peut eſtre aquittable:
PAR LA MORT SEVLEMENT PEVT ELLE ESTRE PAYABLE.

EPIGR. III de ce lieu commun,

Qui eſt le CCXXXV de tout l'œuure.

LE nom d'enfans d'Adã tous alors nous donnons,
Quand tous eſtre à la mort ſubiets nous ſouuenons.
Sans cela, nous venons à tant nous meſcognoiſtre,
Qu'il ſemble que penſions du tout immortels eſtre.
Nous voudrions que n'euſſions onq ceſte ſouuenance.
Car chaſſe-ioye elle eſt, ſi toſt qu'elle commance.
Comme d'vn mal ſoudain ſurpris nous ſouſpirons,
Diſans, NOVS TOVS ESTANS LES FILS D'ADAM MOVRRONS.

EPIGR. IIII. de ce lieu commun,
Qui est le CCXXVI de tout l'œuure.

MAINT qui son reng à part tenoit auparauant,
Qui maints autres alloit menaçãt & brauãt,
Quand la MORT comparoist (soit-il vn empereur)
La voit ne respecter degré superieur.

EPIGR. V de ce lieu commun,
Qui est le CCXXVII de tout l'œuure.

QVI dit, D'aucun egal à moy ne faut parler,
Auec la mort deuroit auoir la appointé.
Car LA MORT VEVT GARDER PAR TOVT EGALITE,
Et le plus povre à luy viendra à egaler.

EPIGR. VI de ce lieu commun.
Qui est le CCXXVIII de tout l'œuure.

TV es fort riche & de bon lieu.
Ceci ne peut rien enuers Dieu,
Pour du ioug de mort te tirer.
Et pourtant t'y dois preparer.
De ce dicton tu ne te ſers,
TOVT ESTAT EST SVBIECT AVX VERS.

Dont as treſbonne inſtruction
Qu'es en meſme condition.

EPIGR. VII de ce lieu commun.

Qui eſt le CCXXIX de tout l'œuure.

Au meſme perſonnage.

S'IL faloit argent ſeulement
Pour medicaments acheter,
Pouuans de la mort t'exempter,
Toſt aurois ton contentement.
Mais de LA MORT eſt dict treſbien,
CONTRE ELLE MEDECINE EST RIEN.

EPIGRAMME VIII de ce lieu commun.

Qui eſt le CCXXX de tout l'œuure.

Au meſme perſonnage.

DE mainte ſentence on appelle:
Souuent l'autre ſentence eſt telle,
Que qui perdu ſa cauſe auoit,
Auoir gangné ſa cauſe il voit.
POINT N'EST D'APPEL CONTRE LA MORT.
Touſiours a bon droit, iamais tort.

EPIGR. IX. de ce lieu commun,

Qui eſt le c c xxx i de tout l'œuure.

A vn certain prince.

IE NE ſcay pas comment tout en vn coup tu oſes
Tant & tant entreprendre, & de ſi grandes choſes.
Tes entrepriſes ſont dignes de ta ſplendeur:
Elles ſont vrayement dignes de ta grandeur:
Mais ce que comme faict ton eſprit imagine,
Si la mort te ſurvient, ira toſt en ruine.
Ie le di notamment quant à tes baſtimens.
Car à pene vois-tu des vns les fondemens,
Que tu oſes deſia les autres commancer.
Ie te prie vouloir à ceci bien penſer.
LA MORT AVX GRANDS RESPECT PLVS QV'AVX PETITS NE PORTE:
Sans aduertir, tous vient happer de meſme ſorte.

EPIGRAMME X de ce lieu commun.

Qui eſt le c c x x x i i de tout l'œuure.

Au meſme prince.

TV TE mets en trop grands hazards

En tous lieux & en toutes parts.
Tant ne te dois auenturer,
Si tu n'as de quoy t'asseurer
Plus qu'vn de basse qualité.
Mais par tes lettres n'est porté,
Qu'vne playe aux autres mortelle,
En ton endroit ne soit pas telle.
Ce vieil dicton s'adresse à toy,
IL NE FAVT QV'VN COVP A VN ROY,
NON PLVS QV'A VN AVTRE. il n'est chose
Que mettre en doute aucun moins ose.

EPIGR. XI de ce lieu commun,

Qui est le CCXXXIII de tout l'œuure.

Au mesme prince.

NON plus douter nul osera
De ce mot, que là il orra,
TOVS CORPS SONT FAICTS D'VNE MATIERE.
En ce mot as leçon entiere,
Non seulement pour ne penser
Qu'on ne verra ton corps passer
Par ou tant d'autres passeront,

Quand retirez d'ici seront:
(I'enten, passer par pourriture)
Mais pour t'estre aussi chose seure,
Qu'il ne faut nullement qu'on pense
Qu'il face aux coups mieux resistence.

EPIGR. XII de ce lieu commun.

Qui est le CCXXXIIII de tout l'œuure.

A vn ieune homme.

TV TE fies en ta ieunesse,
Et dis que ce deuoir feras,
Quand au bout d'icelle viendras:
Mais du ciel n'as ceste promesse.
Ce mot ne peut t'estre nouueau,
AVSSI TOST QVE VACHE, MEVRT VEAV.

EPIGRAMME XIII de ce lieu commun.

Qui est le CCXXXV de tout l'œuure.

Au mesme ieune homme.

CE QVE faire ia tu pourrois,
Tu le remets à ta vieillesse.
Dieu d'elle ne t'a faict promesse:

Et ne la fait pas mesme autrefois.
QVI A SA VIEILLESSE S'ATTEND,
Conter sans son hoste pretend.
DV LENDEMAIN nulle asseurance:
Ou est de vieillir la fiance?

EPIGR. XIIII de ce lieu commun,

Qui est le cc xxxvi de tout l'œuure.

A vn sien ami fort aagé.

SI TV veux faire sagement,
Tu n'attendras point longuement
A faire ce que ie diſois,
(Puiſque choſe eſt que faire dois)
Et à pourueoir au demeurant.
ON S'AVISE TARD EN MOVRANT
Or cela peus tu bien ſcauoir,
Ia en la foſſe vn pied auoir.

EPIGR. XV de ce lieu commun.

Qui est le cc xxxvii de tout l'œuure.

EN MESME choſe eſt certitude,
Et eſt treſgrande incertitude.
Chaſcun ſcait, Mourir me faudra;

Nul ne ſcait quand l'heure viendra.
Donq vrayement dict a eſté
Ce mot par l'ancïenneté,
RIEN PLVS QVE LA MORT N'EST CERTAIN,
ET RIEN PLVS QVE L'HEVRE INCERTAIN.

EPIGR. XVI de ce lieu commun,
Qui eſt le CCXXXVIII de tout l'œuure.
Sur le meſme propos.

NOVS ſcauons tous que la mort nous prendra,
Incertains quand prendre elle nous voudra.
Ains ce ſeul poinct touſiours certaí demeure,
LA MORT VIENDRA, MAIS ON NE SCAIT PAS L'HEVRE.

EPIGR. XVII de ce lieu commun.
Qui eſt le CCXXXIX de tout l'œuure.

ENCOR vn autre poinct auons,
Dont non plus reſoudre pouuons.
Qu'on mourra, il eſt treſcertain:
Si on mourra bien, incertain.
Toutesfois HEVREVSE LA VIE
QVI EST DE BONNE MORT SVYVIE.

EPIGR. XVIII de ce lieu commun. Qui est le CCXL de tout l'œuure.

A vn sien ami.

QVI veut à la mort bien penser,
C'est par la qu'il doit commancer,
Comment faire si bien pourra,
(Dieu aidant) que bien il mourra.
Tu n'as tant vescu, sans apprendre,
QV'A BIEN MOVRIR CHACVN DOIT TENDRE.

VOYEZ au Lieu commun de la vie,
Toutes & quantes fois qu'à bien viure on apprend,
Quand & quand la leçon de bien mourir on prend.
Voyez aussi *Qui bien veut mourir, bien viue.* Item, De *bonne vie bonne fin*, & autres dicts semblables.

EPIGR. XIX de ce lieu commun. Qui est le CCXLI de tout l'œuure.

Au mesme.

I'ESPERE qu'enui ne mourras:
Car à mourir appris tu as.
Autrement ne se pourroit faire
Que ie n'eusse peur du contraire.
Car i'ay pieça ce mot compris,
ENVI MEVRT QVI NE L'A APPRIS.

EPIGR. XX de ce lieu commun.
Qui eſt le CCXLII de tout l'œuure.

DEVX prouerbes contraires ſont,
Et tous les deux bien grand cours ont.
L'vn dit, LA MORT N'A POINT DE TORT:
L'autre, TOVSIOVRS A TORT LA MORT.
Ces deux d'vne grande diſcorde
Peuuent bien venir en concorde.
Prouueu que nous ayons eſgard
Que les deux ont diuers regard:
L'vn, à ce qu'elle de ſoy dit:
L'autre, à ce qu'on luy contredit.

EPIGR. XXI de ce lieu commun.
Qui eſt le CCXLIII de tout l'œuure.

A MAINT nous oyons ceci dire,
Alors qu'il gemit & ſouſpire.
TANT DE MAVX, ET PVIS FAVT-MOVRIR.
Mais pluſtoſt faut qu'on conſidere
Que, ſi il ſe trouue en miſere,
La mort vient pour le ſecourir.
Car de tous maux dont il ſe plaind,
Apres la mort nul ne remaint.

FIN.